

SERGE MOATI

LE PEN VOUS ET MOI



Flammarion

SERGE MOATI

LE PEN VOUS ET MOI

« *A priori*, je ne devais pas tant aller, venir et revenir filmer les Le Pen, père et fille. Surtout, il n'était pas prévu que j'y prenne, au-delà d'un intérêt journalistique et politique évident, un certain plaisir, que seuls des psys, réunis en congrès, pourraient analyser.

Aujourd'hui, j'ai besoin d'écrire, pour me souvenir de nos vingt-cinq ans de relative proximité. Écrire pour mieux comprendre. Pour aller à la rencontre d'une certaine France qui se reconnaît, souvent, dans les propos de Jean-Marie et Marine Le Pen. »



On pourrait parler d'une exploration au long cours, d'un voyage à travers le continent de la Lepénie : Serge Moati dialogue avec Jean-Marie Le Pen, avec son entourage, avec le chœur de ses détracteurs. Mais surtout avec lui-même. C'est unique et brillantissime.

14-IX Photos : © Image et Compagnie; © INA;
© Intercontinentale AFP; © Gérard Rancinan / Corbis;
© Rue des Archives / AGIP; © John Van Hasselt / Corbis;
© Alain Nogues / Corbis; © Ulrich Lebeuf / M.Y.O.P.
pour France3

Flammarion

Le Pen, vous et moi

DU MÊME AUTEUR

La Saison des palais, roman, Grasset, 1986.

La Haine antisémite (avec Jean-Claude Raspiengeas), Flammarion, 1991.

Paroles d'orphelins, J.-C. Lattès, 1998.

Le Septième Jour d'Israël... un kibboutz en Galilée (avec Ruth Zylberman), ARTE éditions, 1998.

Villa Jasmin, roman, Fayard, 2003.

Du côté des vivants, roman, Fayard, 2006.

30 ans après, Seuil, 2011.

Dernières Nouvelles de Tunis, Michel Lafon, 2011.

Le Vieil Orphelin, Flammarion, 2013.

Serge Moati

Le Pen, vous et moi

Flammarion

*À mes enfants, cette traversée du temps,
qu'ils n'ont pas ou peu connue.
Et à la mémoire de mon père
qui fut un « point de détail ».
Sa présence et son souvenir ne m'ont jamais quitté.*

*J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.
[...]
Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.*

Alfred de Musset
(extrait du poème *Tristesse*, que m'a si souvent
et si bien récité Jean-Marie Le Pen)

A priori, je ne devais pas, à ce point, tant aller, venir et revenir filmer les Le Pen, père et fille, depuis près de vingt-cinq ans. Surtout, il n'était pas prévu que j'y prenne, au-delà d'un intérêt journalistique et politique évident, un certain plaisir, que seuls des psys, réunis en congrès, pourraient analyser.

En effet, *a priori*, y compris dans mes rêves ou cauchemars les plus fous, mon trouble acharnement n'était pas prévisible. Que l'on en juge : j'ai réalisé une demi-douzaine de documentaires dans lesquels lui et elle figurent en très bonne place, entre 1990 et 2014. Ajoutons, pour faire bonne mesure, que j'anime des débats et entretiens télévisés en rafale, avec, en vedette, l'un ou l'autre. Ce furent mes années « Ripostes » (1999-2009) ou, ces temps-ci, mes « PolitiqueS » sur LCP. J'ai donc des centaines d'heures d'archives filmées, majoritairement inédites, plutôt utiles selon moi, à voir et ici à lire, pour comprendre, à travers Le Pen et sa fille, ce qui nous arrive, à vous et à moi.

A priori, je ne suis pas son genre. J'ai tout pour lui déplaire. Ni celte ni blond, je suis, dans le désordre, socialiste (encore), franc-maçon (je ne le suis plus depuis longtemps, mais enfin ne dit-on pas : « Franc-maçon un jour, franc-maçon toujours ! ») et juif (pour la vie). Lui non plus n'est pas mon genre. Et il a tout, *a priori*, pour me déplaire : ses idées en bloc et en « détail », ses blagues plus que douteuses, ses premiers compagnons de cordée hautement improbables (anciens collabos ou même Waffen-SS français, transfuges de l'OAS, enfants de Pétain, d'Occident et d'Ordre nouveau, émules de Tixier-Vignancour ou de Poujade, etc.). Tout cela traversé, avec constance, d'effluves nauséabonds.

Bref, on ne devait pas, lui et moi, se supporter, à moins d'être atteint, en ce qui me concerne, d'un persistant et incurable syndrome dit « de Stockholm », qui dure depuis près de vingt-cinq ans.

Oui, c'est vrai : je l'avoue, je le confesse, je ne déteste pas l'homme Le Pen. Il m'arrive de passer de bons moments avec lui. J'aime bien nos dialogues. Ils furent même, souvent, passionnants. Allons-y : je ne me lasse

guère de le filmer. Voilà, c'est dit face au grand tribunal devant lequel cet aveu me convoque !

Mes ancêtres, sûrement, se retournent dans leurs tombes. J'entends d'ici la terre des cimetières juifs hurler d'effroi. Les rabbins, quant à eux, m'excommunient au nom de la mémoire de mon père, déporté à Sachsenhausen (camp de concentration près de Berlin), parce qu'il était tout aussi socialiste, franc-maçon et juif que je le suis. Si ces susdits rabbins étaient des inquisiteurs catholiques, comme mon peuple en a rencontré si régulièrement dans son histoire tourneboulée, ils me brûleraient sur un bûcher de fortune. Mes camarades sont égarés ou indignés. La presse de gauche s'insurge de mon aveu, l'article est prêt, me dit-on, il est sous presse ; celle de droite, elle, ricane et brocarde ce suppôt de Mitterrand qui, à n'en pas douter, « instrumentalise », comme son maître le fit en son temps, « le diable » de la République. Sans oublier, ces jours-ci, Dieudonné et Soral, qui ne manquent pas de déceler en moi quelque stratégie sioniste, ou l'influence, atroce et néfaste, du Mossad dont je suis, ils le savent bien, un des agents les plus sournois. Pis que tout, mes enfants me répudient et ma femme, sèchement, demande le divorce. Pourtant, je m'acharne, je récidive. Et, cette fois-ci, je vais même jusqu'à *écrire*. Un comble.

Écrire, oui, pour me souvenir de nos vingt-cinq ans de relative proximité. Écrire pour avancer. Pour mieux comprendre. Écrire pour aller à la rencontre d'une certaine France que je n'arrive pas à qualifier de « fasciste », encore moins de « nazie ». Cette France dite « d'en bas » dont le FN semble être, parfois, le porte-parole. Et qui se reconnaît, souvent, dans les propos des Le Pen.

Vous : Vaste programme ! C'est tout ?

Moi : Qui êtes-vous ?

Vous : Continuez. Je vous dirai après qui je suis.

[Un temps.]

Moi : Bon, lui me fait rire. Je l'avoue, on rit ensemble. Et même, souvent, on se tutoie. Voilà !

Vous : Je rêve, j'hallucine, je cauchemarde. Demandez pardon !

Moi : Non, monsieur le censeur. C'est si rare de rire. Le Pen père, intelligent, cultivé, est un excellent conteur. Il connaît par cœur et récite, très bien, une centaine de poèmes et autant de chansons. Sa fille aussi. Le Front national prend, parfois, des allures de comédie musicale. J'aime ça. Ils chantent. Ils dansent. À propos, vous saviez que le petit « Jean-Jean » avait voulu être danseur. Comme moi, quand je m'appelais Henry.

Vous : Je m'en fous.

Moi : Pas moi.

Vous : Vous vous ridiculisez, mon pauvre Moati. Vous êtes pathétique.

Moi : Certes. Je peux ajouter un mot, monsieur le bourreau dont j'ignore toujours l'identité ?

Vous : Oui, mais faites vite.

Moi : Je galope ! En vérité, il est comme un ancêtre que je n'ai jamais eu. Un Breton bretonnant, un type de La Trinité-sur-Mer qui a beaucoup vu et bourlingué. Le genre qui raconte, un peu bourré, des histoires, souvent interminables, à la fin des repas de famille. On lui dit : « Arrête, grand-père, arrête ! », mais il continue. Tout va défiler pour moi, pour vous : l'enfance chahuteuse et la mort du père, les jésuites de Vannes, la corpo de droit, l'Indochine, Poujade, Tixier-Vignancour, l'Algérie, la fondation du FN, les scissions, Mégret le félon, ses filles, Marine surtout, mais aussi Marie-Caroline et Yann, sa petite-fille Marion, sans oublier ses femmes : Pierrette et

Jany. Tout y passe. Un spectacle. Une revue. La IV^e République et les guerres coloniales, la V^e République et de Gaulle, Mitterrand et Chirac, et Sarko et Hollande. « Arrête, grand-père, arrête !... Et puis, non : continue. » De toute façon, le prolix ne écoute personne, surtout pas moi. Il ne sait que s'écouter. Et y parvient à merveille. Il s'aime quand il se compare. Comme ça lui arrive souvent, il s'aime beaucoup. Il s'adore même. Un « vrai » Français qui se rêve chef, bâtisseur d'un peuple, le sien, qui adore s'adorer entouré d'adorateurs. Il raconte une partie de l'histoire de France, vue depuis « l'autre rive » : celle de droite et d'extrême droite, la sienne. Si ma prose vous est insupportable, vous pourrez toujours m'expédier pour le reste de mes jours dans un goulag de votre convenance. D'ailleurs, je répète, qui êtes-vous ? Répondez.

Vous : Je suis « les autres ». Et si je peux me permettre... Je suis une partie de vous aussi, qui ne comprend toujours pas tout à fait sa propre « empathie », c'est un mot que vous avez employé en 2003 pour ce personnage aux propos souvent « urticants », comme il aurait pu dire.

Moi : Bon... [Un temps.] Le Pen, dans mon livre, on l'appellera « Le Pen ». Vous vous y reconnaissez ? Il y aura, dans cet ouvrage, trois personnages : « Le Pen », « vous » et « moi ». J'ai le titre. Il me reste à l'écrire...

Vous : Essayez. Mais vous êtes surveillé. Faites gaffe.

Moi : J'essaierai. En route.

Chapitre 1

TOURS

15 janvier 2011. Tours. Le congrès de la « succession ». Certains évoquent la naissance d'un « nouveau FN » et célèbrent l'assomption de Marine, nouvelle *présidente*. Il faudra s'habituer à féminiser la fonction. Après trente-neuf ans de règne autoritaire et tumultueux, truffé de scissions, Jean-Marie Le Pen donnera, demain, les clefs du parti à sa fille, celle qu'il préfère, à sa cousine, et, bien sûr, à sa voisine... Le suspense, demain, ne sera pas insoutenable. Le résultat paraît certain. Ce 15 janvier 2011, à Tours, Marine, « Jean-Marine », disent encore les détracteurs, les esprits faibles, chagrins ou taquins, sera assise au premier rang de l'immense salle des congrès bourrée, bondée, chaude, très chaude, et écrasera une larme furtive lors du discours d'adieu de son père. Ce sera l'une des dernières.

*

Ce matin-là, devant ma caméra, à l'heure du petit déjeuner à l'hôtel, elle se prépare à cette émotion, ou feint, peut-être, de la redouter. « Je sens que je vais pleurer... Comment faire pour que cela ne soit pas ridicule ? » Son père, à ses côtés, chantonne. Comme d'habitude. Bientôt,

il ne sera plus *que* le président « d'honneur » du parti et verra monter sur scène, près de sa fille, les lieutenants d'icelle qui, en grand privé, vouent aux gémonies le « diable », eux qui veulent « banaliser », « dédiaboliser », « normaliser » (comment dire ?) le parti du père, en tout cas le rendre plus convenable, présentable dans la perspective de grands succès aux prochaines échéances électorales, municipales, législatives, européennes, régionales, et, bien sûr, présidentielles. Pour ces jeunes gens, nés autour des années 1970, c'est leur chantier. Ce projet de dédiabolisation fut celui, il y a quelques années, du « félon » Mégret, disparu aux oubliettes de la droite dite « nationale » car il ne faut plus dire « extrême ». Dans une armoire poussiéreuse s'entassent les souvenirs des Poujade ou Tixier-Vignancour, se croisent les fantômes des grands chefs de la collaboration, les « 3D », Doriot, Déat ou Darnand, séides d'un vieux maréchal déshonoré, puis, plus tard, les revenants de l'OAS, d'Occident, du GUD ou d'Ordre nouveau. Tout ce monde se cogne à d'autres ombres du passé qui ne passe pas : celui d'une France qui fut, parfois, attirée par un brun rance tirant vers le noir.

Le vent balaie les miasmes des mémoires éparses. On rajeunit. Les quadras, avec Marine, seront aux affaires, les vraies. Chez eux, plus de souvenirs nauséabonds qui sont autant d'empêcheurs de gouverner en rond. Plus un mot, c'est juré, sur la guerre, la Shoah, la collaboration, Pétain *e tutti quanti*. Ils n'ont pas l'âge. Pas le moindre propos antisémite apparent, non plus. Tout est caché sous le tapis, car il convient de « pacifier » les rapports avec les juifs de France. L'ennemi est, n'est-ce pas, commun : l'invasion islamiste, une vraie « occupation », celle-là, selon Marine.

Pour l'heure, avant d'aller en cortège avec eux vers le palais des congrès, je me laisse aller à dire aux deux Le Pen ma joie et mon émotion. En Tunisie, mon pays natal, c'est

l'insurrection populaire. Elle triomphe. Tout un peuple s'est soulevé contre son dictateur, Ben Ali, dit « Zinochet » ou « Ali Baba aux quarante mille voleurs ». Celui-ci fuira le pays, d'ailleurs, comme le brigand qu'il a toujours été. Je parle de tout cela aux Le Pen, plutôt vite, en beurrant ma tartine. Je jubile. Et dans la foulée, on se met à se tutoyer ! Je reçois reçu un seau d'eau froide :

Le Pen : Pavoise pas trop, malheureux. Stop avec ta Tunisie ! Tu vas voir arriver les barbus. C'est eux qui vont prendre le pouvoir.

Moi : Y en avait pas un dans les rues de Tunis face aux flics. Pas un !

Le Pen : Ils vont rappliquer. Et ce sera pire qu'avant. Pire qu'avec Ben Ali. Ils sont organisés, les Frères musulmans.

Moi : Arrête ! Et pourquoi donc la démocratie ne marcherait pas là-bas ? Y aurait une sorte de fatalité... juste parce qu'ils sont arabes ? Et parce qu'ils sont arabes, il ne leur faudrait que des dictatures ? Qu'elles soient laïques ou barbues ?

Le Pen : « Ta » démocratie, ils connaissent pas. Et toi, arrête de rêver. S'ils crient, c'est qu'ils ont faim, c'est tout. La Tunisie, c'est quoi ? C'est de l'eau, du sable et du soleil, c'est tout.

Moi : Mes ancêtres se retournent dans leur tombe ! De l'eau, du sable, c'est tout ? N'importe quoi.

Le Pen : Ils n'ont rien à bouffer. Désolé, mais c'est comme ça. Ils vont tous débarquer ici. Ben Ali, au moins, il arrivait à les tenir.

Je regarde Marine et cherche un appui de circonstance, même fugace... Tout d'abord conciliatrice, Marine me dit : « Oui, je te comprends, Serge. C'est bien joli. Et bien

normal qu'ils se soulèvent. [Un temps.] Mais, comme dit mon père, je crains l'établissement, avec les barbus, de la charia, leur loi islamique. Et là, je te dis pas. Et là, mon pauvre Serge, on va voir les femmes avec les niqabs et les mecs filer en barque vers Lampedusa ! Direction l'Italie, puis la France !

Ce matin-là, ils m'énervent. De quoi finir, tristement, le café et lui trouver un goût amer. Juste avant le sacre de Marine.

*

Sur scène, un peu plus tard, le père remet médailles et breloques à ses vieux fidèles, ceux du service d'ordre : le Département protection sûreté, DPS. Il tapote la joue de ses braves et chante, en leur compagnie, le *Ban bourguignon*. Ils boivent. Le Pen entonne *La Marseillaise*. Garde à vous. Émotion. Larmes. Folklore. Nostalgie guerrière. C'était le bon temps. Souvenirs des paras qu'ils furent souvent. « Le Vieux » s'en va. La fille sourit. Son papa lui a offert le parti, après l'avoir progressivement délesté de tous les cadres qui étaient en désaccord avec elle.

*

Conférence de presse du père et de la fille. Un journaliste s'est, paraît-il, plaint d'avoir été molesté par le service d'ordre du Front et sèchement viré de la salle de banquet des congressistes. Réponse du père à ce propos : « Il a cru pouvoir dire que c'était parce qu'il était juif qu'il avait été expulsé. Ça ne se voyait ni sur sa carte de presse, ni sur son nez, si j'ose dire. »

Chapitre 2

LE SACRE

16 janvier 2011. Nous y voici. Marine est élue avec plus de 60 % des voix face à Bruno Gollnisch, le mal-aimé du jour, au charisme plutôt introuvable. Les résultats proclamés, les ovations sont immenses. Les bras en croix, Marine s'offre, providentielle, quasi christique, à ses fidèles ou nouveaux convertis. Aussitôt, on entend les premiers : « Ma-ri-ne pré-si-dente ! Ma-ri-ne pré-si-dente ! » Père et fille s'embrassent. *A star is (re)born*, blonde, si blonde qu'elle ressemble très fort, de loin, à son père. Elle parle. Je rêve en la filmant. On sait qu'elle a divorcé par deux fois, et que cette mère de trois enfants vit en « concubinage », comme on ne dit plus, avec le fameux numéro deux du FN, Louis Aliot. Bref, elle ressemble à une femme moderne qui ne refuse ni le Pacs ni l'avortement et ne rejette pas dans les flammes de l'enfer les homosexuels, même s'ils veulent se marier. Après tout, ils ne seront pas à l'avenir, grâce au « mariage pour tous », des « polygames ». Comme, parfois, ces immigrés qui croquent, dévorent, comme chacun sait, ces allocations familiales et autres prestations sociales chichement distribuées aux classes populaires bien françaises. Rassurons-nous : ces immigrés,

Marine ne risque pas de les rencontrer, même fortuitement, du côté du très chic parc de Montretout, là où elle vit, près, très près, à la fois de Pierrette, sa mère retrouvée, et des actuels bureaux du président d'honneur. Celui-ci ayant établi luxueux domicile chez Jany, sa seconde épouse, à Rueil-Malmaison. Tout est bien. Tout va bien. Pour l'instant.

*

Le discours d'investiture s'achève. Marine semble émue. Excellente oratrice, elle lance à une salle fervente : « Nous avons ramassé le drapeau tricolore que la classe politique a laissé traîner dans le caniveau, nous relèverons les valeurs traditionnelles de la République française : les véritables défenseurs de la République, c'est nous ! » Longue ovation, bien sûr. Les « vrais » républicains sont dans la salle. On en doutait parfois. Nous voilà rassurés.

« Marine » pour le social, « Le Pen » pour l'immigration, la fille ne cède rien sur les « fondamentaux » du Front. Elle les rend juste plus comestibles pour des esprits tourneboulés par la crise et que l'angoisse tарауде. « Nous ne voulons pas d'une société où l'argent érigé en maître absolu est une fin en soi ! » s'exclame-t-elle. On se croirait au Bourget du côté de François Hollande. Et puis, l'argent, honnêtement, on n'en a pas beaucoup du côté des électeurs du FN. Il en reste, certes. Mais pas dans les salles des meetings. Il y en aurait plutôt du côté des belles propriétés de l'Ouest parisien, là où fleurissent et prospèrent de belles entreprises familiales aux allures de « parti politique » à succès.

*

Après la cérémonie des adieux, je filme les Le Pen en coulisse. Le père donne conseil sur conseil à sa fille. Il ne

la lâche pas : les micros toujours à vérifier, les ventilos constamment à surveiller, le phrasé à travailler et retravailler sans relâche. Un prof. Un pro. Un chef aux innombrables recettes de cuisine. Puis je me retrouve seul avec le président « d'honneur » qui, décidément, ne se résout pas à l'être. Alors, avec Jany, sa femme, il se met à esquisser des pas de danse. Un funambule bien en chair, mais gracieux tout de même. Le couple s'éloigne en chantant. Long couloir sombre. Ils disparaissent.

Je rembobine le film et j'opère un retour vers le passé. Flash-back.

Chapitre 3

PREMIÈRE RENCONTRE

1990. Après l'ignoble profanation du cimetière de Carpentras, aussitôt attribuée à des militants du FN que l'on disait excités par le verbe lepéniste, j'avais voulu me servir de ma caméra comme d'une arme pour fouiller les entrailles de « la bête immonde, qui monte... qui monte... », comme allait dire, rigolard, le leader d'extrême droite. Et la filmer, cette bête. Face à face. Pour voir. Pour « la » voir. Je ne voulais plus être, comme juif, l'objet de la morbide et increvable curiosité des antisémites. Ras le bol. Ras le cœur. Je voulais inverser la proposition et la caméra, afin de filmer au plus près ceux qui me détestaient. En leur disant à tous : « Je suis juif. » Je leur devais bien une petite visite de courtoisie. Y compris au FN. Ce fut, pour TF1, *La Haine antisémite*, qui devint plus tard un livre ¹.

De ce voyage je revins exsangue, écœuré et triste à crever. En Pologne, en Russie, aux États-Unis, en France, ou même au Japon, j'avais rencontré des chefs néonazis (pourquoi « néo » ?). Ils étaient ivres d'eux-mêmes, féroces. Des fous aux canines rougies. Ils semblaient m'implorer :

1. *La Haine antisémite* (avec Jean-Claude Raspiengeas), *Flammarion*, 1991.

« Juif, laisse-moi encore te tuer une fois, juste une fois, je t'en supplie : sois gentil, meurs ! Tu es riche, tu es puissant, tu es partout, meurs, fais-moi plaisir, moi, je suis jaloux de toi, tu m'empêches de vivre avec ta sacro-sainte identité qui torpille la mienne et ta folle prétention à te prendre pour un peuple "élu" ! Je te hais ! » Ils m'ont dit : « La prochaine fois, on vous tuera encore plus ! Y aura pas un survivant. Pas un. Hommes, femmes, enfants, partout, on vous crèvera ! »

L'enfer est sur terre : j'en avais la preuve. Au retour de ce périple, tout de même peu avenant, où j'avais pris un forfait *all included*, avec visite guidée des camps de la mort et intervenants en grand uniforme de la Waffen-SS, je terminai en beauté : en octobre ou en novembre 1990, je demandai un rendez-vous à Jean-Marie Le Pen. Je le craignais. Je le haïssais. Je ne le connaissais pas. À mon grand étonnement, il me fixa très vite rendez-vous. Et l'heure de notre première rencontre fut aussi établie. J'avais sous le bras un exemplaire de *Présent*, le journal du Front. Dans ses colonnes, Le Pen avait décidé de dénoncer le « pouvoir juif ». Cet article, je l'avais lu et relu. Je le cite. C'est Jean Madiran qui l'interroge.

« Madiran : Vous avez plusieurs fois parlé de l'influence du "lobby mondialiste". Que peut-on savoir des personnes ou des groupes qui le constituent, et des buts qu'il poursuit ?

Le Pen : Ce n'est pas à des gens ayant votre formation politique que je vais apprendre quelles sont les forces qui visent à établir une idéologie mondialiste, réductrice ; égalisatrice. [...] il y a la maçonnerie. Je crois que la Trilatérale joue un rôle. Les grandes internationales, comme l'internationale juive, jouent un rôle non négligeable dans la création de cet esprit antinational. »

Plein soleil sur Montretout, superbe manoir chic et légèrement écaillé dans le parc de Saint-Cloud. Je suis seul. Encore quelques instants, puis il arrive. Large sourire de *showman*, poignée de main cordiale.

Le Pen : Quelle étrange idée de venir me voir ! Bienvenue, monsieur Moati.

Moi : Merci de me recevoir, monsieur Le Pen.

Le Pen : Ravi de vous rencontrer. Alors, toujours proche de Mitterrand ?

Moi : Oui. Oui. On ne se refait pas.

Le Pen : Moi non plus. Alors, ainsi, vous êtes sûr que je suis antisémite ? C'est une « vérité révélée », peut-être ?

Moi : ...

Le Pen : Vous êtes venu tout seul voir « le diable » ? Quel courage ! Bon. Alors, tournez, je suis prêt !

Moi : Allons-y. Ça tourne...

Le Pen : L'antisémitisme ! Si j'étais antisémite, je le serais au nom d'une doctrine ! Et je la développerais, cette doctrine. J'expliquerais pourquoi je le suis, etc. Même si aujourd'hui c'est une liberté que je n'aurais pas, puisque c'est interdit par la loi, la fameuse loi du communiste Gayssot. Sous peine de poursuites judiciaires, s'il vous plaît !... Interdit !... *Verboten* ! J'ai soixante-deux ans, je fais de la politique depuis l'âge de dix-huit ans, et, par conséquent, si j'étais...

Moi : Antisémite ?

Le Pen : C'est bien, vous suivez. Oui, si je l'étais, ça se saurait.

Moi : Mais ça se sait. Et, surtout, ça se dit.

Le Pen : Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit ! Vous voyez, monsieur Moati, je vais vous dire franchement : j'ai le sentiment, personnellement, d'être la cible d'un complot politique qui utilise la souffrance du peuple juif comme

une arme contre le mouvement national et contre moi-même. Et je dis que cela, c'est un mensonge fondamental, une calomnie.

Moi : Allons. Bon... Développez.

Le Pen : Aujourd'hui, à la suite de la Seconde Guerre mondiale...

Moi : Et de la Shoah... Oui, c'est vrai, rien qu'un « détail », cette petite extermination !... Un « point de détail »...

Le Pen : Oh non, ça ne va pas recommencer ! Oui, un « détail », lâchez-moi avec « le point de détail » ! Ça fait des années et des années que vous êtes tous obsédés par ce truc ! Qu'ai-je dit, ce 13 septembre 1987, sur RTL, de si terrible ?

Moi : Vous ne voyez pas ?

Le Pen : J'ai dit : « Je suis passionné par l'histoire de la Seconde Guerre mondiale... je me pose un certain nombre de questions. Je ne dis pas que les chambres à gaz n'ont pas existé ! Je n'ai pas pu moi-même en voir. » Voilà ce que j'ai dit !

Moi : Moi non plus, je n'en ai pas vu. Et alors ? Qu'est-ce que ça prouve ?

Le Pen : Quoi « Et alors » ? J'ai continué : « Je n'ai pas étudié spécialement la question. Mais je crois que c'est un point de détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. » Ah, le chahut ! Ah, le tumulte ! Ils ont voulu me tuer. Définitivement. Ils avaient trouvé le truc. Dès le 14 septembre, le lendemain, Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale, s'est déclaré, du haut de son perchoir, « estomaqué et horrifié ».

Moi : Y a de quoi !

Le Pen : Vous voulez dire que c'est une « vérité révélée » à laquelle tout le monde doit croire ? Une obligation morale ? Moi, je dénonce, oui je dénonce le déchaînement,

le tohu-bohu insensé, les hurlements et anathèmes dont je suis l'objet, la malédiction dernière et mortelle dont on veut me frapper ! Je maintiens et je continue, si vous le permettez : à la suite de ces... événements regrettables, parmi d'autres, qui ont lieu pendant la guerre, un certain nombre de juifs considèrent qu'ils ont une immunité particulière et que nous leur devons, en quelque sorte, une révérence, voire une prosternation de tous les instants. Et ce n'est pas mon genre de m'agenouiller. On n'a pas le droit, notamment, de débattre ou de polémiquer avec un juif sur le même ton qu'avec un autre. Et pourquoi donc ? Si je n'aime pas vos films, monsieur Moati, c'est mon droit. Et le dire n'est pas le signe d'un quelconque antisémitisme, tout de même. Allons ! Il y a 4 millions et demi de gens qui ont voté pour moi à l'élection présidentielle... Tous ces gens seraient donc antisémites ? Non, évidemment ! Mais ils pourraient être tentés de le devenir, parce que, en permanence, ils sont accusés de l'être. Je crois que c'est extrêmement grave. Et *vous tous* portez une lourde responsabilité.

Et voilà. Au fond, j'étais « responsable ». Avec les « vous tous ». Car c'est le juif ou les juifs qui créent l'antisémitisme, CQFD. J'ai arrêté de tourner. Une sainte fureur semblait habiter le patron du FN.

Nos genoux s'étaient entrechoqués tant nous étions proches pendant l'interview. En très gros plan, j'avais pu sentir son haleine et son parfum. Je croyais le connaître tant je l'avais vu à la télé. Il m'avait remercié, d'ailleurs, alors que j'étais à la tête de FR3, de ne m'être point opposé, croyait-il savoir, à ses passages à l'antenne.

Moi : Normal. Votre parti n'est pas interdit, que je sache.

Le Pen : Eh non ! Mais certains de vos amis aimeraient bien qu'il le soit.

Moi : Mes « amis » ?

Le Pen : Oui, enfin, les Levaï, Elkabbach, Sinclair et les autres... sans parler du CRIF et de la LICRA. Bref, vous connaissez ce « grand orchestre » ! Ils se sont déchaînés après Carpentras, alors qu'il est prouvé, archiprouvé, que je n'y suis pour rien, pas plus que le Front, et ce, ni de près ni de loin. Tout le monde sait qu'il s'agissait d'un complot socialiste. Pierre Joxe avait osé déclarer, et dès le lendemain : « Lorsque les criminels sont connus, et c'est le cas, on doit les dénoncer ! » On était les coupables désignés. Et depuis cette minable histoire du « détail », on me harcèle, surtout depuis que je fais peur à l'Établissement, en raison de mes succès électoraux et de mon impact dans l'opinion.

Moi : Bon... Voilà... Et merci.

Le Pen : Vous savez, on ne m'a jamais filmé d'aussi près... C'était bizarre. On ne respirait plus !

Moi : C'est parce que je fais le film tout seul... Alors je filme comme je peux... Le côté positif, c'est que j'ai l'impression ainsi d'entrer dans la tête des gens tant je suis proche... C'est bizarre pour moi aussi.

Le Pen : Oui.

Moi : On se reverra ? Ça m'intéresserait.

Le Pen : À la disposition de *usted* ! À la revoyure, camarade syndiqué !

Moi : À bientôt !

*

C'était la première rencontre. Et ce ne sera vraiment pas la dernière. Ce jour-là, j'avais découvert que j'étais, sans le savoir, un fourrier de l'antisémitisme. C'était nouveau et

inédit pour moi. L'après-midi même, j'allais entendre une nouvelle version du même texte. J'avais rendez-vous avec André Figueras, soutien de Jean-Marie Le Pen dans les années 1980. Il me dit : « Certains juifs, cher Moati, se sont rendus insupportables partout en raison de leur comportement fait de supériorité et de mépris, qui peut, je suis désolé de vous le dire, provoquer des sentiments d'animosité. Oh, et puis *vous* en avez déjà trop fait après la Seconde Guerre mondiale. Excessif. Vraiment excessif. Certains parlent même de "Shoah business" ! On ne peut pas passer sa vie à ressasser. Cette histoire de 6 millions de morts exterminés par les nazis est tout à fait exagérée. Il est certain qu'il y a eu des massacres, bon... Bon... C'est affreux. Bon... Bon... Mais enfin, de là à organiser un chantage universel, non, non et non ! Certains juifs secrètent l'antisémitisme, comme le foie secrète la bile. Voilà la vérité. Le racisme, dans la mesure où il existe, d'où vient-il ? Des juifs eux-mêmes. Le "peuple élu", quelle prétention ! Tous les autres peuples leur seraient-ils donc inférieurs ? Le voilà, le racisme ! Qu'y puis-je, *cher Moati* ? »

Rien. Ces propos m'étaient donc tenus, sous le même soleil qu'à Montretout, par le *cher Figueras* (1924-2002), qui était un vieil homme fort distingué, aimable et cultivé, médaillé de la Résistance, écrivain, journaliste à *Minute* et au *Crapouillot*. Figueras était un bourgeois, traditionaliste et catholique. Compagnon de Le Pen, il fut même le parrain, dit-on, de l'une de ses filles.

C'était le dernier tournage de cette *Haine antisémite*. Figueras avait prolongé le texte du chef frontiste. Une bonne et vieille tradition d'antisémitisme, bien de chez nous, « à la française ». Le Pen m'avait intrigué. Je trouverais bien d'autres occasions de le filmer. L'actualité allait m'en fournir, plus que de raison, des occasions.

Chapitre 4

VOUS ET MOI. ET LUI.

Vous : Incroyable, cette première scène ! Incroyable, votre première rencontre ! Et, surtout, ridicule. Voilà un type qui rend les juifs responsables de leurs « malheurs » ! Je suis sûr que vous vous êtes contenté d'opiner du chef. Peut-être même vous êtes-vous dit : « Tiens, pourquoi pas ? »

Moi : Je n'ai jamais dit ni pensé : « Tiens, pourquoi pas ? » Jamais. Prouvez-le-moi.

Vous : Pas besoin. Il fallait vous mettre en colère, arrêter de le filmer.

Moi : On y viendra ! Mais ne mélangez pas tout, s'il vous plaît !

Vous : Bon... alors expliquez-moi pourquoi vous avez décidé de continuer à le voir.

Moi : J'ai eu l'impression, étrange, je vous le concède, de rencontrer un monsieur qui se prend pour le chef d'une tribu, la sienne, d'une « race », la sienne. Une sorte d'« Abraham celte », qui se proclame victime d'un racisme anti-Le Pen comme on parle d'un racisme antijuif. Cet « archétypiquement » Français, victime d'un « procès en sorcellerie » comme il dit, électrise les pauvres foules indigènes et « malmenées » qui peuplent ses meetings, innocentes victimes françaises qui n'auraient que lui, Le Pen,

pour les défendre. De l'autre côté, celui des agresseurs, ceux du « syndicat anti-France », il y a tous ces bidules juifs : la LICRA, le MRAP, la Ligue des droits de l'homme, la franc-maçonnerie et l'infinie cohorte des bien-pensants, juifs ou pas. Le Pen crie, haut, fort : la France est mortelle. Elle peut disparaître. Submergée par l'Europe, la mondialisation, l'immigration et une flopée de lobbies internationaux, financiers et secrets qui n'ont pour seul but que d'enterrer notre patrie. Alors, lui, le grand chef blanc, il riposte. Il fait front. Et on a « le culot », en plus, de l'accuser de tout. Il dit : « Tout cela vise un but extrêmement précis qui consiste à m'empêcher d'exprimer l'angoisse de millions de Français que j'invite, moi, au sursaut, car je suis le porteur de leurs espérances ! »

*

C'était il y a longtemps. Il y eut un avant et un après « point de détail ». Au lendemain de ses déclarations sur RTL, Le Pen comprend, sait, qu'il n'arrivera jamais au pouvoir. Et semble s'y résigner. Il renonce. En 2002, la surprise est divine mais trop tardive. Raté. Il n'y croit pas. Contrairement à Mégret un peu plus tard et, bien sûr, à Marine bien plus tard.

*

Montretout. Des années et des années passent : nous voici en 2014.

Moi : Vous m'avez toujours parlé d'une « identité française » faite d'une sorte de substance immuable !... Et, pourtant, vous la décrivez attaquée, et donc rendue fragile, frêle, friable !

Le Pen : Il s'agit de protéger sa pureté.

Vous : Contre toute altération ?

Le Pen : Oui. Nous sommes une communauté de langue, d'intérêts, de souvenirs, de culture où l'homme s'épanouit. Le Français y est attaché par ses racines, son passé, son hérité et son héritage. Il y a un germe de destruction que notre nation porte en elle : décroissement de notre natalité, envahissement de notre territoire et de notre sang par des éléments étrangers qui travaillent à nous soumettre. C'est ainsi. Moi qui suis vraiment, absolument, français, je défends les miens. Pour des raisons identitaires, économiques et sociales, il faut stopper net l'immigration. C'est ainsi. Les immigrés ? Ce sont des civils sans armes, potentiellement plus dangereux qu'une armée. La vraie question qui se pose pour notre peuple est celle, à moyen terme, de sa survie. Nous subissons une véritable invasion. Commençons par supprimer le droit du sol. Quand une chèvre naît dans une écurie, ce n'est pas pour cela qu'elle devient un cheval ! Quand on lit les pages « faits divers » des journaux, on se demande s'il reste encore des Français dans ce pays ! Même chose aux urgences des hôpitaux ! Écoutez, il n'y a pas si longtemps, un ancien ambassadeur arabe à l'Unesco m'a dit : « Monsieur le président, ne vous masquez pas la capacité insurrectionnelle de la communauté musulmane en France... »

Moi : Insurrectionnelle ? Comment ?

Le Pen : Oui. Tout y fait penser. Et pas seulement dans les banlieues. Alors, on les ménage. Car il y a danger. L'islam est, par nature, conquérant. Et on est au début de l'histoire. Dans beaucoup de nos grandes villes, le prénom le plus donné, c'est « Mohammed ». Oui, c'est comme ça. Nous n'avons plus de frontières. 70 % des prisonniers aux Baumettes sont des Nord-Africains ou des Africains. On

ment aux Français. Moi, je n'ai cessé de dire et de questionner : « Combien est-il entré d'étrangers dans notre pays en quarante ans ? » Eh bien, moi, je réponds : entre 12 et 20 millions ! Nous étions 40 millions de Français en 1945, nous sommes 65 millions ! Ils viennent d'où, les 25 millions ? Nous avons fait venir, oui, des millions et des millions de gens chez nous, en sachant parfaitement qu'ils ne pourraient être des « travailleurs », autrement qu'au noir et à vil prix. On savait qu'ils seraient des assistés. Il a fallu les loger, les soigner, il a fallu éduquer leurs enfants, il a fallu... il a fallu... tout cela coûte des fortunes ! On va dans les hôpitaux : c'est gratuit. On fait venir le grand-père qui a un cancer en phase terminale, c'est gratuit. Et allons-y ! Si j'insiste, *cher ami*, sur l'immigration...

Vous [bas] : Vous seriez donc son « cher ami » ?

Moi [à vous] : Oui... [À lui] je vous écoute...

Le Pen : Croyez-moi, bientôt, nous serons minoritaires dans notre propre pays. Minoritaires par rapport à des communautés qui ne supportent pas la démocratie. Le vrai phénomène du XX^e siècle, ne nous trompons pas, c'est l'explosion démographique.

Vous : Allons bon !

Le Pen : Mais oui, messieurs les aveugles ! Nous sommes passés, en un siècle et demi, de 1 à 7 milliards d'habitants. En 2050, nous serons 9 milliards. Et pendant ce temps, la misère et la pauvreté ne cessent d'augmenter. Vrai ou faux ? Nous allons connaître, monsieur Moati, des chocs nationaux, des guerres civiles et des torrents migratoires inouïs. Si nous ne nous mettons pas en état de défendre nos frontières comme nous l'avons fait, pendant des siècles et des siècles, les armes à la main, oui, bah oui, c'est vrai, vous la verrez la guerre ! La vraie ! Et si on ne se défend pas, nous serons des esclaves tout à fait impuissants face à cette véritable invasion.

Moi : Les Français, esclaves, en France ?

Le Pen : Oui. Il y a déjà des villes où les Arabes sont majoritaires. Roubaix : 60 % de musulmans. Carpentras... Marseille ? Je ne suis pas sûr que Marseille soit encore majoritairement européenne. Je suis même sûr du contraire. Et s'il n'y a plus de vrais Français pour créer de la prospérité en France, ce ne sont pas des gens qui ont été incapables de la créer chez eux qui vont la créer chez nous. Le devoir d'État, dois-je le rappeler, est un devoir hiérarchique : on se doit d'abord à soi-même, ensuite aux siens, ensuite à ses voisins, aux gens de son village, aux gens de sa province, aux gens de son pays, et au monde, bien sûr aussi, s'il en reste. La seule question qui se pose à notre peuple est celle de sa survie.

Moi : On s'en tient là pour aujourd'hui ?

Le Pen : OK.

Moi : Coupé.

Vous : Ouf !

Chapitre 5

ÇA RECOMMENCE

On va reparler du « point de détail ». Je le préviens. Il n'est pas content. Tant pis. On prépare la caméra.

Moi : Vous m'avez parlé de « vérité révélée » à propos de la réalité des chambres à gaz et des 6 millions de victimes juives. « Vérité révélée » et « obligation morale ». Vous savez ce que j'ai entendu, au-delà de vos propos ?

Le Pen [accablé !] : Non. Je vous écoute.

Moi : « Vérité révélée » : ça sent la Bible. Et plus précisément l'Ancien Testament. Les dix commandements. La loi juive « révélée » au monde.

Le Pen [de plus en plus accablé !] : N'importe quoi !

Moi : Vraiment ? Je continue ? « Obligation morale » : comme si, face à vous, toujours, se dressait une coalition aux ordres d'un gouvernement mondial, secret et forcément juif, maître de la morale, détenteur de la *vérité absolue* et donc *révélée* à lui sur le mont Sinaï. Ce « peuple élu » propagerait une série de mythes, et en particulier celui des chambres à gaz. Et de nos 6 millions de morts. Mais où auraient-ils disparu ? Comment pouvez-vous simplement douter de cela et répandre, insidieusement, le doute ! C'est le plus terrible des poisons ! C'est une offense, c'est une

insulte atroce faite à la mémoire des morts du plus terrible génocide de l'histoire !

Vous [applaudissant] : Très bien, Moati, très bien ! Enfin !

On va tourner. Il attaque :

Le Pen : Pardon, mais j'y repense, vous m'avez bien dit que votre père avait été en camp de concentration ?

Moi : Oui, en Allemagne.

Le Pen : Il y est mort ?

Moi : Non, sinon, je ne serais pas là.

Le Pen : Alors, vous voyez. Il en est sorti. Ça prouve qu'on ne fourrait pas tout le monde dans les chambres à gaz. Vous en êtes la preuve « vivante », si j'ose dire... Bon, attention à la loi Gayssot !

Vous : Dégueulasse...

Petit rappel, de moi à *vous* et autres amnésiques :

La loi du 13 juillet 1990, dite « loi Gayssot » (du nom de cet ancien ministre et député communiste), stipule que seront punis ceux qui auront contesté l'existence ou la réalité des crimes contre l'humanité tels que jugés au tribunal de Nuremberg. Le Pen et ses amis, mais pas seulement eux, dénoncèrent à grands cris cette loi qualifiée de « liberticide ». Quoi, on ne pourrait plus débattre, soupeser, analyser ? Allons ! Il fallait, selon eux, défendre « l'objectivité du savoir, le libre développement critique ». Alors, halte à la censure, halte à la dictature des « flics judéo-médiatiques ». Quoi, on ne pourrait plus confronter les faits à la réalité objective, palpable ? *Verboten !* comme dirait Le Pen. Il s'agirait, ici, pour les juifs et leurs séides, d'une « vérité révélée ». L'« Holocauste », ce mot juif surgi de l'Ancien Testament, serait donc, pour eux, investi d'une signification religieuse... un fait historique serait devenu carrément « sacré ».

Moi : Revenons sur l'immigration, voulez-vous ? Ça tourne !

Le Pen : Ah, bien sûr. Beaucoup de citoyens abusés ont préféré, sur ce sujet, entendre le docteur Chirac. Lui, il dit n'importe quoi. Il voit la France malade, et il lui assène : « Voilà, je sais ce que je peux faire pour vous. J'ai appris ça d'un médecin chinois, je vais vous masser le genou, et hop, et hop, et vous irez mieux. » Moi, non. Je diagnostique le cancer, je ne me cache pas, moi, derrière des fables. Je dis la vérité. Toujours. Regardez.

[Le Celte se lève brusquement, au passage, il fait tomber son micro, et ouvre largement la fenêtre de son beau bureau. La vue sur Paris depuis le manoir du parc de Montretout est superbe.]

Le Pen : Regardez, et pardon pour le micro, il fait beau, j'ouvre la fenêtre largement, je laisse entrer le vent, la lumière et les immigrés, pourquoi pas, si on en a besoin et à condition qu'ils se tiennent bien. Il fait un temps moyen, je laisse la fenêtre à moitié ouverte, juste un peu, je contrôle encore plus les frontières, je refuse, bien sûr, les régulations et autres sornettes... Maintenant il fait très moche, alors je ferme la fenêtre [il le fait] et je dis : stop, stop absolu à l'immigration ! Au revoir, messieurs-dames ! Et fin de la comédie. Ce que je vous dis là est vieux comme le monde. Pardon encore pour le micro !

[Il revient vers son fauteuil. On l'équipe à nouveau.]

Moi : Docteur Le Pen, je vous écoute...

Le Pen : Oui, j'annonce les mauvaises nouvelles ! Je suis un vrai docteur. Pas un charlatan comme le sont nos dirigeants de droite ou de gauche... Tous pareils ! On arrête pour aujourd'hui ?

Moi : OK.

*

En 2013, au Parlement européen, à Strasbourg, nous avions eu cette conversation :

Le Pen : Je vous prédis, aujourd'hui, la prochaine catastrophe : les Roms. C'est une invasion visible, spectaculaire, provocatrice. Urticante et odorante. Je vous rappelle qu'à partir du 1^{er} janvier 2014, les 12 millions de Roms, qui vivent en Roumanie, en Bulgarie ou en Hongrie, auront la possibilité de s'établir dans tous les pays d'Europe. Ils vont débarquer. Ça me rappelle les westerns. Vous vous souvenez, au coup de sifflet, tout le monde se ruait à la conquête de l'Ouest. Oui, je pense qu'ils vont débarquer. Il y en a, dit-on, 15 000 ou 20 000 actuellement en France, peut-être 30 000... Eh bien, je vous le dis, il va en arriver 500 000 au moins... Je le répète : à partir du 1^{er} janvier, ils seront légaux en France. Donc, on ne pourra rien faire contre eux... Une catastrophe ! Reconnaissons que j'ai une certaine aptitude à la prévision. Dès la création du FN, j'ai dénoncé les méfaits de l'immigration. Souvenez-vous d'une de mes premières affiches : « 1 million de chômeurs, c'est 1 million d'immigrés de trop ! » Je continue. Moi, à la différence de mes adversaires, je regarde au-delà de mon nombril, oui, j'essaie de voir plus loin. Et, comme vous dites, j'alerte. Avant qu'il ne soit trop tard, comme il l'est, hélas, pour l'invasion islamique. Souvenez-vous de ce que je vous avais dit en 2003 !

Moi : Oui, je me souviens. Je m'en souviens, comme du 21 avril 2002 !

Chapitre 6

UN SOIR PAS COMME LES AUTRES

21 avril 2002. Je filmais la campagne présidentielle et, comme toujours, je rôdais en coulisse. Avec une petite caméra, un solide carnet d'adresses et des complicités parfois inattendues dans certains des états-majors. Je m'infiltre. Je m'incrute. Mais, attention, je ne « balance » pas et respecte les « embargos ». Je me débrouille pour filmer au plus près, sans langue de bois ni chichis, la vie politique française. Oui, mais Chirac et Jospin se mirent à ne plus supporter ma présence. Aïe. Me voilà privé de mes têtes d'affiche, vainqueurs autodésignés du scrutin. Fâcheux.

Expulsé, donc, des coulisses par le PS et l'UMP, je demandai l'« asile politique » au FN en envoyant dans les partis de l'Établissement des journalistes et cameramen moins « visibles » que moi.

Depuis quelque temps, douze ans exactement, je squatais le parti frontiste. J'y étais toujours bien accueilli. Je le suis encore. En cette campagne de 2002, la ferveur extrême des meetings, les foules immenses assemblées, les militants nouveaux (d'où venaient-ils ?) m'avaient impressionné. Il se passait « quelque chose » au Front. Je m'étais même ouvert de cette ambiance nouvelle à quelques amis. Ils me

répondaient, invariablement, que je devais être abusé par l'excellent « dircom » du FN, Alain Vizier. Que moi, crédule, naïf, je gobais tout et intoxiquais par mes propos alarmistes et démoralisants les vrais « antifascistes » qui, eux, se débattaient. Soit.

Au Front, j'étais souvent seul. Absolument seul. Pas une caméra à la ronde. Le Pen n'avait, répondaient les éminences grises, politologues ou journalistes, tous visionnaires et super-informés, vraiment aucune chance d'accéder au second tour. Il fallait être un type comme moi, pas même journaliste, pour croire à ces sornettes.

Ce 21 avril 2002, je me retrouvai donc vers 16 heures au siège du FN, le fameux Paquebot, aujourd'hui coulé, échoué et mis sur le flanc. J'attends. Ça vient : les premiers chiffres venant des DOM-TOM sont bons, très bons pour le parti. Huguette Fatna, membre du bureau national, d'origine martiniquaise, exulte : « On ouvre la voie ! Faut que la métropole suive ! Jean-Marie n'arrive pas à y croire ! C'est un excellent début ! Je suis trop contente, trop ! » J'appelle mes équipes au PS ou chez Chirac : l'ambiance, là-bas, semble morose ; ils s'ennuient.

Vers 17 h 15-17 h 30, « JMLP » arrive et s'engouffre dans son bureau. Il est accompagné de Jany, sa femme ; ses filles Marine et Yann le suivent. Je négocie pour pénétrer dans le bureau « présidentiel ». Avec ma petite caméra.

Des conseillers rédigent les trames de deux discours alternatifs. Pour l'instant, ils restent forcément attentistes et prudents. L'un est enthousiaste, l'autre modéré ; l'un est triomphal, l'autre chagrin. Mais ils sont tous deux pleins d'espérance pour un avenir peuplé de dimanches qui danseront sous la pluie. Personne, devant ma caméra, n'ose encore imaginer la présence de leur chef au second tour.

Pourtant, progressivement, on s'excite, on s'échauffe. Des rumeurs viennent des flics ou des radios qui organisent

ce soir-là des pince-fesses pour l'aristocratie politico-médiatique. Les rires que j'entends poindre autour de moi, l'éclatante jovialité des cadres frontistes me contaminent un peu. Que se passe-t-il ?

Je rappelle mes copains car, ici, je suis coupé de tout. Ils décrivent une sorte d'état second qui règne dans tous les quartiers généraux. On retient son souffle. On trompe un léger ennui. On attend.

Le bureau de JMLP, lui, frétille. On n'ose pas encore pavoiser, mais on sent qu'il se prépare quelque chose d'inédit et d'inouï. On entre, on sort, on échange des chiffres fragmentaires et morcelés. « Ça sent bon », me dit-on, d'une voix contenue mais frémissante. On attend.

Il est quasiment 20 heures. Dans dix secondes... 5, 4, 3, 2, 1 : ça y est ! *Le Pen est au second tour !*

Je le filme en très gros plan. Il est grave, très grave. Je sens même une sorte de mélancolie l'envahir, alors que, autour de lui, c'est une folie joyeuse, libérée, explosive. On s'embrasse, on débouche le champagne, on rit, on pleure ! Marine confie, extatique et en larmes, à une Jany bouleversée et émerveillée : « C'est le plus beau jour de ma vie... Aussi beau que les accouchements ! C'est magnifique ! » Jany suffoque : « Oui. Oui. Comme les accouchements ! » Elle rit. Elle virevolte. Que faire ? Elle va poser près de son mari pour la photo de la victoire. « Oui, lui dit-il, donne-moi ta petite menotte... Tu y as pris ta part, toi aussi, viens, viens... »

Ils sourient au photographe officiel du Front. Je filme. Pourvu que l'on ne me vire pas. Le couple minaude. Ils sont touchants et un peu ridicules. J'assiste à une téléralité bétassouille, une série tout en guimauve, j'ai du mal à croire à ce que je vis : on patauge dans la « cucuterie ».

Le Pen : C'est pour tous les militants que je suis content. Oui, c'est pour eux. Moi, tu sais, ce n'est pas

important. Mais eux, ils en ont tellement bavé. On les a si souvent insultés. Traités de tous les noms.

Jany : Oui, oui ! C'est pour eux que tu es content. Mon chéri, va, mon chéri !

Le Pen : Ma chérie, ah... Tout va changer, maintenant.

*

Jany rejoint Marine. Elles s'embrassent encore. Elles boivent. Se serrent l'une contre l'autre, mais je ne suis pas sûr qu'elles s'adorent. Lui, en très gros plan, ne paraît pas extrêmement heureux. Il prépare avec ses collaborateurs son discours, forcément très attendu. Ils ont opté pour le ton « triomphal ». Ils l'ont mixé avec du grave, du solennel, de l'ému. Je suis toujours seul dans le bureau : m'ont-ils oublié ? Mes images feront le tour du monde. Atteint de plein fouet par le fameux « syndrome de Stockholm », je suis content.

Vous : Quel aveu !... Mais continuez...

Merci. J'appelle chez moi : tout le monde est en larmes. Ils me parlent de « République en danger » ! Ils vont sortir manifester. Il paraît que des foules géantes s'assemblent un peu partout. « Le fascisme ne passera pas. » On appelle déjà à voter pour Chirac. Jospin, l'orgueilleux, face à sa très grave défaite, annonce, sous les cris de désespoir et de chagrin de ses militants, qu'il quitte la vie politique. Atroce. Pathétique.

Ma femme : Quoi, tu ne réalises pas ce qui se passe ? ? On entend autour de toi des gens qui rient et tout ! Et toi tu n'as même pas l'air triste !

Moi : Mais si, mais si... Je suis bouleversé... (tu parles !). Mais là où je suis, c'est la fête, ça explique pourquoi je n'ai pas l'air... Enfin, tu comprends ?

Ma femme : Non !

Vous : Personne de sensé ne peut comprendre. Et votre femme l'est, sensée, assurément.

*

Elle raccroche. Je me sens seul. Paumé. Con. Le Pen va parler à ses militants et aux télévisions. Une vraie foule est maintenant assemblée dans la cour du Paquebot. Au milieu de la forêt de caméras, certains « confrères » me dévisagent, le regard injecté de haine. Je pavoise, sans trop le montrer : j'ai les scoops, ils le savent, ils sont jaloux. Je prends ma revanche, après avoir été viré de chez Jospin et Chirac. J'ai honte de ce sentiment, mais je confesse publiquement l'avoir éprouvé. Pardon. Paris a peur. Paris a la fièvre. Paris est en colère. La nuit sera longue. Folle aussi au Paquebot, où l'on boit trop. Ambiance survoltée, étrangement érotique et erratique. L'excitation gagne les jolies filles et les beaux mâles. Tous pompettes. Ou presque.

Chapitre 7

UN AN APRÈS

Moi : Il y a tout juste un an, le dimanche 21 avril 2002, quand je vous ai filmé au soir du premier tour, moi, j'ai senti que vous n'étiez pas totalement joyeux. Voire mélancolique. Vous étiez content ou pas ?

Le Pen : Ah, oui... Bonne question.

Moi : Merci, mais encore ?

Le Pen : J'étais mécontent de ne pas avoir battu Chirac.

Moi : Vraiment, c'est ça ? C'est que ça ?

Le Pen : Oui, oui... Ça aurait été plus normal, plus logique, que je me retrouve au second tour face à la gauche. Et le départ de Jospin ! Il a eu tort. Il a jeté le Parti socialiste cul par-dessus tête dans les bras de Chirac, « Super-Menteur », comme on l'appelait. Il a créé une situation inextricable. On ne part pas. On ne peut pas partir et laisser ses troupes dans la détresse.

Moi : Il a « déserté » ?

Le Pen : Comme vous voulez.

Moi : Je ne veux rien.

Le Pen : Il pouvait très bien demander l'abstention. J'aurais été quand même battu par Chirac, parce que bon, bien sûr, les grandes trompettes auraient sonné, et Chirac aurait fait 55,60 %, voire 65 %, mais pas ce ridicule 82 %.

Le PS ne se serait pas mouillé dans l'affaire, et il aurait repris des forces aux législatives. Là, les socialos ont été compromis, moralement compromis ! Ils ont dit pendant des années que Chirac était un abominable réactionnaire et là, brusquement, ils votent pour lui. Ça valait pas le coup. [Un temps.] En vérité, j'ai pensé un instant que j'aurais pu battre Chirac. Il n'était qu'à 19 %... et moi à 17 %. Mais je ne prévoyais pas le torrent de boue qui allait déferler. Il fallait, soi-disant, « sauver la République ». Tu parles ! Comme si elle était en danger, la République. Quelle farce ! Mais qui l'attaque, la République ? Qui attaque la démocratie ? Où sont les blindés de Le Pen ? Ses troupes de choc ? Ses parachutistes ? Sa division Das Reich ? Ça n'existe pas, c'est un mythe. Ils ont tous cru, comme moi, que je pouvais battre Chirac. Sinon, on ne peut pas expliquer ou justifier ce qui a été fait au deuxième tour. Un déni de démocratie, oui, ça, c'est eux. Pas de débat entre les deux tours, rien. Un front sacré, des trotskistes à la droite ! Tous ! La honte. Ce qui a fait peur à ces gens-là, c'est les sondages de RTL, du *Monde*, etc. À la question « Êtes-vous d'accord, ou plutôt d'accord, avec les idées de Jean-Marie Le Pen ? », en 1999, ils étaient 11 %, en 2000, 17 %, en 2002, 28 % ! 28 % ! Ils ont eu la pétoche. Un choc traumatique, un tsunami, il fallait m'arrêter par tous les moyens, je dis bien *tous* les moyens. Ils ne m'ont pas tué, mais y en a qui ont dû y penser, tout de même.

Moi : Sérieux ?

Le Pen : Oui, me flinguer, c'était, quand même, la chose la plus simple, non ? [Un temps, un regret ?] Ah, la gauche n'était pas obligée de se laisser piéger quand même.

Moi : Et votre mélancolie... J'y reviens.

Le Pen : Ah, Moati, vous lâchez jamais, hein ? Ben oui. Je me disais : « Où sont mes ministres ? Qui vais-je mettre

à la Défense, à l'Intérieur ? Qui vais-je amener avec moi à l'Élysée comme secrétaire général ? » Et puis ça venait si tard dans ma vie... si tard.

Moi : Vous aviez envie de gagner ? Pardon, mais, moi, je n'y ai jamais cru !

Le Pen : Stop ! On s'en tient là !

Il s'en va. J'aurais pu ajouter que certains esprits mal tournés, qui « voient le mal partout », sont allés suggérer que le « milliardaire de Montretout » préférerait gérer, très bien, merci, sa grande fortune et sa riche entreprise familiale plutôt que de se heurter à l'incertaine et hasardeuse réalité d'un hypothétique pouvoir. Ces mêmes esprits jaloux, d'ailleurs, insistent : à Le Pen le monopole de la protestation, de l'invective, de la provocation, à lui la mise en scène des pulsions et des fantasmes, à lui l'ivresse des meetings, à lui les caresses émues des courtisanes et l'insistante flagornerie des courtisans, à lui les coups de dague et de théâtre, les duels et les grands shows télévisés, à lui la vie comme un roman de cape et d'épée... À d'autres l'ennui distillé par ces succès locaux municipaux ou législatifs, et ces élus à la tête et aux chevilles enflées, qui oublient qu'ils vous doivent tout et se prennent pour des potentats ! Non, au FN, il y a un seul chef : lui. Baste. C'est d'ailleurs ce qu'il n'a pas, mais alors vraiment pas, supporté avec Mégret, ni avant lui avec Stirbois... Les têtes enflées, on les coupe au Front. Alors, le pouvoir ? L'Élysée ? C'est une autre histoire. Celle de Marine, peut-être. Qui a la chance de s'appeler Le Pen.

Et puis, enfin : « Jamais le Front n'a eu plus de 18 % aux élections présidentielles. Jamais. On ne prend pas le pouvoir avec 18 % de voix. C'est n'importe quoi. On pense au pouvoir quand on fait 25 %. Là, j'influence. Je

pèse. Le Front a obligé ses adversaires à se définir par rapport à lui ; C'est déjà pas mal. C'est même déjà très bien ! Voilà. C'est tout. »

Oui, mais pas pour Marine. Au Parlement européen, elle me dira, en 2014 : « C'est loin, très loin, le 21 avril 2002 ! Moi, il n'y a pas un jour, pas un, où je ne pense pas à la prise de pouvoir. Pas un jour où je n'établis, ou n'affine, la liste de mes ministrables... Pas un jour où je ne réunis des experts. Pas un jour où je ne demande des notes sur tous les sujets. L'économie, le social, l'international... c'est du sérieux. Moi, en 2017, je serai présidente. » Elle le sait. Elle en est sûre ! Elle y croit ! C'est « sa » mission. Comme Jeanne, elle entend des voix. En tout cas, elle les attend.

Chapitre 8

RETOUR DE LA TRINITÉ

2013. Nouvelle rencontre, Montretout, toujours.

Moi : Vous étiez à La Trinité ?

Le Pen : Oui, j'en reviens. Cinq jours là-bas. Pour voir la maison. J'ai eu du beau temps.

Moi : Ça alors, ça se fête !

Le Pen : Mon pauvre garçon ! La Trinité, c'est le seul endroit de Bretagne où il y a toujours du soleil. Le seul.

Moi : Première nouvelle.

Le Pen : J'explique, mécréant. C'est une terre de marais salants. On y fait du sel, c'est donc un endroit où il y a plus de soleil que de pluie, autrement le paludier mourrait de faim. CQFD.

Moi : ??? [Un temps.] Des souvenirs vous sont revenus, j'imagine.

Le Pen : J'arrive assez facilement à évoquer des situations. Ce qui me manque le plus, ce sont les noms. Ça me prend du temps, de les retrouver. Mais pour les ambiances, les atmosphères, ça marche bien.

Moi : Tout a beaucoup changé ?

Le Pen : Oh oui. C'est devenu un pays de retraités, très souvent, d'ailleurs, pas bretons du tout. Mais je précise : la

Bretagne est le pays (pour l'heure) qui compte le moins d'immigrés. Encore qu'il y a des problèmes dans les villes : Vannes, Lorient. Mais bon, ce sont des Turcs, plus faciles à diriger que d'autres. Ils font moins d'histoires, heureusement.

Moi : Vous y avez retrouvé des copains ?

Le Pen : Ouais... J'ai vu Plisson, le photographe, Rioux, le marchand de moteurs. J'ai, hélas, perdu mon dentiste, qui était un légionnaire. Le pauvre. Un Martin. Raoul Martin. Un personnage tout à fait charmant... [Un temps.] Là-bas, j'ai cessé d'être connu ! Incroyable. Tu sais, quand je me suis présenté à La Trinité en 83, je n'ai fait que 51 %... dans mon pays natal !

Vous : Tant mieux ! Bravo, les Bretons !

Le Pen : Quoi ?

Moi : Rien, j'ai rien dit. Continuez !

Le Pen : Comme j'étais étonné par le « score », j'ai demandé à un copain comment j'avais pu perdre jusqu'à 200 voix d'une élection sur l'autre. Il m'a dit : « Mais mon vieux, c'est tes copains qui meurent, voilà. Et toi, quand tu viens à La Trinité, t'es une star, tu t'enfermes chez toi, les gens ne te voient pas, ils connaissent juste ton nom, ils t'ont vu à la télé, mais c'est tout. » Triste. Très triste. Quand je pense à La Trinité de mon temps... Tu te rends compte, c'était le berceau de l'huître plate !

Moi : Sans blague ?

Le Pen : Fais pas semblant de t'intéresser. Tout ça a disparu. Y avait une petite usine qui fabriquait des brouettes. Une tuilerie... bref, ça vivait... Y avait une Société des Régates et tout... des grandes familles y avaient leur maison de vacances. Je me souviens.

Moi : Raconte. Racontez. Pardon, mais il vaut mieux que l'on se vouvoie !

Vous : Encore heureux !

Le Pen : Comme « vous » voulez, monsieur Moati ! Un militant du Front a fait mon arbre généalogique. On y voit des « Le Pen » dès 1777. Tous mes ancêtres étaient des laboureurs. Mon grand-père fut le premier marin de la famille. Puis mon père, bien sûr !

Moi : J'ai pas d'arbre, ou presque, moi. Les juifs séfardes ont labouré, aussi, mais c'était la Méditerranée, dans tous les sens, au gré des expulsions, des inquisitions, des pogroms et des nouvelles implantations. La Turquie, l'Égypte, Salonique, l'Espagne, et puis l'Italie, précisément Livourne, et puis l'Afrique du Nord, les miens en Tunisie. Au gré des caprices des rois, des églises, ou des beys.

Vous : Tu ne peux pas t'empêcher de ramener ta fraise et ta bio... Incorrigible !

Le Pen : Vous n'êtes de nulle part, vraiment, alors ?

Moi : Si, de Tunisie. Et on est français depuis trois générations. Bien sûr, je ne peux pas dire, c'est vrai, que je suis, je ne sais pas, moi, bourguignon, auvergnat, normand ou breton... comme vous.

Vous : Pourquoi tu lui dis ça ? Il s'en doute. Il le sait. Et, en plus, il ne t'écoute pas.

Le Pen : Je suis né le 20 juin 1928, le jour du solstice d'été. J'étais un gros bébé, très gros : six kilos ! Ma pauvre mère a failli y passer. Elle avait enfanté une sorte de Gargantua ! D'ailleurs, elle ne fera pas d'autre enfant. Traumatisée, comme on dit aujourd'hui... La Trinité : la terre, la mer mêlées. J'adore. Je nais donc en 1928. À mi-chemin des guerres de 1914 et de 1940. Toute mon enfance est peuplée de veuves de guerre, de congrès d'anciens combattants, de messes pour se souvenir des morts. Presque un homme sur deux, à La Trinité, avait disparu au combat. Et puis il y avait les terribles « gueules cassées », les grands mutilés. Visages effrayants. Corps disloqués. Mon père présidait une association de jeunes anciens combattants de

droite, l'Union nationale des combattants (UNC). Il y avait sans cesse des réunions. Dans les églises, des foules immenses chantaient des cantiques : « Tes fils bretons morts pour la France ont espéré, sainte Anne, en toi ! Accorde-leur la récompense de leur amour et de leur foi. » J'en avais la chair de poule. J'ai été élevé dans l'amour absolu de la patrie et dans le culte du sacrifice.

Moi : Mes deux grands-pères ont fait la guerre de 1914, aussi ! J'ai des photos !

Vous : Il s'en fout !

Le Pen : ... Le film est sur qui ?... Sur toi ou sur moi ? Je continue. Le mien, donc, de grand-père, est placé vers cinq ou six ans dans une ferme, à la mort de son père... Le malheur s'était abattu sur la famille. Il avait quinze frères et sœurs et, comme seul bien, une chemise et une culotte. C'est tout. Il dormait dans le grenier à foin, et il gardait les vaches. Analphabète, il ne parlera le français qu'à la guerre de 1914 ! Il n'a jamais fréquenté l'école. Cela ne l'empêchera pas, d'ailleurs, de devenir patron pêcheur. Il va rencontrer ma grand-mère, Marie, une « payse », elle aussi analphabète, qui est la petite bonne du docteur du coin. Ils feront cinq enfants. C'en sera fini de la lignée Le Pen parce que dans cette famille, tous les garçons ont eu des filles, et les filles ont eu des garçons, mais ils ne s'appellent pas Le Pen.

Moi : Pas comme vous ! Marine Le Pen, Yann Le Pen, votre petite-fille Marion Maréchal-Le Pen. Sans oublier Marie-Caroline Le Pen, votre aînée.

Le Pen : Bonne observation, c'est vrai qu'elles ont toutes voulu, malgré leur mariage, garder le nom de leur père ou grand-père. Mais, s'il vous plaît, ne parlons pas de Marie-Caroline. Je reviens à mon grand-père paternel. Dès les premiers jours de la guerre de 1914, le voilà à Dixmude, dans les Flandres. Ma grand-mère, à ce moment-là, doit, bien sûr, travailler pour vivre. Elle vend alors du poisson,

la Marie. Marie Hubert. Elle parcourt les villages à pied avec sa brouette. Une toute petite bonne femme. Une volonté de fer. Toute seule pour nourrir sa famille. Je te rappelle qu'un homme sur deux dans le coin a été tué à la guerre de 1914. 250 000 Bretons y sont passés. Mais ce n'est pas tout. Il faut imaginer les blessures sociales collatérales. Il y a des jeunes filles qui ne se marieront jamais, qui n'auront même jamais de fiancé ou d'amant ou d'amour. Des veuves éternelles. Elles n'auront, comme justification de leur vie, que de faire partie de la chorale de monsieur le curé et de donner des leçons de catéchisme. Si elles étaient des filles de sous-officier, mort au front, elles ne pouvaient se marier avec un ouvrier : c'était déchoir.

Tout en noir. En grand voile noir durant les cérémonies. Donc, Pierre, mon grand-père, se retrouve à Verdun. Par miracle, il reviendra vivant de la grande boucherie... Incroyable. Et rare. Un « beau » jour, son colonel apprend son âge : quarante-sept ans. Et il le vire : trop vieux. Retour à la case départ. Triste, mais en vie, il reprend alors la mer. Faut bien manger. Il a cinq enfants. Son fils Jean, mon père, embarque avec lui. Il a treize ans.

*

À la maison des grands-parents Le Pen, c'est l'enfer. La Marie est rude, très rude. Lui, il boit. Un peu. Beaucoup. Pour oublier la « vieille garce », qui surnomme quant à elle son mari le « vieux singe ». Ambiance. À la mort du grand-père, Marie lui fera juste un petit signe de croix sur le front. Vite. Pas un baiser d'adieu, rien. Le père de Jean-Marie, lui, deviendra un homme qui ne fume ni ne boit. Il veut un ménage heureux. Il y arrivera, dit-on. Et tente d'oublier le dur et sinistre climat de la maison parentale. Le Pen continue.

Chapitre 9

MÉMOIRE(S) D'ENFANCE

Le Pen : Je suis né dans une maison qui appartenait à mon grand-père et dont mes parents, jeunes mariés, n'étaient locataires que d'une partie. Une toute petite partie. On dormait dans la même chambre, eux et moi. Le sol était en terre battue. Il n'y avait, bien sûr, ni eau ni électricité. Beaucoup plus tard, et bien lentement, j'ai vu arriver la citerne, puis il y a eu du ciment dans la cuisine, et du plancher dans la chambre des parents. Ah, ce plancher astiqué avec amour par ma mère... Ça sentait la cire et le miel. Et l'électricité!... On a dit adieu à la lampe à pétrole et à celle à essence, la « Pigeon ». Oh oui, quand on a eu l'électricité, c'était Versailles tout d'un coup. Superbe, extraordinaire ! Et le poste de radio ! Ah, la radio ! Toutes les voisines venaient écouter chez nous les feuilletons radio-phoniques de l'époque, très sentimentaux, tout en tricotant ou reprisant pulls ou manteaux... Et mon père, s'il faisait mauvais, ne sortait pas en mer. Alors il était là. Je le revois reprendre ou lacer son filet chalut, avec une moule et une aiguille. J'ai su le faire. Je ne sais pas si je saurais encore. On était bien. J'étais enfant unique, déjà petit chef de bande, quand même. On jouait beaucoup à la petite guerre. On se combattait de quartier en quartier, on avait

même inventé des « canons » qui étaient faits avec des tuyaux de poêle et des morceaux de pneus. On se lançait des pavés, des pierres. Et puis on chassait aussi, parce que La Trinité, mon village, était un pays, une presqu'île, entourée par la mer de partout. La devise du pays, c'était, d'ailleurs, « Sur terre et sur mer ». Alors il y avait, bien sûr, toutes les distractions de l'océan : les bateaux, la criée, les poissons, la pêche en mer, dorades, maquereaux, soles, la pêche à pied avec les palourdes, les crevettes, les crabes, les couteaux. Et puis il y avait aussi tout ce qui touchait à la terre. Qu'est-ce qu'on chapardait dans les jardins ! Qu'est-ce qu'on braconait ! Et puis ça grouillait d'oiseaux, les goélands, les mouettes, les hirondelles de mer, près de l'océan, et puis quand on allait plus loin, les chardonnerets, les pinsons, les mésanges. Ensuite on voyait les corbeaux et les pies qui nichaient tout en haut des pins, et les merles et les fauvettes... C'était, à peine, à huit cents mètres de la mer, et pourtant c'étaient deux mondes. Il y avait aussi la campagne, la vie calme, silencieuse. Ma grand-mère, après la mort de son mari, avait fini par y avoir une petite ferme de trois pièces. Là-bas, on entendait, bien sûr, les poules, les coqs, les cochons, un cheval, etc. Mais, en vérité, j'ai toujours éprouvé à la campagne un sentiment d'oppression. Oh oui, j'étais quand même beaucoup plus tourné vers la mer que vers la terre, et ça continue. Je lisais, je lisais, sans cesse, des livres d'aventures, des récits d'expéditions, je n'arrêtais pas, je rêvais. Nous avions, à ce moment-là, les bateaux les plus modernes du monde, d'énormes cuirassés (ah, le drapeau français au cul des cuirassés !). On avait des croiseurs magnifiques, des torpilleurs, des contre-torpilleurs. Je connaissais leur nom par cœur, comme, d'ailleurs, une foule de citations latines ou grecques.

Moi : Grâce aux jésuites ?

Le Pen : Oui. Mais vous savez, j'étais éclectique. Je m'intéressais à l'histoire, à l'armée, c'est vrai, mais j'étais aussi abonné au *Journal de Mickey*. D'ailleurs, je suis un contemporain de Mickey.

Moi : Mickey/Le Pen, même combat ? On vous présente souvent plutôt sous les traits de Picsou.

Le Pen : Calomnie. Je passe. Les Disney, vous le savez sûrement, sont d'origine française. Ce sont des Normands.

Moi : Je ne savais pas.

Le Pen : Inculte. Leur nom vient de « Disinier ».

Moi : Ça alors !

Le Pen : Oui. J'étais un petit sauvageon, mais cultivé. Y avait de mon temps beaucoup de choses à lire dans les greniers et à faire entre la mer et la terre. Il fallait me voir, un peu plus grand, chez les jésuites de Vannes, avec nos uniformes presque inimaginables aujourd'hui, col dur obligatoire, cravate noire ou bleu marine, une sorte de vareuse avec une rangée de boutons de chaque côté. Et j'y apprenais, par mimétisme, les bonnes manières avec les enfants des bourgeois, beaucoup plus riches que moi. J'ai connu aussi, parfois, l'humiliation. Je n'avais pas d'argent pour les sorties, pour boire un coup. Y en a un, un jour, qui m'a dit, méprisant : « Quand on n'a pas d'argent, on ne sort pas avec des gens qui en ont ! » Bon. Passons.

*

L'enfant Le Pen a, par ailleurs, il nous l'a dit, la castagne facile. C'était un bagarreur redoutable. Un chahuteur de première, en vérité. « Un fouteur de merde », comme on disait, animateur de grandes bagarres entre les élèves de la « catho » de La Trinité, qu'il fréquente depuis l'âge de deux ans, et ceux de la communale laïque. Mais il quitte Saint-Joseph pour l'école républicaine, juste pour y retrouver un

copain aimé et un instit socialiste. Sous sa direction, avec tous les enfants, il chante :

*Nous n'avons pas la taille d'homme
Nous sommes encore des enfants
Mais par le cœur, Français nous sommes
Premier, dernier, petits et grands.
Nous aimons la patrie
Étant tous bons Français.
À toi, France chérie
La grandeur et la paix.*

Son père, impressionné par la volonté et le bagout du fils, caresse pour lui de grandes ambitions : il ne sera pas marin-pêcheur. Non. Il inscrit le petit en 1939 au collège Saint-François-Xavier de Vannes. C'est chic. C'est grand. C'est prestigieux. La crème des crèmes des enfants bretons y est passée.

Les jésuites tiennent fermement l'établissement. On n'est pas là pour rire ou pour faire les malins. Le petit vagabond chapardeur trinqué. Écoute, comme les autres, à l'heure du déjeuner, des récits religieusement édifiants et fréquente, plus qu'à son tour, le sinistre cachot de l'établissement. À 6 heures, il se lève. À 7 heures, le voici à la messe. Elle est, bien sûr, obligatoire. À 21 h 45, c'est l'extinction des feux. « *Mens sana in corpore sano* », telle est la règle de l'établissement. Foot, base-ball, course d'échasses et batailles rangées. Il se fortifie. Il grandit, la tête emplie de latin, de maximes diverses mais bien-pensantes et de poésies classiques qu'il sait encore aujourd'hui réciter par cœur.

Lorsque le collège sombre dans le noir des nuits d'hiver, les enfants se sentent seuls et loin, si loin.

Moi : Vous aviez souvent des coups de blues ?

Le Pen : J'avais des petits copains, mais la relation de camaraderie était toujours extrêmement surveillée. On ne pouvait jamais n'être qu'à deux.

Moi : Qu'est-ce qu'on craignait ?

Le Pen : Sans doute les « relations ». L'amorce de relations un peu équivoques qui peuvent se produire lorsqu'on est privé d'affection, relations affectives entre garçons... On craignait ça. C'était l'exclusion immédiate du collège. Y avait même un slogan : « Jamais deux, toujours trois. »

Moi : D'autres interdictions ?

Le Pen : Oui. Tous les hivers de cette guerre furent atroces. Pas à cause des Allemands, on ne les voyait pas, nous autres, mais à cause du froid. Défaut de nourriture, en plus. J'avais des engelures ouvertes et je voyais l'os de mes doigts, les plaies ouvertes ! Eh bien, nous n'avons jamais été autorisés à mettre les mains dans les poches. Interdit. Une autre règle impossible à transgresser. Ah oui, j'ai des bons souvenirs, mais j'ai aussi détesté l'internat. C'est vrai, j'étais un petit dur, mais sensible.

En vérité, la vie est rude à Saint-François-Xavier, mais « Jean-Jean » connaît des succès éclatants et triomphe, déjà, dans les concours d'éloquence. La grande gueule, terreur des « Jezes », devient, aussi, un bon élève. Mais voici qu'arrive l'été 1941.

Chapitre 10

LE DRAME

Souvent, pendant les vacances, le petit embarquait avec son père. Il adorait ça, roulait des mécaniques et frimait, fier, si fier d'être au large avec son papa. Un vrai petit homme. Un véritable marin. Mais ce jeudi 21 août 1941, Jean-Marie était resté à terre et attendait son père qui tardait à rentrer. Un officier allemand frappa alors à la porte. Sa mère ouvre. L'Allemand salue, s'incline légèrement et annonce :

Le Pen [prenant l'accent allemand] : « Madame Le Pen ? — Oui. — Terrible nouvelle, madame ! Votre mari est mort, madame. Dans la mer. »

Moi : Comment a réagi votre maman ?

Le Pen : Comme une femme de pêcheur. Grave. Digne. Elle m'a juste dit : « Tu vois, Jean-Marie, pour nous, la guerre est finie. »

*

Le petit a treize ans. Il est perdu. Il n'embarquera plus avec son papa. « Jean-Jean » à la langue bien pendue, qui courait la lande, dénichait les nids d'oiseaux et chapardait

dans les jardins des riches, n'est plus qu'un orphelin aux yeux tristes, un interne singulier entouré d'enfants qui, eux, ont de l'argent et des parents. Comment le père est-il mort ? Jean, patron de *La Persévérance*, était l'un des rares patrons pêcheurs autorisés à sortir en mer. Pour cela, il avait obtenu un *Ausweis*. La patronne de l'hôtel du coin, qui accueillait volontiers des officiers allemands, lui avait passé une commande. Ces « messieurs » veulent du poisson. Et de la sole, s'il te plaît ! Jean et ses deux marins iront en chercher au large, bravant les interdictions et les mises en garde anglaises. La mer est infestée de mines. Vers 23 heures, *La Persévérance* « crochète » l'une d'elles dans son filet. L'explosion est terrible. Jean Le Pen est jeté à la mer. Il s'agrippe, tout d'abord, comme il peut, au canot de sauvetage. Puis il est exténué. Il n'a plus de forces. Plus rien. Il sombre. Son cadavre en décomposition sera repêché une semaine plus tard, loin, très loin de La Trinité. Le petit reconnaît son père grâce à son tatouage. Toute La Trinité assiste à son enterrement. On parle d'« accident de la mer ».

Le nom de Jean Le Pen figure pourtant, gravé, sur le monument aux morts de la petite ville. Le fils voulut, de toutes ses forces, qu'il soit dit que son père était mort « au combat ». Pour la France. La mine se devait donc d'être allemande. Le tribunal civil finit par accorder au fils cette honorable mention. Le petit sera ainsi déclaré « pupille de la Nation ». Effacé, l'« accident de la mer ». C'est plus héroïque. Devenir « pupille » a fait dire à Le Pen, devant ma caméra, que cette adoption par la Patrie lui donna « des droits et des devoirs » supplémentaires. « J'étais plus français que les autres, puisque je l'étais à double titre. » Dont acte.

Le pupille est donc exonéré par les jésuites des frais de scolarité. Les religieux croient au talent de l'orphelin de La Trinité, si éprouvé, qui termine brillamment l'année sous les applaudissements. Il interprète, en effet, et avec succès, une tragédie grecque montée par un père jésuite et théâtreux. Le « fouteur de merde », en ces temps anciens, a, en outre, de fréquentes crises mystiques. Il se voit prêtre et se rêve missionnaire aux colonies, loin, au cœur de l'« empire rose », celui de la « grande France ». Il veut évangéliser les foules annamites ou africaines. Pour Dieu. Et la Patrie. Dès sa visite fondatrice à l'Exposition coloniale de 1937 à Paris, il rêvera de cet empire si grand, si puissant. Mais le « petit chef de bande », qui ne sommeille que trop rarement en lui, reprend le dessus. L'année suivante, au collège, il se rend franchement insupportable. Son comportement est « odieux », avoue-t-il lui-même, eu égard aux sacrifices consentis par sa mère qui n'a pas le sou. « C'est toi l'homme, maintenant », lui avait-elle dit. Certes. Mais il n'a pas écouté sa maman. Un matin, le supérieur le convoque. Il semble chagrin, très chagrin : « Mon cher enfant, il faut être bien courageux. Que Dieu vienne à votre secours. Je suis dans l'obligation de vous donner la plus mauvaise des nouvelles... Votre maman est morte. »

Le Pen : Je suis anéanti. Foudroyé. Sur mon vélo, en larmes, je pédale et pédale comme un fou. J'arrive à La Trinité, chancelant, livide. Et brusquement, je la vois, oui, je vois maman ! Vivante. Elle crie, furieuse : « Qu'est-ce que tu fais donc ici au lieu d'être à apprendre ? »

Tout cela était une mise en scène sinistre, monstrueuse, orchestrée par les jésuites pour expulser, sans chahut excessif, le trublion nommé Le Pen.

Le Pen : L'acte est immonde. Beaucoup sont devenus communistes ou athées pour moins que ça ! Il me faudra des années pour revenir à Dieu...

En attendant, Le Pen erre de collège en lycée, se faisant rapidement virer de partout : collège Saint-Louis de Lorient, collège Jules-Simon de Vannes, lycée Dupuy-de-Lôme à Lorient... Il aurait pu écrire un guide des établissements scolaires de Bretagne à destination des chahuteurs, discoureurs ou autres futurs tribuns.

Le récit de cette enfance révoltée, vive et chagrine à la fois, la mort si précoce du père aussi, en cette journée d'été, avec l'intrusion du grand malheur soudain, m'a touché. Solidarité de petit orphelin, peut-être. Sûrement. Mais l'histoire continue, se développe, va prendre de la distance et de l'ampleur. Le Pen crée sa légende. Et transforme sa petite vie tourneboulée en destin.

*

Vous : Moati, vous allez nous faire pleurer !

Moi : Je continue, pourtant.

Chapitre 11

LA LIBÉRATION

Nous sommes le 4 juin 1944. Le collège où se trouve alors Le Pen se vide d'un seul coup. Les enseignants le désertent. Tous, brusquement, sont résistants. « Les dés sont sur le tapis » : c'est le mot de code lancé à la radio. Ils filent rejoindre un maquis FFI, tout proche, installé depuis février 1943 dans les Landes de Lanvaux, près du village de Saint-Marcel. Fort de 3 000 hommes, le plus grand maquis de Bretagne fut créé pour recevoir des parachutages d'armes et d'éventuels renforts au moment du débarquement allié.

Pour l'heure, « ils » vont débarquer. Le Pen, tout juste seize ans, est à nouveau viré, mais pour la bonne cause. Il n'y a plus de collège : grandes vacances pour cause de libération du pays. Il file à vélo vers La Trinité. Son cœur bat très fort. Il retrouve sa mère. Il veut, dit-il, rejoindre le fameux maquis, là où sont les armes et les FFI. Il rate un premier départ en raison de l'intransigeance de la maman qui lui a confisqué ses vêtements, mais réussit tout de même, en cachette et avec un copain, à rejoindre Saint-Marcel. Il arrive là-bas, raconte-t-il à l'un de ses biographes, « au moment où la bataille est terminée ». Une spécialité chez lui. En Indochine, à Suez, en Algérie,

Le Pen débarque toujours une fois les batailles terminées. C'est ainsi. Il me dira : « Je cours toujours après ma mort. »

*

Le Pen au maquis ? Peut-être. Un certain Michel de Camaret s'en souvient. Il décrit Le Pen comme le « gosse au pistolet, qui en voulait ». D'autres responsables de la Résistance bretonne, retrouvés par Sorj Chalandon, sont, sur ce point précis, amnésiques. Ils disent : « Le Pen, connais pas. Aucun souvenir. » Bon. Lui seul sait.

*

En juillet, un mois après le Débarquement, les Allemands sont toujours à La Trinité. On se bat, partout, dans le coin. Il tente d'abattre, me dit-il, un soldat allemand. Le « Boche » est tout proche. C'est la nuit. La rue, à cette heure, est déserte. La tentation est grande. Mais il renonce, par « esprit chevaleresque ». Il remise son 6,35. Il est déchiré. Il aurait pu devenir un « petit héros ». Dilemme moral : venger son père ? Non, il ne le fera pas. On ne tire pas, me précise-t-il, sur un homme de dos... L'assassinat d'un soldat allemand, de surcroît, peut provoquer des représailles inouïes. Les troupes d'occupation, fussent-elles en grande difficulté, avaient de beaux restes. Elles auraient pu tirer jusqu'à trois cents obus incendiaires sur la ville. « Oh oui, moi aussi, j'aurais pu m'enfuir, après avoir abattu le type, comme le faisaient souvent les maquisards ! Eux, ils se barraient et laissaient les autres encaisser. Pas moi ! » Pas lui ! Bref, il ne fera rien.

Moi : À propos... Pardon, mais je reviens en arrière. Votre père était pétainiste ?

Le Pen : La question ne se posait pas. Tout le monde était pétainiste. En plus, en Bretagne, on était très anti-anglais. Mers el-Kébir, le sabotage de la flotte, Dunkerque. Les Britanniques avaient coulé nos bateaux de guerre, puis mitraillé nos radeaux. Non, réellement, on n'était pas très anglophiles. En plus, le général de Gaulle était très peu connu par chez nous. Et moi, je croyais, je l'avoue, à la théorie « du bouclier et de l'épée ». Un « bouclier » Pétain qui défendait la France de l'intérieur, autant qu'il le pouvait, et l'« épée » de Gaulle, au loin, qui profitait de sa liberté pour mettre le pays dans le camp des vainqueurs possibles. Rien n'était alors joué. À la Libération, donc, j'étais heureux du départ des Allemands. Mais j'étais un peu choqué.

Moi : Par quoi ?

Le Pen : Choqué par les règlements de comptes. Trop d'excès. Le 8 août 1944, les Boches, enfin, s'en vont. Les « fifis » et les « cocos » apparaissent alors que les portraits de Pétain disparaissent. Le drapeau tricolore flotte sur la mairie. Y a des femmes tondues : elles sont six. Les pétainistes sont traités, *tous*, de collabos. Faux. *Tous* des partisans de l'Allemagne ? Faux, pense le tout jeune homme que je suis.

Le Pen est écoeuré. Il n'a pas, lui, de brassard FFI. Il en est triste. Il est surtout agacé par l'arrogance des nouveaux vainqueurs.

Alors, il accomplit « le premier geste politique » de sa vie. Il réalise deux affiches qu'il placarde discrètement, l'une à la mairie, l'autre sur le quai. Il y dénonce, à la main, ce qu'il nomme « l'inadmissible », c'est-à-dire l'injustice des vendettas. Il offre en pâture aux badauds les noms des résistants de la treizième heure. Il me dira : « Le maire

n'a jamais voulu croire que c'est moi, à seize ans, qui les avais écrites, ces affiches ! »

En 2003, il s'insurge encore devant ma caméra : « Oui, j'ai dénoncé le scandale qui a consisté, pour certains, après le départ des Allemands, à jouer aux résistants. En s'en prenant à des pauvres sans protection, qui avaient travaillé pour ne pas mourir de faim avec l'occupant, ou qui faisaient des heures sup dans les sous-marins de la Kriegsmarine à Lorient ! Ces "héros" s'en prenaient à des jeunes filles dont le seul tort était d'avoir fait la cuisine ou le ménage chez des Boches ! Allons ! Et puis, concrètement, soyons sérieux, chez nous, les Allemands n'ont pas été des cruels pas du tout ! »

En 2005, dans un entretien publié par le journal d'extrême droite *Rivarol*, il réitère ses propos : « L'occupation allemande n'a pas été *particulièrement inhumaine*, même s'il y eut des bavures, inévitables, dans un pays de 550 000 kilomètres carrés... » Il ajoute même : « Si les Allemands avaient multiplié les exécutions massives dans tous les coins, comme l'affirme la vulgate, il n'y aurait pas eu besoin de camps de concentration pour les déportés politiques. »

Le Pen : L'armée était à l'écart de la répression, et la fameuse Gestapo, on ne la voyait jamais. Et puis, y avait pas de juifs, chez nous.

Moi : Ah ?

Le Pen : Eh non ! Y en avait un, un seul, à Quimper... Bon, je reviens à mon affiche : les riches s'en sortaient. Eux, ils avaient vraiment collaboré, pas les pauvres. Voilà la vérité. Nul.

Moi : Vous êtes attiré par quoi, ou qui, à l'époque, politiquement ?

Le Pen : J'en sais rien. Les communistes ont essayé de me recruter.

Moi : Ça alors ! Le Pen communiste !

Le Pen : Oui. Y en avait à La Trinité. C'était le « grand parti de la Résistance ». Ça ne me laissait pas totalement indifférent. Ils portaient, en ce temps-là, des beaux insignes avec des faucilles et des marteaux tricolores. Mais, en vérité, les cocos, chez nous, c'étaient des poivrots, des faux malades, des tireurs au cul, des gars qui battaient leur femme. C'était le rebut de la société. Y avait personne de brillant, d'intelligent, de remarquable. Y avait pas un patron pêcheur qui avait réussi, ni même un brave type. Rien.

Moi : Et les socialistes ?

Le Pen : Y en avait très peu, des socialistes. C'étaient les profs chez nous, des instits, des gens comme ça. Ce n'était pas ma tasse de thé. Moi, j'étais toujours dans l'optique du drapeau, de la France, j'ai appartenu à la Ligue maritime et coloniale, la grande France, quoi. J'avais le sentiment d'appartenir à un grand pays. Malgré la défaite. Donc, non, j'irai pas chez les cocos, ni chez les socialos... Et c'est la fin de l'été. Et à la rentrée, tout allait recommencer.

Chapitre 12

UN POINT D'ÉTAPE...

Vous : On a bien compris : cette histoire-là, la sienne, racontée par lui, à travers vous, commence comme dans les romans populaires, ceux du siècle d'avant. Je me permets d'ajouter quelques bémols : un petit « pauvre », humilié, dit-il, mais pas si « pauvre » que ça !

Moi : Qu'en savez-vous ?

Vous : Je sais. C'est tout. Je crois que vous avez prêté une oreille par trop compatissante à ce récit ripoliné, arrangé par un metteur en scène nommé Le Pen.

[Un temps.]

Vous : Jusqu'à perdre tout sens critique, mon cher Moati ! Pourquoi ne pas lui rappeler que son père, à lui, gagnait plus que la plupart des patrons pêcheurs de La Trinité ? Et que lui, à Noël, il avait de vrais cadeaux, contrairement à ses copains, qui n'avaient droit qu'à une orange dans leur sabot ?

Moi : Je sais.

Vous : Alors pourquoi ne pas le lui avoir soufflé ?

Moi : Vous le faites ! C'est une « coproduction » entre vous et moi. Je peux même ajouter que lui, Le Pen, avait, à Noël, c'est vrai, un vélo, une montre, un jeu de construction, un petit train. Oui, il était un presque pas pauvre,

moins pauvre, en vérité, que les autres gamins de La Trinité, mais *plus* pauvre que ses camarades pensionnaires du collège des jésuites de Vannes. Et puis quand un homme de son âge me raconte la disparition de son père en mer, son cadavre flottant des jours et des jours, puis la dignité de sa maman disant à son fils unique : « Pour nous, la guerre est finie », oui, j'ai été ému. J'ai été ému aussi au moment de l'annonce de la fausse mort de sa mère concoctée par les jésuites qui voulaient se débarrasser du petit diable turbulent. À ce moment-là, oui, j'avoue que je n'ai pas eu comme unique réflexe de le traiter, immédiatement, de menteur ou de fasciste lorsqu'il me parlait de sa « pauvreté ». Voilà, c'est dit !

Vous : Ça va mieux en le disant !

Moi : Oui, monsieur l'inquisiteur.

Vous : Quand il vous explique que les communistes n'étaient rien, en 1944, que des poivrots et des tireurs au cul, des faux malades et des gars qui battaient leur femme, le rebut de la société, pour lesquels, c'est lui qui vous le dit, il éprouvait de la répulsion, comment réagissez-vous ?

Moi : J'écoute.

Vous : « J'écoute » ! Moati, vous ne faites que ça : écouter. Triste.

Moi : Merci. Mais c'est sa vision qui m'importe, sa vision enfantine, peut-être, retravaillée, je vous le concède, pour justifier l'anticommunisme de ses années de jeune homme et ses débuts dans la vie politique, à l'extrême droite. Les « cocos » ? Des branleurs. Des poivrots. Voilà ce que m'a dit celui qui déclara, pourtant, *urbi et orbi*, au soir du 21 avril 2002 : « Je suis socialement de gauche. » Et qui aurait pu l'être vraiment.

Vous : Plaisanterie ! Que votre héros se souvienne des années noires. Ah, il est beau, votre Le Pen, fils de pétainiste. Qu'il se souvienne de ces milliers et milliers de communistes qui, les

armes à la main, ont participé à la Résistance. Et sont morts si souvent au combat face aux nazis. Rien que des « rebuts de la société » ? Allons ! Et les socialistes ? Pas sa « tasse de thé », j'ai compris. Que des profs ou des instits... des gratte-papier, quoi ! Tout ce qu'il déteste.

Moi : Oui, je sais. Mon père fut un de ceux-là : socialiste et résistant. Ni prof ni gratte-papier. Mais résistant, oui, et membre du réseau Libération-Nord. Mon père, revenu par miracle vivant des camps de la mort, et socialiste toujours, a participé aux combats de la Libération de Paris. Je ne l'oublie pas. Comment l'oublier ? À sa mort, j'ai même pris son prénom. Et son métier. Après avoir emprunté, sans vergogne, ses engagements. Mais revenons à Le Pen.

Vous : Votre « héros » ?

Moi : Non, celui de ce livre.

Chapitre 13

PARIS

1947. Adieu La Trinité : Le Pen file, après avoir épuisé tous les collèges et lycées de Bretagne. Asile politique ou scolaire ? Direction Saint-Germain-en-Laye. Il y retrouve une jeune amourette de vacances connue en bord de mer. Les parents d'icelle accueillent, bienveillants, le beau camarade de leur fille, un éventuel « fiancé », et lui dénichent une chambre à louer chez une vieille dame comme il faut. Là, pensent ces braves gens fort convenables, le jeune orphelin turbulent, l'ancien chef de bande, la terreur des enseignants de l'Ouest pourra (re)partir d'un bon pied. Et oublier tous les malheurs d'enfance et les turbulences passées. Un contrat (moral) est passé avec le surveillant général de l'établissement de Saint-Germain. Le premier bachot ayant été passé en Bretagne, dans des conditions disons sportives, l'homme lui tint ce langage : « Va pour les lettres plutôt que les sciences, puisque c'est votre souhait. Ça vous conviendra peut-être mieux. Et vous aurez, très éventuellement, votre bac. Mais je veux des résultats. Même si vous ne supportez pas la discipline. Des ré-sul-tats ! Je veux des ré-sul-tats ! Conduisez-vous en homme, enfin ! »

Voilà comment Jean-Marie Le Pen renonça à une carrière dans la marine marchande dont son défunt papa avait rêvé pour lui.

Le second bac fut passé, prestement. Quant à la jeunette de vacances, elle fut rapidement abandonnée, ainsi que ses parents, par le Rastignac de La Trinité qui, enfin, découvrit avec jubilation Paris et son Quartier latin !

*

La liberté, enfin. Mais que faire dans la vie avec tout juste en poche un bac philo, et pas d'argent ? Il n'en sait rien. Il a juste le goût des virées (très) arrosées, de la castagne et des femmes. Et celui de la parole, celle qui enivre et enflamme, celle avec laquelle il séduit, aussi, les demoiselles. Il lui faut néanmoins trouver un métier, où l'on peut parler et « emballer ». Pourquoi pas « avocat » ? Nous sommes en octobre 1947. Il s'inscrit à la faculté de droit, place du Panthéon. Oui, pourquoi pas ? C'est commode lorsqu'on est désœuvré. Le beau gosse porte un manteau, inédit à l'époque, nommé *duffle-coat*, et un pull marin blanc à col roulé. Ça lui va bien. Il s'inscrit aussi à l'UNEF et, plus précisément, à la « Corpo » de droit.

Le Pen : Vous connaissez la définition de la « Corpo » ?

Moi : Eh non !

Le Pen : C'est une association « apolitique et aconfessionnelle d'extrême droite ». Celle-ci est, tout de même, rattachée à la socialisante UNEF qui est, à l'époque, un organisme unitaire. On y trouve tout : même moi ! Ce n'était pas un parti, rappelons-le. D'ailleurs, on était d'accord sur pas grand-chose. Michel Rocard, le leader socialiste étudiant, et ses potes définissaient l'étudiant comme un « jeune travailleur intellectuel ». Ça me hérissait le poil, ces histoires de « pré-salaire » et toutes ces bêtises. Moi, par esprit libertaire, je suis contre ces formules toutes faites ! Moi, je disais : « Non, pas de fonction publique

étudiante ! » Jamais ! Sinistre ! On sortait de la guerre, on voulait se marrer, pas se caser. On ne voulait pas, chez nous, même les pauvres comme moi, dépendre de l'État. Non à la bureaucratie, non à l'aide sociale et à tous ces carcans faits pour nous tenir en laisse et empiéter sur notre sacro-sainte liberté, non, non et non ! On voulait se murger et chanter, se murger encore et chanter encore ! Et les chants de droite, d'extrême droite, mais de gauche aussi, et même d'extrême gauche, je les connais encore !

[Le Pen me chante *L'Internationale*, en entier s'il vous plaît ! Performance trop rare.]

Le Pen : Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

Moi : Je dis bravo !

Le Pen : Oui, vous pouvez. L'autre jour, j'entre dans un restaurant. Il y avait là une bande de jeunes gens, sûrement des gauchos. Quand ils me voient, ils se mettent à chanter *L'Internationale*. Pour me narguer. Je ne me suis pas démonté. Je m'approche d'eux. Je les toise. Calme. Je n'avais pas peur. La peur est un sentiment qui m'est assez étranger. Alors ils cessent de chanter. Que va-t-il se passer ? Eh bien, tout simplement rien. J'ai chanté, et jusqu'au bout, *L'Internationale*. Sans une faute. Sans oublier un couplet. Ils étaient abasourdis. Voilà ce que c'est d'avoir passé sa jeunesse au Quartier latin...

*

Chabrol a décrit dans son livre *Et pourtant je tourne*¹ l'ambiance du local de la Corpo. « On buvait, on baisouillait à l'occasion, c'était un foutoir permanent. C'était très chaleureux ! » Il se souvenait bien de son copain Le Pen et m'avait dit : « C'était un "bambochard", un

1. Claude Chabrol, *Et pourtant je tourne*, Robert Laffont, 2010.

noceur, un bouffeur de curés ! Comment il a pu être pris au sérieux ? Un mystère ! » Certes.

Le Pen arbore aussi une superbe faluche, pas juste un béret, non, mais un signe de reconnaissance ostentatoire : on est de droite lorsqu'on l'exhibe, fièrement, face aux « Bolchos ». En vérité, la faluche ne le quitte jamais. Même lorsqu'il ripaille. Un drôle de type ! André Labarrère, qui devint, bien plus tard, maire socialiste de Pau, ouvertement homosexuel, et qui avait sûrement, selon Le Pen, « fantasmé » sur le jeune Breton, confia à Gilles Bresson¹, sourire troublé en coin, qu'il conservait toujours des photos de « Jean-Marie » en travesti. Allons bon. La bringue est d'usage. Le bordel de tradition. On mange peu ou quand on peut. On boit toujours et on peut souvent. Et dès potron-minet. On chante toujours, de fête en fête, et bien :

On boit, on patine des fesses ;
Et le nectar délicieux
N'est que le foutre des déesses.
Amis, plus l'on boit, plus l'on fout :
Un buveur décharge à merveille.²

Est-il (d'extrême) droite ou juste un anti-conformiste gueulard ? Peut-être les deux. Il danse. Et bien. Il drague. Et beaucoup. Il provoque. Et tout le temps. Il se bat. Et il adore ça. Il étudie. Un peu.

1. Gilles Bresson et Christian Lionet, *Le Pen*, Seuil, 1994.

2. Claude Chabrol, *Et pourtant je tourne*, op. cit.

Chapitre 14

Y A LE FEU

1950. Le monde autour de la Corpo et du Quartier latin bouge et souvent s'enflamme. Ça brûle même en Indochine française. Le Pen promet qu'il va « aller casser du Viet ». On rit. On ne devrait pas.

Les années Corpo le cimentent et le durcissent entre deux « déconnades ». Celui qui se décrit comme « un type de droite anticommuniste » voit d'ailleurs des « cocos » partout. Pour lui, les complots et les sales coups des « Rouges » fleurissent. En France, ils investissent les facs et les syndicats étudiants (sauf la Corpo de droit !) et lancent des grèves aussi éternelles que les neiges du Kilimandjaro lorsque les ministres communistes sont, en 1947, renvoyés à leurs chères études. Alors, Le Pen, le jeune homme à la faluche, et les siens se fritent violemment avec les « stals » et leurs alliés cathos de gauche. On se castagne allègrement entre distributeurs de tracts et colleurs d'affiches de bords opposés. Le jeune géant breton aime ça. Et terrasse ses adversaires, sous les hourras des comparses de sa bande, fascinés par son bagout et sa grande gueule.

*

2003. Le Pen me regarde fixement et son œil unique devient presque noir :

Le Pen : Arrêtez de bouger.

Moi : Mais je suis sage comme une image ! J'ai même une crampe à force de tenir ma caméra sans respirer. Je vais mourir, moi.

Le Pen : Très drôle ! Là, ce que je vais vous dire est important : tout bascule pour moi parce que les communistes français vont prendre le parti du Vietminh en Indochine, c'est-à-dire le « parti antifrçais ». C'est tout à fait contre la conception que j'ai, moi, de la grandeur du pays. Alors, oui, je vais devenir définitivement anticommuniste. Et radicalement. À l'UNEF, les camps se forment. Et j'adhère, comme naturellement, à la droite nationale.

*

1950. Il parle. Il discours, même. Et il aime ça. Sa cible préférée, c'est bien sûr la gauche et, précisément, les « progressistes » de tous poils, sans oublier un encore incertain Jacques Chirac, dix-huit ans, signataire de l'« appel de Stockholm », un quasi-coco, qui soutient les « Rouges » et réclame, comme les Cosaques, l'interdiction de l'arme atomique. C'est la meilleure ! Un cauchemar ! L'UNEF, dont la Corpo de droit, rappelons-le, n'est que l'un des syndicats, s'ébroue dans la terrible dispute coloniale qui déchire la France. Adieu discussions corporatistes et estudiantines. Adieu bringues et faluches, beuveries et chansons paillardes. Le Pen prend conscience de la situation. Il devient « président » de la Corpo de droit le 20 décembre 1950 dans des conditions controversées. Il y excelle. Il organise des manifs, donne du relief à son syndicat et fait miroiter son activisme. Face au gouvernement Pleven, qui,

par mesure d'économie, s'en prend à la « Sécurité sociale étudiante », il réalise une fugitive « union sacrée » qui inclut jusqu'aux « cocos » pourtant honnis. C'est dire s'il sait négocier et s'il fait, déjà, de la politique. Il va même, lui, l'empereur de la castagne, éviter les affrontements par trop musclés au cours des nombreuses manif. Cela lui vaudra félicitations, honneurs et louanges du journal *Le Monde*. Le tout nouveau président, si sage, fort de cette aura médiatique, voit son prestige consolidé. Il aime ça.

À Aix-les-Bains, au quarantième congrès de l'UNEF, le 28 mars 1951, coup de théâtre. Le Pen sort vraiment du bois. Au nom de la Corpo, il réclame un virage à 180 degrés de la politique de l'ensemble du syndicat : plus de compromis avec les « crapules » stalinienne. Il se fait le héraut d'une rupture brutale avec la gauche estudiantine, mais sa motion se fait sèchement retoquer. Grande déception chez ceux que l'on n'appelle pas encore les « lepénistes ». Sale coup. Il faut que le Breton bouge et rebondisse. Une tempête va lui en donner l'occasion : une fois n'est pas coutume, Le Pen a un réflexe de solidarité européenne. Une immense crue et des inondations terribles avaient frappé la Hollande en ces temps lointains. Le Pen conçoit un vaste projet, mobilisateur, et décide d'envoyer une bande d'étudiants pour fraternellement colmater les digues affaissées. Voilà Le Pen et ses copains en route, avec la bénédiction du socialiste Vincent Auriol, alors président de la République. Ils sont une quarantaine de jeunes « nationaux » sous la conduite du baroudeur de La Trinité, sur le polder de Zululand. Le froid est polaire, on n'y voit pas à deux mètres. Un cataclysme. Les jeunes Français rafistolent les digues et se font, abondamment, prendre en photo. Le Pen rentre à Paris à la tête de ses troupes. On applaudit. Il est requinqué. Comme le polder.

Chapitre 15

L'INDO

1953. Le temps passe, s'étirole. Le Pen s'ennuie et n'aime pas ça du tout. Il a la tête épique. Des rêves d'héroïsme lui chahutent la tête et les nuits. Il est, enfin, en ce mois de septembre, au bout de six longues années d'études, licencié en droit en même temps que leader incontesté des étudiants nationalistes. Mais tout cela ne nourrit pas son jeune Breton qui n'est même pas en situation de devenir avocat. Il tire le diable par la queue, et sent que ce n'est pas en métropole que les choses peuvent se « passer » pour un garçon qui s'est découvert, entre le Quartier latin et le boulevard Saint-Germain, une véritable haine anticommuniste. C'est un moteur : il veut casser de « vrais » cocos. Ceux-là sont en Indochine. Il est, comme on le sait, « pupille de la Nation » et donc, à ce titre, dispensé de service militaire. Qu'à cela ne tienne : n'écoulant que son ardent militantisme politique et son envie d'en découdre, le déjà vieil étudiant veut s'engager et quitter Paris. Il sait, lui, que d'« autres se font tuer pour empêcher la mainmise des Rouges sur l'Asie », a-t-il confié à son biographe Roger Mauge¹. Il a vingt-cinq ans. Alors, il rêve, en bon fils de

1. Roger Mauge, *La Vérité sur Jean-Marie Le Pen*, France-Empire, 1988.

marin-pêcheur, de s'engager dans les commandos de marine. Échec. Pourquoi pas la Légion ? C'est prestigieux. Alors va pour la Légion. Mais il veut être « officier », car on est payé. Pour ça il faut faire une école, à Saint-Maixent, dans le Poitou. Alors va pour Saint-Maixent. Il s'y rend. Ou plutôt ils s'y rendent, car Le Pen est flanqué de deux garçons de son âge, tout aussi « fana-mili » et à droite que lui : Jacques Peyrat, futur maire de Nice, et Pierre Petit (dit Pitou), qui disparaîtra, plus tard, en Algérie.

Le 4 novembre, Le Pen revêt l'uniforme. Il se trouve beau.

*

Saint-Maixent ressemble à la pension, celle de Vannes. L'hiver qui s'installe y est aussi cruel. Sans parler des exercices plus que fastidieux de maniement d'armes, ou les aboiements féroces des instructeurs déchaînés qui rythment les longues journées. Mais d'après Gilles Bresson¹, Le Pen et ses copains sont de vrais fayots. Rien ne saurait stopper le zèle guerrier de ces jeunes gens qui se prennent pour de vrais « croisés », défenseurs de l'Occident chrétien, face aux hordes bolcheviques. D'ailleurs, dans sa fureur, il va jusqu'à mettre en cause la programmation des films, jugés, à ses yeux, trop « marxistes », du ciné-club de l'école. Il alerte le ministre. Il informe. Il dénonce. Il balance. Mais il ne sera pas vraiment payé de retour : il ne sortira de l'école que 149^e sur 378. C'est bien. Mais pas trop. Un classement de sortie « petit bras ». Quoi qu'il en soit, « Jean-Jean » Le Pen, Peyrat et Pitou ont, dorénavant, le grade d'aspirant et peuvent fièrement entonner d'une voix grave le viril :

1. Gilles Bresson et Christian Lionet, *Le Pen, op. cit.*

*Contre les Viets, contre l'ennemi,
Partout où le devoir fait signe,
Soldats de France, soldats du pays,
Nous remonterons vers les lignes.
[...] Malgré le vent, malgré les obus,
Sous les rafales et sous les bombes,
Nous avançons vers le même but,
Dédaignant l'appel de la tombe...*

*

1954. Après vingt-trois jours de traversée à bord du *Pasteur*, Le Pen et ses copains arrivent en Indochine. Il y a, disons, un hic. Un gros hic : Diên Biên Phu vient de tomber, le 7 mai, aux mains des « Viets ». « Je cours toujours après ma mort », m'avait prévenu Le Pen. Car la mort, cette fois-là, comme auparavant au maquis de Saint-Marcel, ou plus tard à Suez ou en Algérie, a tourné le dos au jeune homme de La Trinité. Le Pen ne connaît donc ni l'ivresse des combats, ni le sang, ni les larmes. Il participe juste à de petites opérations de maintien de l'ordre. Peccadilles. C'est raté.

Le 21 juillet, les accords de Genève sont signés. Ainsi se termine, au bout de six ans de combats très meurtriers, la « sale guerre » d'Indochine dont parlait Pierre Mendès France, l'homme de la paix. La France s'engage à retirer, illico presto, ses troupes, et le Vietnam doit être partagé en deux États séparés par le 17^e parallèle. Une capitale au Nord, Hanoi, la rouge. Une capitale au Sud, Saigon ; là, on supporte, encore, les Occidentaux. Les Français ont perdu 60 000 hommes, 500 000 soldats vietnamiens sont morts au combat. Fin de la guerre franco-vietnamienne. Le Pen,

lui, est promu lieutenant. Il commande ses hommes comme un chef de bande. Pas vraiment comme un officier français dépourvu de tout sens romanesque. Un « anar » anticonformiste et d'extrême droite en uniforme. Pas banal. Entre deux crises de diarrhées, vomissements et autres dysenteries, Le Pen, le soir, au mess, disserte et prophétise : « La guerre est finie en Indochine, mais nous allons maintenant la faire en Algérie. » On rit. Le Pen dit n'importe quoi : il doit être bourré. L'Algérie, c'est la France ! Y aura jamais de guerre, là-bas. Pourquoi pas à Limoges, pendant qu'on y est ?

Pourtant, dès le 1^{er} novembre 1954, 70 attentats sont commis entre Alger, Oran et une trentaine de localités de la grande Algérie. Dix morts, dont un instit européen, Guy Monnerot, dont la femme, Jacqueline, survit à ses blessures. Ils sont les premières victimes de cette autre guerre sanglante.

Pendant ce temps, les soldats de l'armée coloniale quittent, bataillon après bataillon, régiment après régiment, l'Indochine. Les supplétifs vietnamiens de l'armée tricolore s'agrippent, désespérément, aux flancs des bateaux qui prennent le large. Ils sont abandonnés par la lointaine patrie qu'ils avaient, pourtant, loyalement servie. Ils connaîtront un sort tragique, le même que celui qui sera réservé aux harkis quelques années plus tard. Ces images terribles de détresse et d'abandon hanteront Le Pen qui, lui, reste à Saigon. En attendant.

Chapitre 16

INDOCHINE. FIN DE PARTIE.

1954. Le Pen a vingt-six ans. Peyrat, tout juste vingt-trois. Une belle vie commence pour eux, alors que la guerre, à Saigon, s'éloigne. Ils résident dans une grande villa coloniale. Les deux garçons ont des ordonnances qui lavent et relavent, plient et replient, nettoient et renettoient, repassent et re-repassent. Leurs tenues sont forcément impeccables. Un couple leur prépare les repas. Autre privilège : ils sont affectés à la rédaction du plaisant magazine *Caravelle*, dirigé par des militaires, mais à destination d'un vaste public. *Caravelle* mêle arts et spectacles, échos du monde ou de la lointaine métropole, sans oublier le sport et, bien sûr, la politique, dont « Jean-Jean » tient, avec verve, et une relative objectivité, la chronique. Les horaires de travail sont élastiques et les parutions sporadiques. Tout baigne donc dans la chaleur moite de cette après-guerre perdue. Le Pen s'amuse, virevolte, mange, boit, fait la sieste et la danse du ventre autour des quatre jeunes femmes, certes militaires, mais tout à fait charmantes, employées du magazine.

*

L'une d'entre elles, Luce Millet, une jeune veuve, est même carrément jolie. Elle a trente-trois ans. Son mari, un para, est mort à Diên Biên Phu, et elle a, si l'on en croit les photos, une petite fille craquante, Yann, qui vit au loin, en France. (La petite devient célèbre, plus tard, sous le nom de Yann Piat, députée FN du Var, et meurt mystérieusement assassinée le 25 février 1994...)

À Saigon, Luce Millet et Le Pen boivent, dansent, s'amuse, multiplient les virées dans les boîtes de nuit ou au Cercle sportif saïgonnais, qu'il convient de fréquenter, alors que la « bonne société » européenne, jour après jour, regagne la métropole. Le Pen, en costume blanc, y rebat les cartes géopolitiques, clame sa détestation de Mendès « le bradeur », et prédit des jours sombres, très sombres, en Afrique du Nord. Longues siestes, baignades, balades, guinguettes et danse jusqu'au bout de la nuit. Cette vie dans la vie aurait été, en vérité, une parenthèse heureuse, si elle n'avait été entachée par la victoire vietminh. Celle-ci annonce, il en est convaincu, d'autres guerres et abandons français en Algérie ou en Tunisie. Il n'a pas tort.

Pour Luce et Jean-Marie, tout a, hélas, une fin : les Français, tous, doivent partir. Saigon se vide. Luce s'en va la première. À la mi-août, c'est le tour de Peyrat et Le Pen. Les deux amis se séparent à Marseille. Que faire ? Ils sont « libérables » et donc démobilisés. Oui, que faire ? Pour Le Pen, pas de doute ! Il doit s'engager en politique et l'affirme à son copain. L'Algérie, elle, vit des heures, des journées de feu et de sang. Philippeville s'enflamme. Insurrections et massacres. Ils apprennent la mort, là-bas, de leur sergent instructeur de Saint-Maixent : Leroy. Cette guerre que l'on dira « sans nom » est longue, très longue. Cruelle.

Le Pen, vite, rejoint Luce à Saint-Raphaël, puis, vite aussi, file vers La Trinité. Il n'a pas revu sa mère depuis deux ans.

Il se souvient :

Le Pen : Quand je lui avais dit que j'allais m'engager pour l'Indochine, elle m'avait juste répondu : « Bah, que veux-tu ? Si tu crois que c'est bien... »

Moi : C'est tout ? Pourtant, elle était veuve et vous étiez son seul fils.

Le Pen : Oui. C'était tout : « Si tu crois que c'est bien... » Avec la résignation de ces femmes de marins et de soldats, vouées dès leur plus jeune âge au veuvage.

Moi : Et après, qu'est-ce que vous faites ? Vous retournez à Paris ?

Le Pen : Oui. Rien n'avait changé dans la capitale. Qu'est-ce que je fais ? Je m'inscris au barreau ? J'ai besoin d'argent. Je ne peux pas attendre et glaner de stage en stage. J'ai de la colère, j'ai la rage de cette défaite et de cet abandon des populations qui nous étaient fidèles. J'ai honte de ce recul de l'Occident, je déteste l'idée de l'arrivée de ces Américains qui prennent notre place à Saigon. L'Indochine... Notre Indochine française, c'était la Cochinchine, l'Annam, le Tonkin. Cette France d'outre-mer était la vraie supériorité de notre pays. Quelle humiliation que la perte de l'Indochine ! La politique, oui faire de la politique, me hantait.

Moi : Pour parler ? Pour témoigner ? Parce que vous sentez, depuis les années Corpo, que vous êtes bon pour ça ?

Le Pen : Oui, pour dire ce que je pense. Et, en plus, je n'avais pas de métier, tout simplement. Grâce à un petit pécule de l'armée composé d'une partie de mon salaire qui avait été mis de côté, je pouvais un peu voir venir.

Moi : Comment on vous accueille à Paris ? Comme une star ?

Le Pen : Presque. Un officier de la Légion, c'est ce qu'il y a de plus flatteur. Faut imaginer ! J'ai vingt-sept ans, j'ai vécu l'Indochine. Pas mal ! Je rencontre un petit groupe d'étudiants de droite, les Jeunes Indépendants de Paris, qui m'accueillent comme un grand frère. J'étais un vrai héros, pour tous ces jeunes nationalistes. Ils veulent qu'on aille aux législatives de janvier 1956 et que je m'y présente. Ils peignent des énormes « Le Pen » sur les trottoirs. Le problème, c'est que personne ne sait qui c'est, ce « Le Pen ». Une lessive, peut-être ? Il y avait, parmi ces gamins, Jean Bourdier et Jean Dides (futur commissaire dont on entendra parler à l'occasion de l'« affaire des fuites »), et moi. Bon. Tout ça n'était pas très sérieux. Ces Jeunes Indépendants, c'était rien ! Par ailleurs, j'avais entendu, en Indo, parler de Poujade et de son Union de défense des commerçants et artisans (UDCA). Le Poujade a notre âge ou presque. Roger Delpey, président des Anciens d'Indochine, nous signale qu'il pourrait nous aider. Alors, grâce à Roger, on va aller voir Poujade. Notre première rencontre, c'est un déjeuner à la brasserie Zimmer, place du Châtelet. Il nous dit : « Écoutez, les gars, je ne suis pas seulement un commerçant, je pense aussi à la France ! Pourquoi ne seriez-vous pas avec moi pour les législatives ? Soyez "le petit drapeau français sur le tiroir-caisse" »... Cette phrase fera très vite le tour de son mouvement. Je lui réponds : « Avant de m'engager à vos côtés, je veux savoir ce que vous dites exactement en public et voir qui sont les gens qui vous écoutent. » Il me répond : « Je parle à Blois jeudi, mon chauffeur passera vous prendre. D'accord ? — D'accord ! » Et c'est comme cela que va, bientôt, commencer mon aventure avec Poujade.

Chapitre 17

LES ANNÉES POUJADE

1955. Voici Le Pen et Demarquet à Blois : le meeting a lieu dans une grande église désaffectée. Ils sont là, les poujadistes. 3 000. Le Pen avise la salle, reconnaît à leur tenue, au premier rang, les notaires en costume serré, les pharmaciens en cravate club, les petits entrepreneurs bien comme il faut, et puis, derrière eux, en rangs serrés, les artisans, les maçons, les menuisiers, et puis, encore plus loin, les paysans avec leur canadienne, leurs bottes et leur casquette. Le Pen pense : « C'est un régiment d'infanterie en civil ! » Et ça lui plaît. Comme lui plaît le discours de Poujade. « Il fait une improvisation fuligineuse, comme l'homme du "midi moins le quart" qu'il est. Avec son accent, et quel accent, il soulève, il enthousiasme la foule ! » Poujade attaque tous azimuts, il parle à ces professions qui se sentent menacées, agressées. Avocat des « petits », il dénonce l'« État vampire », les « éminences » (ceux de Paris) et les « apatrides » (ceux de nulle part), sans oublier, bien sûr et surtout, Mendès, soi-disant, « France », président du Conseil, « qui n'a de français que le mot ajouté à son nom ».

Oui, tout cela plaît bien à Jean-Marie et à son copain Demarquet. Ils sont loin, à Blois, de ces étudiants nationalistes, certes sympathiques, mais tout juste bons à faire le

coup de poing contre leurs petits camarades de gauche ou les vendeurs de *L'Humanité Dimanche*, ce « torchon », qui chante les louanges du Vietminh. Ici, à Blois, Le Pen voit le peuple, le « vrai ». On n'est plus au Quartier latin. Là, chez Poujade, on parle sérieux. « Ras le bol de la chienlit à la tête de l'État ! Ras le bol de la Gestapo fiscale qui nous persécute ! La France n'est plus la France ! »

« Alors, comment tu m'as trouvé ? interroge Poujade à la fin de son discours.

— Très impressionnant, répond l'ancien légionnaire.

— Alors, les enfants, toi, Le Pen, et toi, Demarquet, on ne se quitte plus. Vous allez venir à Rennes avec moi la semaine prochaine. Là-bas, y aura du monde. »

Un temps. Puis Poujade trouve l'argument imparable :

« Toi, le Breton, tu parleras avec moi ! À Rennes ! »

Cela ne se refuse pas quand on s'appelle Le Pen.

*

Alors, le lundi, ou le mardi suivant, Le Pen va parler « en vedette américaine », avant le leader de la « République des crémiers », mais devant 15 000 personnes, sur la place des Lices.

Le Pen : C'était le premier meeting politique de ma vie !

Moi : Vous faites frénétiquement acclamer Poujade et, à la fin de votre discours, vous vous tournez vers lui et vous lui lancez : « Pierre, je te présente mon peuple. » Gonflé !

Le Pen : Je parlais du « peuple breton », juste des Bretons, bien sûr. Quand on s'est fâchés avec Poujade, plus tard, il a feint de croire que j'avais eu une formule vaniteuse.

Vous : Pas faux. Intuitif, le Poujade !

[Un temps.]

Moi : Vous avez aimé ça ? Parler à une foule, ça vous a tout de suite plu ?

Le Pen : Bien sûr. J'avais dit ce que je pensais, ce que je ressentais.

Vous [en douce] : Oh, oui, il y a pris goût. On le sait.

Et il y va, Le Pen. Il adore ça, parler, ferrailer, combattre, faire vibrer les foules et les meetings, à coups de phrases qui sont autant de grenades inflammables. Pendant la campagne qui suit, le tout nouveau candidat poujadiste, excellent orateur, est envoyé ferrailer un peu partout. Ainsi, dans la Nièvre, contre un certain François Mitterrand. « Un épisode mémorable », me dit-il, ravi. Et il me raconte avec gourmandise :

Le Pen : Ça s'est passé à l'immense halle de Nevers. Mitterrand était à la tribune. Il avait traité de « fascistes » les péquenots du coin. Alors ils sont tous là, ils portent des chapeaux mous avec des plumes, comme les *Bersaglieri* italiens, et ils hurlent : « Fumier ! Salopard ! » Le père Mitterrand, quand j'arrive avec une masse de manifestants poujadistes, s'évanouit à la tribune.

Vous : Mais non !

Le Pen : Mais si !

Moi : C'est pas son style. Il aurait eu un choc, comme ça, en vous voyant ? Allons.

Le Pen : Je ne sais pas. Il a peut-être fait le « coup de l'Observatoire » ? Le coup du « vrai-faux attentat », vous savez. Il a joué au gars qui a un brusque malaise cardiaque, vous voyez le genre. La trouille, quoi ! En tout cas, on l'emmène, on le fait sortir. Alors, moi je suis monté à la tribune et j'ai fait le meeting à sa place. Nous sommes en 1955. J'ai vingt-sept ans, je suis inconnu du grand public, et c'est la gloire. Je m'adresse à la foule déchaînée contre

Mitterrand : « Françaises et Français, c'est à vous que je m'adresse [...]. Par l'union, nous pourrons chasser tous les dirigeants corrompus et incapables ! Oui, le 2 janvier 1956, votez pour les listes du Mouvement Poujade !! Vive la France ! »

Vous : Mitterrand, remis de sa « vraie-fausse crise cardiaque », ne lui en voudra pas trop, en tout cas, à Le Pen. La preuve, c'est lui, alors président, qui lui ouvre, dès 1981, les portes de la télé. C'est lui qui, en 1986, par le biais du scrutin à la proportionnelle, permettra au FN d'avoir des élus à l'Assemblée nationale ! Et c'est le même Mitterrand qui n'aura de cesse de lancer Le Pen dans l'arène pour couper les jarrets de la droite.

Moi : Mitterrand, je m'en souviens, ne prenait pas trop au sérieux Le Pen. Il l'utilisait contre la droite, juste pour mieux la diviser. C'était de bonne guerre.

Vous : Et cynique ! Et très dangereux ! Pas étonnant, en plus, de la part d'un ancien jeune homme de droite, non ? Tixier avait bien appelé à voter pour lui ! Connivences ? Services rendus et croisés, comme avec Bousquet ?...

Le Pen : Mitterrand était un vrai politique. Pas un benêt. Son comportement fut tout à fait digne, par rapport à nous, durant ses deux septennats.

Vous : Hommage du vice à la vertu !

Le Pen [qui continue] : On le disait florentin, habile, ce ne sont pas pour moi des vices. Mais revenons à notre chronologie, Moati ! Et juste un mot, au préalable : votre maître Mitterrand me prenait tout à fait « au sérieux », contrairement à ce que vous pensez tout bas.

Moi : Je ne pense rien. Alors, Poujade ? Alors, les élections ? On y retourne ?

Le Pen : Le 2 janvier 1956, nous sommes 52 députés poujadistes siglés « Union et Fraternité française » à entrer à l'Assemblée ! 52 ! 12,6 % des voix. Y a de l'affolement.

Tout de suite, le pouvoir essaie d'invalider l'élection de 11 élus de chez nous pour les remplacer par des socialistes ou des radicaux... *Combinazione ! Combinazione !*

Moi : Vous êtes élu, bien sûr ?

Le Pen : Oui, même sans avoir fait l'ombre d'une campagne là où je me présentais, Paris, 1^{er} secteur, V^e, VI^e, VII^e, XIII^e et XIV^e arrondissements ! Je rappelle que j'avais été requis aux quatre coins de la France. Et je deviens le plus jeune député de France.

Vous [chuchotant] : Il vous l'aura assez dit. Et Marion, sa petite-fille, est élue députée encore plus jeune que lui : à vingt-trois ans à peine !

Moi [saisissant la balle au bond] : Comme Marion, vingt-trois ans, toute jeune aussi, et aussi la « plus jeune députée de l'Assemblée ». C'est une tradition familiale.

Le Pen : Oui, mais moi, je deviens aussi membre de la prestigieuse Commission des Affaires étrangères. Tout cela dans un Parlement « gangrené par des charognards », comme disait Poujade.

Vous [chuchotant] : Poujade s'en prend aussi à « la mafia des trafiquants et des pédérastes » !

Le Pen : Oui. Bon. C'est la verneur des mots d'époque. La politique, c'est aussi l'art d'utiliser les passions des hommes.

Moi : Dans le genre, vous êtes un orfèvre. Marine aussi.

Le Pen : Pas dans le même genre. Elle, c'est plutôt une petite-bourgeoise. Enfin, une petite fille bourgeoise. Je veux dire bien élevée. Ce n'est ni outrageant, ni insultant, ni équivoque. C'est une femme, elle ressemble à la France d'aujourd'hui. Sa stratégie, c'est vraiment de fournir à nos adversaires le moins d'angles d'attaque possible. C'est ça, la « dédiablement ». Bon, ça suffit. Revenons à Poujade. Je vous rappelle qu'à cette époque, y a des tas de braves gens qui vont être acculés à la ruine par la politique du

gouvernement. Ce Mendès veut liquider, dans les vingt ans qui viennent, 3 ou 4 millions de paysans ainsi que des masses de commerçants, d'artisans, au profit de l'industrialisation, des grands magasins, et tout le reste.

Moi : Ça s'appelle la modernité.

Le Pen : Oui, mais elle tue, « la modernité ». Il ne suffit pas de dire à quelqu'un : « Mon cher, tu vas crever, mais rassure-toi, c'est pour la modernité ! »

Moi : Vous êtes toujours du côté de ceux qui râlent parce que ça change.

Le Pen : Mais oui, parce que ça change, mais en pire. À chaque fois, on descend d'un cran.

Moi : J'ai l'impression que vous semblez tenir ça de source sûre. Et depuis votre enfance. Je continue ? C'est bien ça, selon moi, « être réactionnaire ». C'est toujours avoir la nostalgie d'une sorte de « paradis perdu », un ordre ancien et immuable. Une sorte de paradis à votre goût, avec de l'ordre, de la hiérarchie, des races dont vous décrivez l'« inégalité », un paradis sans immigrés ni mélange, des églises et pas de mosquées, de l'immaculé, du blond, du blanc, etc.

[Un temps.]

Le Pen [que ça n'amuse pas du tout] : On coupe, là ! J'ai un comité. J'ai mieux à faire. Ça suffit. Stop !

Chapitre 18

ADIEU POUJADE, BONJOUR L'ALGÉRIE

Jean Le Pen, officiellement devenu « Jean-Marie », siège donc au Parlement. Le 25 janvier 1956, il est le premier orateur à monter à la tribune. Tous les députés ouvrent grand leurs yeux : un « jeune ». C'est rare. Et « poujadiste », en plus. C'est nouveau. Il va, et c'est inattendu, assener un cours de jurisprudence parlementaire, s'en prenant aux autres partis, auxquels il reproche de ne pas vouloir admettre un député de son mouvement au bureau de l'Assemblée. « Il existe, déclarera-t-il, une volonté délibérée, dans cette Assemblée, de ne pas s'incliner devant la volonté exprimée par le peuple de France. Nous aimerions que l'Assemblée manifeste son sens démocratique autrement que par de bonnes paroles. » Son copain Demarquet, peut-être un peu agacé par « Jean-Jean » qui lui vole un peu trop la vedette, en rajoute une couche : « J'accuse la législature de non-assistance à Régime et à Patrie en danger de mort ! Ce n'est pas parce que nous ne claquons pas encore des mâchoires, comme de jeunes crocodiles sortant de leur sieste vaseuse, que nous ne mordrons pas ! » Émotion du côté des vieux crocodiles.

Le Palais-Bourbon s'enflamme, on y a même tiré des coups de feu, dit-on. On s'y insulte à toutes les séances.

Le Pen va plus souvent à la tribune que de raison car, n'est-ce pas, proclame-t-il : « Avec les députés poujadistes sont entrés à l'Assemblée les 80 000 cadavres de la guerre d'Indochine ! »

Les communistes hurlent : « Fasciste ! Hitlérien ! »

Les poujadistes répondent : « À Moscou, fellagha ! »

Un communiste : « Ce Le Pen, c'est un agent de Doriot, du PPF, c'est un homme au service de la Gestapo qui est à la tribune ! »

Le Pen de répondre : « Mon père a été tué par les Allemands, imbécile ! »

Bref, le « Minou Drouet de la politique », comme l'avait décrit, de manière charmante, un journaliste inspiré de *Paris-Match*, est prié de regagner son banc, où il est entouré, soyons francs, de troupes poujadistes moins brillantes que lui : merciers, bonnetiers, bougnats, marchands de saucisson, charcutiers, bouchers comme celui auquel on lancera un jour : « Va t'occuper de tes côtelettes ! C'est tout ce que tu sais faire ! » Ambiance. Siègent aussi le commissaire Dides, surnommé « le gestapiste » en raison de ses « engagements » pendant l'Occupation, et André Dufraisse, surnommé « Tonton Panzer », ancien du PPF et membre de l'avenante division Waffen-SS française Charlemagne, qui avait été privé un temps de ses droits civiques à la Libération. Le Pen resta fidèle à ce garçon jusqu'à sa mort en 1994. Il rendit à celui qui fut, plus tard, l'un des fondateurs du FN, un vibrant hommage funéraire à Saint-Nicolas-du-Chardonnet. « Dorénavant, André, tu marches avec les anges... Avec tes copains disparus. Ceux de la jeunesse et de ton âge mûr. Jacques, Victor, Pierre¹. Trois grands démocrates, trois belles âmes. »

1. Il faut entendre Jacques Doriot (PPF), Victor Barthélemy (Milice) et Pierre Sidos (Œuvre française).

À cette époque, les excellentes relations de Le Pen avec les anciens de la LVF (Légion des volontaires français, revêtu toutefois de l'uniforme nazi) ne séduisent pas exagérément Pujade, pourtant ancien doriotiste, mais devenu, sur le tard, résistant. En vérité, le climat n'est pas constamment au beau fixe entre l'ultra-droitier Le Pen et ses camarades de l'Union de défense des commerçants et artisans, qui se veulent (apparemment) apolitiques, malgré les violentes provocations antigouvernementales et très antisémites de leur patron, papetier et libraire de son état, à Saint-Céré.

*

Voici qu'arrive l'heure des grands débats. Guy Mollet, socialiste, président du Conseil, demande à l'Assemblée de l'écouter. Il veut confier les pleins pouvoirs à l'armée française en Algérie et souhaite rappeler des réservistes pour renforcer les troupes présentes sur place. À gauche-gauche, on préfère, au contraire, ouvrir le dialogue avec les nationalistes algériens. À droite-droite, c'est clair : il faut réprimer l'insurrection. Point barre. Nous sommes le 9 mars. Le Pen monte à la tribune et proclame : « Le sacrifice suprême consenti à Diên Biên Phu par nos camarades, la grande claque donnée au régime politique et militaire qui avait provoqué cette défaite [...] a été oubliée. L'histoire de cette malheureuse guerre d'Indochine montre un parallèle troublant avec ce qui se passe en Algérie. Les mêmes demi-mesures, la même absence de conception politique nous font craindre le pire, c'est-à-dire la même issue... On nous avait fait croire que nous avions pour mission d'apporter à ces peuples la *civilisation* [...]. La *civilisation* ? L'assassinat des enfants... La *civilisation* ? Le terrorisme individuel... Ce que nous attendions du gouvernement, c'est qu'il fasse

exécuter les assassins condamnés qui sont dans les prisons algériennes. Il ne l'a pas fait ! Ce que nous attendions, c'est qu'il fasse passer l'armée à l'offensive ! Il ne l'a pas fait ! Ce que nous attendions, c'est qu'il contrôle la presse, et mette fin à ces campagnes diffamatoires et attentatoires au moral de l'armée et de la nation ! Il ne l'a pas fait ! Nous attendions de plus qu'il mette le Parti communiste hors d'état de nuire ! Il ne l'a pas fait ! »

Brouhaha. Vociférations. Peu importe, Le Pen a gagné ses galons de grand orateur. Il est repéré par la droite parlementaire ; Édouard Frédéric-Dupont, dit « Dupont des loges », car il fut l'attentif député des concierges, lui souffle qu'il serait ravi de l'accueillir du côté des Indépendants et Paysans, s'il mettait juste un peu de « retenue » dans son discours... « Poujade n'a pas d'avenir, allons, soyez raisonnable », lui fait-il savoir. Le papetier, lui, ne sait pas du tout transformer l'essai de sa victoire électorale. Il est obsédé par la haine de cette « Babylone moderne » qu'est Paris, ville corruptrice bourrée de sales types, même pas français, réunis en cette Assemblée démoniaque. Le Pen, lui, rêve déjà de construire « le » parti, le « vrai » parti de la droite nationale. Un océan sépare les deux hommes. Poujade déteste tout uniment « l'affreux capitalisme anglo-américain et l'infâme dictature russe » et, en ce qui concerne l'Algérie, se contente de déplorer les impôts requis, destinés à de nouvelles opérations militaires. L'empire, oui, mais pas trop cher ! La guerre, pourquoi pas, mais à l'économie ! Le Pen et Demarquet crient, bien sûr, à la trahison. Ils sont réduits au silence par les instances du groupe parlementaire. Le torchon brûle. L'enfant de La Trinité, fidèle à lui-même, déteste toute discipline, sauf pour les autres. L'Algérie facilite la séparation entre les deux hommes. Le Pen, l'ancien d'Indo, devient, au Palais-Bourbon, le

porte-voix de ceux qui, entre Oran et Alger, lutteront à mort pour que l'Algérie reste française. À Vannes, il prophétise : « Si l'Algérie était perdue, la France serait souillée du plus infect des crachats : celui de la lâcheté et de la trahison. Le gouvernement n'a pas su prévoir cette guerre et ne sait pas la faire. »

Ailleurs, il dit : « Si demain nous quittions cette région du monde, dans le vide laissé par notre départ, ce serait le début d'une nouvelle guerre mondiale entre les deux grands blocs qui se partagent l'univers. »

Le Pen et Demarquet prennent alors une décision. Elle est grave. Après avoir voté les pleins pouvoirs en Algérie, et y avoir autorisé l'envoi de renforts, ils estiment logique qu'eux, les « députés nationaux », aillent rejoindre là-bas les troupes françaises, comme ils le firent en Indochine. Contre le communisme. Au nom de la France. Les deux députés, en sévère délicatesse avec le « poujadisme officiel », obtiennent l'autorisation, le 4 octobre 1956, de se mettre en congé de Parlement et contractent un engagement de six mois. Affectation : le 1^{er} Régiment étranger de parachutistes. Leurs anciens compagnons d'Union et Fraternité française se contentent de saluer « l'initiative patriotique des deux garçons ». Poujade confie plus tard en parlant de Le Pen : « J'étais bien content qu'il foute le camp ! » Quelques mois après, Le Pen est « exclu à vie » du mouvement. Mais ceci est une autre histoire. Pour l'heure, c'est « vivement demain » pour l'impatient Breton.

Chapitre 19

ALGER-SUEZ EXPRESS

Le Pen embarque pour Alger le 16 octobre 1956. Destination : la base de Zeralda, à moins de trente kilomètres de la capitale. Le député-combattant avait pris du galon et de l'embonpoint à la buvette de l'Assemblée. Arrivé de l'autre côté de la Méditerranée, il amuse tout le monde au mess. Il a un bagout d'enfer. Prolixe et cabot, il déverse à jet continu des anecdotes jugées hilarantes par ses camarades. Mais cette « belle vie », entre camp scout, ripailles et chants guerriers, ne durera pas. Le 26 juillet 1956, le général Nasser, raïs d'Égypte, avait décidé de nationaliser le canal de Suez. Et de détourner au passage l'énorme flux financier en provenance des paquebots. Ceux-ci, en effet, payaient leur dîme lors des passages maritimes. Cette voie commerciale était vitale pour l'économie européenne et le fabuleux raccourci entre la mer Rouge et la Méditerranée était, jusqu'alors, entre les mains de sociétés franco-britanniques. Le Premier ministre britannique Anthony Eden fut, en outre, convaincu par ses services de renseignements que Nasser voulait se rapprocher de Moscou. Aïe. Il fallait d'urgence entrer en guerre contre le « Mussolini du Nil ». Du côté français, on fait les comptes : Nasser, anticolonialiste, anti-impérialiste, tiers-mondiste, panarabiste et anti-israélien, soutient, en plus, le FLN d'Algérie ; il faut donc

le museler. Israël applaudit : le passage de ses bateaux sur le canal est nécessaire au jeune État. Le raïs, présenté comme la « marionnette de Moscou », ne se démonte pas. Il déclare à la radio égyptienne : « La pauvreté n'est pas une honte, mais c'est l'exploitation des peuples qui l'est. Nous reprendrons tous nos droits. Ce canal est notre propriété, celle de l'Égypte. »

À Sèvres, près de Paris, en grand secret, un accord est signé entre la France, le Royaume-Uni et Israël. Le but est de renverser Nasser et de récupérer le canal. Il est convenu que l'État hébreu attaque l'Égypte le 29 octobre 1956 et fonce vers Suez. Profitant de cette agression « surprise », et au prétexte « louable » de vouloir mettre fin aux combats, Londres et Paris mènent une intervention commune. Le scénario est appliqué à la lettre : le 29 octobre, comme convenu, Israël envahit la bande de Gaza et atteint, à la vitesse de l'éclair ou de la foudre, la zone du canal. Un « ultimatum » franco-britannique hypocrite et de pure convenance est lancé aux belligérants : « Stop à la guerre ! » Nasser refuse de mettre fin au combat. Les forces européennes sont alors « bien obligées » d'intervenir. C'est là qu'entre en scène Le Pen. Le 3 novembre, soit un tout petit mois après son arrivée en Algérie, il embarque à nouveau. Direction Chypre. Puis le canal de Suez. Le 6 novembre, le char de Le Pen est le deuxième à atteindre le rivage égyptien. Le 1^{er} REP, son régiment, ne rencontre pas la moindre résistance. Les légionnaires envahissent la ville de Port-Fouad : toujours aucune résistance. Ce fut la « guerre » la plus courte du monde. Seuls les cadavres (égyptiens) jonchent le sol. Le Pen devient étrangement le croque-mort en chef du débarquement. Car il faut nettoyer la scène de crime avant l'arrivée des journalistes.

Le Pen : J'ai fait le travail très sérieusement. J'ai enterré les morts selon le rite musulman, le visage tourné en

direction de La Mecque, le corps entouré d'un linceul blanc. Les Égyptiens me remercieront. Et un général m'a félicité : « Les Égyptiens, lieutenant, sont impressionnés par la façon dont vous avez enterré leurs morts ! »

Le Pen, ancien enfant de chœur, devait se souvenir des rites funéraires de La Trinité, si loin de Port-Fouad.

*

Il était arrivé en Égypte une fois les combats terminés. Deuxième rencontre ratée avec l'épopée guerrière, et rendez-vous de nouveau différé avec la mort. Le Pen rêve alors, comme d'autres, de continuer le combat avec les Israéliens et d'en découdre avec Nasser, financier du FLN et fourrier du communisme algérien. Rien ne se passera ainsi. Alors, au campement, sur la rive asiatique du canal, on se baigne aimablement, on bronze, on s'ennuie, on végète. Le Pen raconte l'Assemblée nationale, son théâtre, ses coups de gueule, et dit le plus grand mal de Poujade. Mais cela ne saurait durer indéfiniment. C'est, enfin, le retour vers l'Algérie. C'est bientôt Noël. Sale temps. Grosse mer. On fête, à bord, la Nativité. Et le 28 décembre, à bord du *Malgache*, on aperçoit la baie d'Alger.

*

Le Pen retrouve le camp de Zeralda. On y fête le Jour de l'an. Le Breton invite Luce Millet qu'il a réussi à faire affecter à la revue militaire *Bled*, à le rejoindre. Les filles du BMC (Bordel militaire de campagne) sont là aussi. La fête est totale. On rit beaucoup, on danse, on boit. Vive 1957 ! Mais quelques jours de baignade plus tard, la situation devient explosive. Le 7 janvier 1957, le général Massu, pour faire régner l'ordre (et la terreur) à Alger, obtient tous

les pouvoirs, aussi bien civils que militaires. C'est la « bataille d'Alger ». Elle se solde par une victoire militaire française contre le « terrorisme », mais une défaite politique absolue : elle ne fait que radicaliser la population musulmane et la jeter, tout entière, dans les bras des nationalistes. Paris appelle à un cessez-le-feu sans préalable, et indique sa ferme intention d'organiser des élections dans un bref délai. Les Français d'Algérie rejettent la proposition. Le FLN aussi. Avec violence. Les pieds-noirs (ils sont un million) redoutent d'être abandonnés et livrés aux foules algériennes qui s'impatiente. Le Pen, sous les ordres du capitaine Martin, est cantonné villa des Roses, dans la montée d'El Biar. Une splendide villa mauresque, où Le Pen, chef de la section de commandement, réside au retour de cette étrange expédition égyptienne où les morts furent si bien enterrés. La mission de la « 10^e DP » est claire : détruire les réseaux du FLN, arrêter et interroger les suspects, éliminer les responsables. On se met au travail. Les arrestations se succèdent, les prisonniers sont jetés dans des tranchées, surnommées « tombeaux », sortes de fosses creusées dans le parc. Là, ils ne peuvent se tenir ni debout ni couchés. Les interrogatoires sont très musclés, l'usage de la torture habituel. C'est le festival de la « gégène », ce sont des concours de baignoire et de gavage à l'eau, des marathons de gifles violentes et des séries de coups précis, cruels, dans les parties.

Massu explique que, face à la guerre révolutionnaire menée par le communisme international, il faut répondre par des méthodes « nouvelles ».

Vous : Alors, Le Pen ? Il a torturé, bien sûr !

Moi : J'y viens. Et je lui donne la parole.

Le Pen : Je commande, sous les ordres du capitaine Martin, une compagnie qui participe à des bouclages, des

arrestations de gens suspects, souvent dénoncés par leurs voisins, ou indiqués par les services de renseignements. Nous reconstituons, petit à petit, l'organigramme de la rébellion urbaine et terroriste dans Alger... *La torture* ? Cinquante ans après, y a des gens qui se permettent de dire ce que l'on devait faire ou pas ! Ils tranchent sur des problèmes dont ils ignorent systématiquement tout. *La torture* ? Je rappelle que nous agissons dans ce qui était alors un département français, sur ordre d'un gouvernement légitime français et socialiste qui plus est. Nous sommes dans la légalité la plus totale. Et quand je pense que de grandes âmes évoquent la dureté du traitement infligé, lors de nos interrogatoires, à des terroristes, je m'étonne. Ces mêmes « belles consciences » n'ont jamais vu un de nos soldats touché d'une balle dans la gorge, ou un de nos gars avec une jambe arrachée par un éclat d'obus. Nous sommes en guerre. En guerre ! La brutalité de l'interrogatoire a un but : faire céder la volonté de quelqu'un dans un délai court. Le type a un renseignement sur une bombe qui doit exploser quelque part, un restaurant, un cinéma, que sais-je ? Il faut qu'il parle. Et vite ! Cette bombe-là va exploser, mais il y en a d'autres, et le terroriste sait où elles sont. Ces bombes à retardement, on les pose dans les toilettes d'un restaurant, ou sous une table, et on s'en va. Alors, les interrogatoires, oui, pouvaient être musclés. Mais voilà, je n'y ai jamais participé. C'est vrai que j'ai pris la défense des gens qui avaient pratiqué ces méthodes avec le *maximum d'humanité possible*, pour atteindre l'objectif.

Moi : Vous avez torturé vous-même ou pas ?

Le Pen : Non. Mais si on m'en avait donné l'ordre, oui, je l'aurais fait. Sans problème. Je précise que s'agissant de ces histoires de tortures que j'aurais exercées en Algérie, j'ai gagné neuf procès ! Neuf ! Toujours en diffamation contre toute une série de journaux qui se sont permis d'être les

supports de tous ces ragots. J'ai perdu, c'est vrai, deux procès en Cassation. L'un contre Vidal-Naquet, communiste qualifié pompeusement d'« historien ». Et l'autre contre Michel Rocard, ancien Premier ministre, qui s'est vanté d'avoir été un « porteur de valises » du FLN, c'est-à-dire un des hommes qui portaient l'argent confisqué, ici, en métropole, aux travailleurs algériens, pour aider à l'achat d'armes et de munitions qui devaient servir à tuer nos soldats. Ces deux personnages, Vidal-Naquet et Rocard, n'ont, d'ailleurs, obtenu que la « concession de la bonne foi ». Rien d'autre. Ça ne veut pas dire que, oui, « Le Pen a torturé ». On a juste reconnu à ces militants la « bonne foi » du combat politique... Rien de plus !

Vous : C'est tout ?

Moi : Non. Attendez, vous, je vais, je dois vous parler.

Chapitre 20

TORTURE(S) : VÉRITÉ CONTRE VÉRITÉ

Récapitulons : tout d'abord, c'est lui, Le Pen, qui, par des déclarations ambiguës, déclenche la très violente polémique concernant ses activités de tortionnaire. Étrange. Sans lui, on ne saurait pas grand-chose. Et je le prouve.

Mai 1957 : dès son retour à Paris, il déclare devant une assemblée très « ultra » : « J'ai été officier de renseignements et j'ai fait la police à Alger en janvier 1957. Des résultats ont été obtenus... Je n'ai rien d'autre à dire. »

24 mai 1957, grand dîner au Cercle républicain. Devant René Capitant, Jacques Isorni, Maurice Schumann et Thierry Maulnier, Le Pen déclare : « Nous avons fait ce que vous nous avez demandé de faire : une guerre dure avec des moyens durs. Nous avons accompli notre mission de police selon un impératif d'efficacité qui exige des moyens illégaux. S'il faut torturer un homme pour en sauver cent, la torture est inévitable. Dans les conditions anormales où l'on nous demande d'agir, elle est juste. »

12 juin 1957, à l'Assemblée nationale : « J'étais officier de renseignements. Je sais que je suis, aux yeux d'un certain nombre de vos collègues, un mélange d'officier SS et d'agent de la Gestapo [...]. Ce métier, je l'ai fait comme tous mes camarades, ni mieux, ni plus mal. »

9 novembre 1962, en réponse aux questions des journalistes du journal *Combat*, il va jusqu'à dire : « *J'ai torturé parce qu'il fallait le faire.* Quand on vous amène quelqu'un qui veut déposer vingt bombes et qu'il ne veut pas parler, il faut l'y contraindre. C'est celui qui s'y refuse qui est criminel. Il a sur les mains le sang de dizaines de victimes dont la mort aurait pu être évitée. »

Vous : Enfin ! Il a donc avoué !

Moi : Attendez. Il m'a dit, en 2003, qu'il s'était exprimé ainsi, dans *Combat*, en lieu et place des militaires, ceux de la « Grande Muette » qui, eux, ne pouvaient parler, alors que, lui, député, en avait la possibilité. Son « j'ai torturé » était, selon lui, un « nous ». « Nous » avons torturé. Devant la polémique très vive qui suit cette parution, Le Pen tente de rendre plus « présentables » ses propos en les édulcorant dès le lendemain. Il ne fait plus état de « tortures », non, mais juste d'une « méthode de combat utilisée dans le cadre de la guerre révolutionnaire ». Par des camarades, et non par lui.

Vous : C'est tout ?

Moi : Non. En 1984, dans le journal espagnol *Interviú*, il récidive pourtant : « En Algérie, il y avait une grande offensive terroriste. Il a fallu utiliser des méthodes brutales et lamentables. C'était la guerre. » Toujours la même défense de Le Pen. Il parle, oui, mais parce que les autres ne peuvent le faire.

Pourtant, des témoignages, plus tard, vont concorder. Celui de Mohamed Louli, arrêté à Alger le 14 février 1957 et amené par Le Pen à la villa des Roses : « Le Pen m'a torturé. Oui, lui, personnellement, à l'électricité et à l'eau. Et je l'ai vu aussi torturer d'autres détenus¹. »

1. Enquête de Florence Beaugé, *Le Monde*, 4 mai 2002.

Le commissaire principal, R. Gilles, dans un rapport adressé au préfet d'Alger, indique que le dénommé Yahiaoui Abdenour a été, lui aussi, « torturé par Le Pen, qui faisait fonctionner une magnéto à manivelle à l'aide de laquelle il lui envoyait des décharges électriques dans le corps ¹ ».

En 2002, d'autres terribles récits élaboussent les colonnes du *Monde*. Un certain Abdelkader Ammour, enseignant en économie et sociologue à la retraite, raconte que, lorsqu'il avait dix-neuf ans, Le Pen et ses hommes l'ont allongé par terre sur le dos, nu et les mains ligotées, « ensuite ils ont branché les fils électriques directement sur la prise et les ont promenés partout sur mon corps. Je hurlais. Ils ont pris l'eau sale des toilettes, m'ont étalé une serpillière sur le visage et me l'ont fait avaler de force. Le Pen était assis sur moi, il tenait le chiffon pendant qu'un autre versait la flotte. Je l'entends encore qui criait : "Vas-y, vas-y ! t'arrête pas !" »

Mustapha Merouane affirme avoir été torturé à l'eau par le même Le Pen qui l'a menacé à mort au moyen de son pistolet pour simuler son exécution. Ensuite, Le Pen, affirme Merouane, s'en est pris à son père.

Mohamed Amara, dix-huit ans alors, est resté dix-neuf jours à la prison de Fort-Lempereur. Il affirme que lui, son frère et ses compagnons de cellule ont « tous été torturés par Le Pen ». À l'électricité, à l'eau et au chalumeau.

Vous : Ah, voilà ! Voilà ! Qu'est-ce qu'il vous faut d'autre ?

Moi : Mais ce sont des témoignages, pas des preuves ! Des témoignages auxquels il convient d'ajouter celui, toujours à charge, de Demarquet, son ancien frère d'armes et compagnon de bordée. Le Breton me dit à propos de cet ami qui

1. *Ibid.*

l'a donc accusé d'avoir « torturé personnellement » : « Il a dit ça après avoir rompu avec moi ! On n'était même pas au même endroit ! Il n'a rien vu. Lui appartenait au 6^e Régiment de parachutistes coloniaux, qui se trouvait dans les Aurès. Moi, j'étais à Alger. Ah, il n'y a pas de pire ennemi que votre femme quand elle divorce ! Vous ne savez pas cela, monsieur Moati ? Ah, fragilité des fidélités humaines quand elles sont en concurrence avec la hargne personnelle ou l'ambition. J'ai eu cent fois l'occasion, hélas, de vérifier ça tout au long de ma vie. C'est la classique trahison de tous ceux qui ont voulu être calife à la place du calife. » Oui, des témoignages. Pas des preuves. Mais des témoignages concordants. En ce qui concerne l'importante publication faite par *Le Monde* en 2002, Le Pen a été débouté de ses poursuites en diffamation. L'article date du 4 juin 2002. Un petit mois avant cette publication, un supposé « tortionnaire » avait donc pu approcher les 20 % au premier tour de l'élection présidentielle, le 21 avril 2002 ?

Vous : « Tortionnaire » ? Vous utilisez le mot ?...

Moi : Peut-être.

Vous : Un, peut-être, « tortionnaire » avec lequel vous avez passé une excellente soirée le 21 avril...

Moi : Pas de commentaire.

Vous : Donc, je récapitule : neuf témoins à charge, c'est-à-dire neuf menteurs ? CQFD ?

Moi : Oui, je sais. « Menteur », Ali Rouchaï, à la gorge tranchée avec une bouteille. « Menteur », l'ancien maître d'hôtel du maire d'Alger. Le jeune Yahiaoui Abdenour... « Menteurs », tous les autres que j'ai mentionnés, dont Demarquet.

Vous : Et « menteur », Le Pen ?

Moi : C'est vérité contre vérité. Comme toujours. Les faits, eux, sont amnistiés et prescrits. Voilà, j'ai dit ce que

je savais. Tout ce que je savais. Le reste, c'est votre intime conviction, ou le sentiment que vous avez d'en avoir une. Le reste, c'est votre certitude, votre désir de certitude. Quelque chose me gêne. Souvenez-vous, il était député, et politiquement très ambitieux, il devait, après cette courte parenthèse algérienne refermée, retrouver les délices de l'Assemblée, les bonheurs oratoires et ceux de la buvette, où il se faisait courtiser par la droite gouvernementale. Aurait-il pris le risque d'être accusé plus tard d'avoir pratiqué la torture ? Pas sûr. Le Pen est impétueux, certes, mais étrangement prudent. Ainsi, il n'a pas milité dans les rangs de l'OAS. C'est un fort en gueule, mais dans les clous. Certains ajoutent, par ailleurs, qu'il n'aurait même *pas pu* donner des ordres à ses hommes de pratiquer la torture.

Vous : Et pourquoi donc ?

Moi : Mais tout bonnement parce qu'il était député ! Les soldats requis pour ce genre de « travail » n'auraient jamais obéi à un parlementaire, qui n'était même pas de la maison, de la « famille ».

Vous : Sûr ?

Moi : Non, mais ce dernier point sonne juste.

Vous : Alors ?

Moi : Alors, je répète : c'est « vérité contre vérité ». Pas glorieuse, ma conclusion, mais c'est la mienne. Pour l'heure.

Chapitre 21

BREF RETOUR SUR LA TORTURE...

2003. On tourne.

Le Pen : On s'est acharné sur moi. Ces histoires de tortures. Sans fin. Sans relâche. Parce que je suis « Le Pen ». Je suis une marque. Je suis le diable. Et un diable, ça torture !...

Vous [bas] : Il vous fait le coup de la victime, il n'est qu'un pauvre persécuté. Dites-le-lui.

Moi : Vous n'êtes donc rien qu'une... victime ?

Vous [bas] : Bravo !

Le Pen : Oui... Enfin, c'est pour des raisons politiques ! C'est parce que je suis un des rares leaders politiques qui ait eu de vrais engagements. Oui, j'aurais torturé si on m'en avait donné l'ordre. Je vous l'ai dit, je le répète. Mais enfin, je n'ai jamais entendu rien reprocher sérieusement à votre ami Mitterrand, alors ministre de la Justice, du temps de la guerre d'Algérie, qui a, par exemple, fait guillotiner le militant communiste Yveton. Lui, on ne lui a rien dit ! Moi, on m'accuse de tout.

Vous [n'en pouvant plus, et explosant] : Pauvre garçon ! Toujours victime ! Pauvre Jean-Marie !!!

Le Pen : Quoi ?

Moi : Rien. J'ai rien dit.

Le Pen : Et puis, pourquoi la division, la mienne, a-t-elle été appelée en Algérie par votre camarade socialiste Guy Mollet ? Eh bien, c'est parce qu'ils avaient craint, en haut lieu, que cette série d'attentats du FLN ne provoque une flambée de règlements de comptes ! Une boucherie ! Les Européens contre les Arabes. Et vice versa. Il fallait y mettre fin. Et d'urgence. Allez, ça suffit.

Moi : Attendez. Encore une question. Donc, si vous êtes « coupable », ils le sont tous. Et d'abord les Guy Mollet et les Mitterrand, ceux qui donnaient des ordres, c'est ça ?

Le Pen : C'est évident. On n'est pas allés en Algérie pour une promenade de santé. Ou une balade touristique. Et la torture infligée à certains a pu sauver bien des vies.

Moi [un temps] : C'est toujours l'histoire du « complot » contre vous... Comme quand on s'est rencontrés en 1990, après l'affaire de Carpentras. « On » voulait vous supprimer. C'était une gigantesque manipulation contre vous. Votre antisémitisme ? Allons donc ! C'est un truc monté par le judaïsme officiel, et donc par les juifs, contre vous. Même chose pour la torture. On s'en prend au jeune lieutenant, vous, et on ne reproche rien, on ne dit rien aux puissants de l'époque. C'est ça ?

Le Pen : Si vous voulez.

Moi : Je ne veux rien.

Le Pen : J'ajoute juste quelque chose. Quand il m'est arrivé de faire une perquisition dans une habitation arabe...

Moi : Oui ? Alors ?

Le Pen : Eh bien, durant les fouilles, je veillais à ce que les petits biens qu'ils avaient soient respectés. Je suis un pauvre, moi ! Donc je respecte les affaires des pauvres. On ne jetait pas les draps qu'on avait soulevés. On ne renversait pas tout. Je ne l'aurais pas toléré. Moi, j'étais l'Autorité.

Et quand les femmes arabes, ou même les hommes, me baisaient la main, je ne la mettais pas dans ma poche pour les empêcher de le faire. C'était normal. Oui, j'étais l'Autorité, et surtout l'Autorité protectrice en ce grand théâtre tragique qu'était Alger, où, grâce à nous, il n'y aura, quand même, plus de terrorisme.

Vous : Superbe, il vous a tout fait ! Après le coup du « petit pauvre humilié », celui de la « victime » du complot juif mondial, voici le coup de « l'Autorité protectrice » à laquelle on baise la main ! Un vrai Seigneur de la Casbah.

Moi : C'est son récit.

Vous : Mais c'est votre livre.

Moi : Je sais. [Je me retourne vers Le Pen.] Alors ? Votre retour à Paris ?

Le Pen : J'y arrive.

Moi : On tourne ? Dans quel état vous rentrez d'Algérie après ces trois petits mois là-bas ?

Chapitre 22

APRÈS L'ALGÉRIE...

Le Pen : Dans quel état d'esprit je suis, de retour à Paris ? Eh bien, je vais vous dire : tête haute et mains propres ! Je dors bien. Je n'ai aucun remords de ce que j'ai fait. Et rien vu d'ignoble, ou de répugnant, commis par des soldats français.

Moi : Et vous créez le FNC (Front national des combattants).

Le Pen : Oui, le but c'est de tout faire pour que l'Algérie reste française, notre Hexagone étant trop petit pour l'expansion du pays, l'Afrique fait partie de notre espace vital. À ce propos, personne ne cite jamais le discours que j'ai prononcé à l'Assemblée où je m'exclame : « N'ayez pas peur de la jeunesse d'Algérie. Elle sera un des espoirs de la France pour l'avenir ! » Eh oui. J'essayais de convaincre tout autour de moi qu'il fallait garder l'Algérie, y faire des investissements. Mais d'abord y assurer la sécurité, car sans sécurité pas d'avenir. On endiguera la violence par la répression : pas moyen de faire autrement. Mais en même temps, une révolution morale, scolaire, patriotique, y était nécessaire, sinon l'intégration à la France de ces populations, toujours plus nombreuses et jeunes, deviendrait totalement impossible.

J'avais vu juste, et depuis le début. Oui à la répression nécessaire, mais aussi à la fraternité, dans le cadre de l'Algérie française, voilà ce que je disais. Il fallait traiter les Algériens comme des citoyens français à part entière !

Moi : Vous y avez cru ?

Le Pen : Oui, j'y ai cru... et je me suis surtout dit que c'était la dernière chance de la France en tant que grande puissance mondiale. Il fallait changer notre état d'esprit, nos conceptions, face à des tas de gens hostiles aussi bien en France qu'en Algérie. Bref, mon Front national des combattants, comme dans le temps, avant la guerre de 1940, la Légion des combattants, pouvait rassembler cette masse énorme de gens qui avaient, à un moment, donné leur vie pour la patrie. Mais le FNC sera dissous en 1958. Comme, d'ailleurs, toutes les organisations nationalistes. Je refonde aussitôt un nouveau FNC... qui sera, lui aussi, dissous lors des barricades d'Alger... Vous remarquez ma constance. Je crée toujours des groupements avec le mot « Front national ». J'ai même lancé le FNAF, Front national pour l'Algérie française.

Moi : Nous, on disait le « FAF ». Comme fasciste en abrégé !

Le Pen : Je sais. Vous récidiverez : « F comme fasciste, N comme nazi » ! Quel manque d'imagination ! Quel mépris !

Moi : Reprenons. Vous avez alors vingt-neuf ans, vous rentrez en métropole. Vous faites un rapide pèlerinage à La Trinité, et vous retrouvez l'Assemblée.

Le Pen : Oui, le 12 juin. Je suis alors député « non inscrit », depuis que le petit père Poujade m'a radié « à vie » de son UDCA.

*

Le Pen remonte à la tribune. Il exige une « législation d'exécution », une « loi martiale » pour l'Algérie. Et dénonce « l'entreprise de sabotage moral orchestrée par le Parti communiste et relayée par toute l'intelligentsia de gauche »...

Il avait, bien sûr, tenté de regrouper d'éventuels dissidents poujadistes, mais sans succès.

C'est pour cela qu'avec le soutien de son mentor d'alors, son ami André Dufraisse, Le Pen s'est tourné vers les démobilisés d'Algérie. Ceux-ci pourraient devenir une sorte d'avant-garde qui entraînerait les grosses troupes de pieds-noirs rapatriés et totalement désespérés. « Avec ceux-là, on mettra à bas ce "régime pourri" et on réussira là où Poujade a raté », pensaient alors Le Pen et Dufraisse.

*

L'été venu, le FNC fait une tournée des plages et de la France en vacances. C'est la « caravane de l'Algérie française », un festival paramilitaire avec, au programme, des costauds en treillis qui portent le béret des parachutistes sur un crâne toujours rasé.

Dans son livre *Les Français d'abord*, Le Pen raconte : « Partout, nous recevions le concours d'élus locaux et de parlementaires [...]. On collait des centaines de milliers d'affiches, on distribuait des millions de tracts, on faisait circuler des photos terribles, insoutenables, des assassinats, des égorgements d'enfants par le FLN [...] »

Et puis, les gars de la caravane se castagnaient à tout va avec les « cocos » ou d'autres « gros bras », tout en plaidant pour une « Révolution nationale des institutions, des structures, des pensées ». Tout ça ? Oui, tout ça ! « Pour la grande France de demain ! », tel était le serment des combattants du Front national, « afin que ne soient pas trahis les morts de la Patrie ». L'été, chaud, s'achève. Rentrée des classes.

Chapitre 23

VIVE L'ASSEMBLÉE...

1958. Retour au Palais-Bourbon. Discussions vives, très vives. Au programme, la « loi-cadre » pour l'Algérie. Le Pen se déchaîne en s'en prenant à Mendès France, qui représente tout ce qu'il déteste : la gauche, l'abandon de l'empire, et ses origines familiales.

En effet, le 11 février, le leader nationaliste, à la tribune, lance à l'ancien Premier ministre : « Vous n'ignorez pas, monsieur Mendès France, que vous cristallisez sur votre personnage un certain nombre de répulsions patriotiques et presque physiques ! »

Applaudissements à droite et à l'extrême droite. Nombreuses interruptions à gauche. À l'extrême gauche, on crie : « Raciste ! Raciste ! »

Certes, pour Le Pen, qui reprend sa péroraison, « il ne s'agit pas de racisme ». Mais de défaite, d'abandon, en Indochine, au Maroc et peut-être, bientôt, en Algérie. Comme si Mendès avait décidément, étrangement, la trahison dans le sang.

*

2014. On tourne, ce jour-là, à Montretout.

Moi : C'était dégueulasse de parler de « répulsion physique » en visant Pierre Mendès France. Dégueulasse.

Le Pen : Mais non ! C'était l'homme de l'abandon, quoi ! Et puis c'est vrai qu'il faisait un peu crevard. Après tout, c'est grâce à moi, et à l'interruption de séance que mon intervention a suscité, que Mendès a fait son grand retour à la tribune. On ne l'avait pas entendu depuis qu'il avait été renversé.

Moi : Donc il vous doit tout. Il aurait dû vous remercier. Ça, c'est la meilleure !

Le Pen : Peut-être, oui. Il va parler pendant presque un quart d'heure. Il ose même dire : « Monsieur Le Pen, si je n'avais pas signé la paix, l'armistice à Genève, vous ne seriez pas là, car vous seriez mort ! » C'était pas un chat, le Mendès, mais un tigre. Il fallait que je l'arrête. Je cherchais une phrase de rupture. Et je l'ai trouvée. Je lui ai sorti : « Je pensais que vous étiez un jobard, mais non, vous êtes un traître. » Quelque chose comme ça.

Moi : Pire que tout !

Le Pen : Mendès était toujours caricaturé comme un doux, un sage, un petit bonhomme tout noir, amer, jamais souriant, etc., etc. Mais quand c'est moi qui dis quelque chose, alors là, c'est le retour du « grand orchestre » !

Moi : Le fameux « grand orchestre » ?

Le Pen : Oh... Je sais, je sais, vous avez, Moati, toujours cette tentation de me taxer d'antisémitisme. Je vous redis que j'ai le droit de dire que je n'aime ni la peinture de Chagall, ni vos films, ni la politique de Mendès, sans être taxé d'antisémitisme, allons. Vous allez toujours chercher dans ce que je fais ce qui pourrait conforter l'idée que vous vous faites, tous, de Le Pen. Bon sang, remplacez mes propos dans le contexte de l'époque ! La liberté de parole politique et parlementaire était beaucoup plus forte à l'époque.

Moi : À ce point ?

Le Pen : Oui. Il n'y a pas de comparaison. C'était avant la « loi Gayssot ». [Rires.]

*

À cette époque-là, Le Pen vocifère, piaffe et trépigne. Il s'amuse aussi. Et s'il perd un œil, le droit, il trouve une jolie femme : Pierrette. Pour l'instant, il « sort avec » la pas encore divorcée d'un premier mariage. Elle sera connue, plus tard, comme « la plus sexy des Playmates » et des sou-brettes de comédies bourgeoises. Elle deviendra, surtout, la mère des trois filles du père fondateur.

Au fin fond d'une grise Normandie de la fin mars 1958, Le Pen virevolte, assiste au duel archi-médiatisé, comme on ne disait pas encore, qui opposa le danseur et chorégraphe Serge Lifar, cinquante-quatre ans, au « marquis de Cuevas », soixante-treize ans, dont l'enfant de La Trinité était devenu la coqueluche et le témoin. Ce fut à l'origine l'histoire d'un désaccord (artistique ?), d'une gifle, et de la « réparation », par le sang, d'un affront. Deux grandes icônes mondaines : un ancien grand « collabo », l'empereur ukrainien de l'entrechat, l'amour de nombreuses « comtesses de la Gestapo », Lifar, donc, se trouve face à l'ineffable « Jorge Cuevas Bartholin », abusivement surnommé « marquis de Cuevas », un directeur de troupe connu pour ses frasques et foudrues. Le Pen s'exhibe, pour faire bon poids, le jour du duel, avec un incroyable et stupéfiant bandeau noir à la Moshe Dayan. « Un figurant de cinéma dans un mauvais film de pirate », commente cruellement José Luis de Vilallonga, autre « témoin » de la farce pathétique abusivement nommée « duel ». Succès médiatique garanti pour le jeune député, chouchou du marquis. Celui-ci, après avoir légèrement égratigné l'ancienne égérie du Paris allemand, s'effondre en larmes dans les bras de Le Pen

et confie, en sanglotant, à son jeune et viril soutien, fût-il mystérieusement devenu borgne, son chagrin et son effroi : « J'ai cru percer mon fils ! » Dieu, c'est atroce... Que le lecteur sensible ait néanmoins le courage de continuer la lecture : il fut vite mis fin à ce combat de titans. Et les deux garçons, le marquis et l'étoile, vécurent vieux, couverts d'honneur(s), d'argent et d'amour(s).

*

Pendant ce temps, à l'Assemblée, de grandes choses se préparent.

La droite exige un « gouvernement de salut public » et lorgne vers le général de Gaulle. Il faut, pour Paris et pour Alger, en finir avec ce régime honni.

Le Pen et les siens se réjouissent de cette radicalisation de la droite, de ces tumultes et effervescences nationalistes. Et attendent, autant qu'ils peuvent, les passions. Ils ne peuvent, d'ailleurs, rien faire de plus. Le Pen semble voir d'un bon œil (celui qui lui reste), comme une heureuse « opportunité », selon Joseph Algazy, l'arrivée possible du Général aux affaires. Un général, ça fait toujours rêver un Le Pen, même si celui-ci avait condamné un vieux maréchal de France : Pétain.

Y a-t-il eu « coup d'État » gaulliste ? Oui, mais maquillé par la Constitution. Le général de Gaulle, répondant – bien obligé (que voulez-vous qu'il fasse !) – à toutes les clameurs qui montent vers lui, se déclare « prêt », bon prince, à « assumer les pouvoirs de la République ». Le 13 mai, Le Pen, sur les Champs-Élysées, défile, torse bombé, couvert de médailles et breloques, à la tête de ses « troupes ». Un arbre de Noël !

Il fait résonner au cœur de Paris une foule de slogans virils et guerriers, accompagnés de chants patriotiques.

À Alger, ce même 13 mai 1958, le « Forum » vibre. On crie, on scande : « Vive l'Algérie française ! Vive de Gaulle ! » Tous reprennent, Français de souche et musulmans : « Vive de Gaulle ! Vive de Gaulle ! »

Le Pen essaie d'aller à Alger, flanqué de son ami d'alors, Demarquet, mais l'expédition échoue lamentablement, les relations maritimes ou aériennes entre la France et l'Algérie étant suspendues. Virée avortée. Pathétique. Une fois encore, Le Pen n'est pas au rendez-vous de l'Histoire.

Que faire ? Doit-il rejoindre l'UNR, étrange et composite méli-mélo de gaullistes dits « historiques » et de vrais défenseurs de l'Algérie française ?

Les élections approchent. Sous quelle étiquette Le Pen va-t-il, peut-il se présenter aux suffrages des Français ? Il choisit donc les Indépendants, mais précise, sur les affiches de campagne, qu'il est « avec de Gaulle ». Ça tombe bien. Tout le monde est un peu gaulliste en ce temps-là. Même Le Pen. Les ténors de la gauche sont écartés : Mitterrand est battu dans la Nièvre. Mendès échoue à Louviers. Alors que Le Pen, lui, triomphe dans le V^e arrondissement de la capitale. Il n'a que trente ans et reste toujours « le benjamin de l'Assemblée ». Ouf.

Il rayonne de bonheur en pénétrant, une nouvelle fois, avec les honneurs, au cœur du cœur d'un système qu'il a pourtant passé son temps à pourfendre. Ça, c'est Le Pen !

Adieu, poujadistes marginaux, boutiquiers sans clients ni lyrisme, bouchers et crémiers honteusement surtaxés par la « Gestapo » fiscale. Le Pen, maintenant, siège du côté des notables avec ses 117 collègues Indépendants bien convenables, comme l'est un certain Valéry Giscard d'Estaing. Le Pen est « intégré ». Il est heureux. Le rebelle s'assoupit légèrement. Le baroudeur semble s'être assagi. Il

donne dans le sérieux. Il *est* sérieux. Enfin, pas tout à fait suffisamment pour les Indépendants, en vérité très dépendants du conformisme ambiant et de certaines rentes de situation. On lui conseille volontiers d'en « faire moins », car il « en fait trop », et d'éviter de toujours se faire remarquer. Le Pen rit. Fort. Et n'écoute pas ces sages exhortations. Pas son genre.

Chapitre 24

DE GAULLE, TIXIER, PREMIÈRE PRÉSIDENTIELLE

1962. Voilà que de Gaulle se met en tête d'être un président, « un vrai », pas comme le furent ceux de la IV^e République, qui régnaient (et encore) plus qu'ils ne gouvernaient (pas trop...). Il veut être élu par tous les Français, directement, en un suffrage qualifié d'« universel ».

C'est parti : se profilent un référendum et une nouvelle campagne. On crie à gauche au « pouvoir personnel ». Le grand étoilé rétorque qu'il veut simplement assurer à son successeur (y en aura-t-il, d'ailleurs ?) une légitimité démocratique incontestable face aux très turbulents parlementaires qui font, et surtout défont, majorités et gouvernements.

Une motion de censure est, bien sûr, déposée à l'Assemblée. Celle-ci, en réponse, est dissoute sèchement le 5 octobre.

C'est re-reparti pour de nouvelles élections législatives. Le Pen re-repart donc en campagne. C'est une manie chez lui, et c'est devenu une habitude. Il sera de toutes les élections. Ou presque. Seule exception notable : la présidentielle de 1981. C'est encore une fois dans le

V^e arrondissement de Paris qu'il se présente. Tenez-vous bien : il est, à l'époque, follement européen !

Il signe même, on n'en croit pas ses yeux, un « Manifeste pour l'intégration européenne ». Mais oui ! Il ajoute, et c'est nouveau, une grosse pincée d'antigaullisme primaire et secondaire, en souvenir du combat pour la défunte « Algérie française » honteusement bradée, n'est-ce pas, par ce Général devenu, entre-temps, un vil soldeur d'empire. Allons au fait : Le Pen est emporté par un tsunami UNR.

L'extrême droite réalise un score microscopique, digne de figurer dans une anthologie des plus grands échecs électoraux mondiaux : 0,1 %. Soit 16 943 voix. Le Pen se conjugue alors au passé. Il n'est plus que, lointainement, l'ancien « plus jeune député de France ».

Une consolation : le 29 juin 1960, le leader presque « Maximo » s'est fort heureusement marié, avec Pierrette Lalanne, qui a des allures de starlette d'époque, sexy et coquine. Tout est charmant. Le mariage n'est célébré qu'à la seule mairie, car la jeune épousée vient de se séparer, dix petits jours auparavant, d'un ancien camarade de Jean-Marie, Claude Giraud. Donc pas d'église pour la tout juste divorcée. Cela convient bien au Breton dont l'ainée, Marie-Caroline, naît, d'ailleurs, avant mariage. Les trois filles sont certes baptisées mais fréquentent l'école publique. Il taquine : « Tant qu'à subir un enseignement communiste, autant le faire sans la caution de la religion catholique ! » On en rit encore. À l'époque, en 1960, le jeune couple Jean-Marie/Pierrette était fortement désargenté. Il se cherche un métier. Bien obligé. En s'associant avec des amis, il monte, en 1963, une petite maison de production de disques, la SERP, Société d'études (de quoi ?) et de relations publiques (qu'ils ne feront jamais).

Sale temps. On compte les activistes fusillés par le « tyran » de Gaulle.

Sergent Albert Dovecar, lieutenant Roger Degueldre, lieutenant-colonel Jean-Marie Bastien-Thiry, l'un des organisateurs de l'attentat du Petit-Clamart contre de Gaulle. La SERP devenue éditrice de disques sort avec succès un album dédié à sa mémoire, celle d'un « martyr de l'OAS », fusillé au fort d'Ivry...

*

Voilà que se profile à l'horizon l'élection présidentielle de 1965. Elle se prépare largement en amont.

Le Pen compte y participer, malgré le résultat désastreux des législatives passées. Mais le nouveau disquaire s'efface, une fois n'est pas coutume, devant le brillant avocat des activistes de l'OAS qui fut, par ailleurs, ancien secrétaire général adjoint à l'Information du gouvernement de Vichy : Tixier-Vignancour. Le Pen, dans un élan de lucidité, se trouve quand même un peu jeune pour se présenter. Cela ne durera pas.

Il justifie, sans enthousiasme excessif, son choix : « Nous n'avons plus de tribune. Jean-Louis Tixier-Vignancour a acquis, au cours des procès Algérie française, une situation de notoriété [...]. Sa personnalité compensera notre absence de moyens. »

Va pour le tribun des prétoires « qui a prêté sa voix à l'armée trahie, à l'honneur empoisonné, aux orphelins de la Patrie, aux amputés de l'Algérie française ! ».

Le 4 novembre 1965, jour de la Saint-Charles, de Gaulle annonce sa candidature, suivie de près par celle de Mitterrand. Les deux hommes sont escortés par un jeunot qui leur fait de l'ombre : Jean Lecanuet. Un centriste constamment souriant, surnommé d'ailleurs « Dents blanches ».

Tixier est un brillant caméléon. Il épouse avec une facilité déconcertante les sérieux contours et les innombrables

couleurs des différentes chapelles de la droite et de l'extrême droite.

Le Pen, tout en assurant son job à la SERP, s'engage pendant dix-huit mois dans une lassante et interminable campagne présidentielle. Il tend à réunir nostalgiques de Pétain, néofascistes, colériques croisés de l'Algérie française et pieds-noirs chassés de leur paradis.

Dans *Rivarol*, brûlot d'extrême droite, on peut lire, et c'est une étrange prophétie, que, grâce à Tixier, les « fusillés ressusciteront ! ».

« TV », lui, entend s'appuyer sur tous ceux qui ont voté non au référendum de 1962 et, au-delà de cette poignée d'électeurs, à tous les Français qui rejettent les « intrigues des partis sclérosés ». Vaste programme.

Le « caméléon » cherche à séduire d'un côté les centristes *européistes*, et de l'autre, via Le Pen, les vieilles ou nouvelles troupes de l'extrême droite. Jonglerie classique. Funambulisme habituel : « La nation française est morte en même temps que l'Algérie française, il faut faire la Nation européenne pour créer la Province France », déclare-t-il. Les avances faites aux centristes énervent le Breton. Pour lui, l'important est de combattre sans relâche le Général, qui favorise, à n'en pas douter, « la pénétration du communisme pervers et athée ».

L'ancien député poujadiste, puis Indépendant, monte une nouvelle « caravane », semblable à celle de 1958, qui avait été dédiée à l'Algérie française. C'est un autre tour de France qui s'engage. Mais cette fois-ci, sans la foi, la volonté ni l'émotion.

Avec le titre de « directeur de campagne », il seconde un candidat affaibli par une tuberculose intestinale qui lui a ôté sa force et sa (fameuse) voix de stentor, celle qui faisait vibrer plaidoiries et prétoires.

Sale coup : pendant cet été de transhumance géographique et idéologique, une information judiciaire est ouverte contre Le Pen pour « apologie de crime de guerre ». Tel est le motif. L'objet du délit : une « œuvre », éditée par la SERP, *Le III^e Reich. Voix et chants de la Révolution allemande*. Pour mémoire, rappelons que, plus tard, en 1968, cette affaire lui vaudra de sérieuses démêlées judiciaires.

Oui, c'est un sale coup au cœur de ce mois d'août 1965. Tixier, l'homme de la risette aux centristes, n'apprécie pas, mais alors pas du tout, la mauvaise publicité faite autour de son directeur de campagne, qui osa rédiger le commentaire imprimé au dos du disque : « La montée vers le pouvoir d'Adolf Hitler et du Parti national-socialiste fut caractérisée par un puissant mouvement de masse populaire et démocratique. »

Sans commentaire.

Le Pen m'explique à ce sujet, en 1990 : « J'ai édité ce disque parce que les chants allemands sont beaux. Et que ça se vend bien. Moi, que voulez-vous, je suis obligé de produire des best-sellers. Il faut bien que je vive : la politique ne me nourrissait pas, moi ! Vous comprenez ça, monsieur Moati ? »

Non, « M. Moati » ne comprend pas ce discours boutiquier d'ex-poujadiste ! « Parts de marché... ça se vend... best-seller... » Je le lui ai dit. Treize ans après, il avait alors insisté :

Le Pen : Cette musique et ces chants militaires sont très, comment dirai-je, « artistiques ». C'est très fort. Ça n'avait strictement rien à voir avec l'idéologie nazie ! Et

puis il y avait une clientèle pour ça ! Comme pour Pétain ou Philippe Henriot.

Moi : Henriot ? Secrétaire d'État à l'Information de Vichy. La voix frénétique, hallucinée, de la plus violente des collaborations.

Le Pen : Des témoignages d'histoire ! Des trésors... Douze disques sur la Seconde Guerre mondiale, vous vous rendez compte ! J'ai édité aussi un superbe disque sur la guerre d'Espagne et un autre sur... Mitterrand. J'ai même fait un Lénine. Des documents introuvables ! J'ai reçu quatre ou cinq « grands prix du disque ». Mon activité durera jusqu'en 1985-1986. La politique en ce temps-là me faisait perdre de l'argent. Là, grâce à la SERP, j'en gagnais. Ça allait. Je reste quand même patron, en titre, de la SERP jusqu'en 1990. Là, je passe l'affaire à ma fille.

Moi : Marie-Caroline, l'aînée ?

Le Pen : Oui, et c'est d'ailleurs la source d'un conflit entre nous. Et qui dure toujours. Elle avait mis les locaux de ma société à la disposition du félon.

Moi : Mégret ?

Le Pen : Oui, les locaux. Mais pas seulement. Le compte courant aussi. Incroyable ! Ah, je l'aimais, ma SERP. On inventait, on était créatifs. Quand on n'a pas de moyens, faut bien être malin et savoir ce qu'on veut.

Moi : Revenons, s'il vous plaît, à ce mois d'août 1965. « Apologie de crime de guerre », en pleine campagne de Tixier, ça fait désordre.

Le Pen : Cette affaire m'a fait beaucoup de mal. De la calomnie. De la désinformation. Un éditeur de disques nazis ! Un « nazi ». Et allons-y ! La frontière est vite franchie.

Moi : Par Tixier lui-même.

*

Le soir du scrutin présidentiel, le 5 décembre 1965, c'est l'échec total de l'ancien avocat : il ne récolte que 5,32 % des suffrages exprimés. L'histoire du « disque nazi » est inscrite comme « *facteur aggravant* sur la liste noire de la défaite ». Le torchon brûle entre les deux hommes. C'est bientôt la rupture : après Poujade, Tixier.

L'avocat, entre les deux tours, sans même consulter Le Pen, annonce qu'il votera, au second tour, pour le « candidat de la gauche unie », François Mitterrand. Trahison. Autre « facteur aggravant » de discorde.

En outre, Tixier dissout les « comités TV », dirigés pendant la campagne par Le Pen ; l'avocat voit en ces groupes l'esquisse d'un futur parti. D'extrême droite.

Tixier n'a pas du tout le même projet. S'il veut, lui aussi, créer un mouvement sur les ruines de sa campagne, celui-ci doit être, selon ses vœux, « républicain » (*sic*). Et reposer sur « la construction politique de l'Europe et sur la défense commune du monde libre ». Il insiste et précise : le futur parti ne sera pas « fasciste ». Suivez mon regard. Il ajoute même, au cas où l'on n'aurait pas compris : « Certes, il est permis d'être partisan d'un régime dont les principes seraient ceux du fascisme ou du national-socialisme [...], mais je pense qu'il est parfaitement vain de vouloir adopter, dans un contexte historique différent, des solutions qui appartiennent à l'histoire, c'est-à-dire au passé ! »

Le Pen réplique : « Je n'espère rien du grand rassemblement souhaité par Tixier, qui irait de Guy Mollet (patron de la SFIO) à moi-même. Par conséquent, mon devoir est très clair : continuer inlassablement, avec les plus lucides et les plus courageux, le combat pour la vérité et l'unité des forces nationales. »

Les « comités TV » ont donc explosé. Tixier crée l'Alliance républicaine pour les libertés et le progrès (ARLP). C'est rien. Rien de rien. La petite voiture libérale

va droit vers le mur. En klaxonnant. Autre crash, celui de Le Pen. Redevenu disquaire, ou plutôt « éditeur de disques », à plein temps, le Breton est épuisé. Tous ses combats ont été perdus. L'Indochine, puis l'Algérie. Poujade, puis Tixier. Il y a du désespoir et, surtout, de la colère dans l'air.

Chapitre 25

MAI 68 ET LA PRÉHISTOIRE DU FN

Le Pen s'est retiré. On ne l'entend plus. Alors il ressuscite son Cercle du Panthéon, celui du temps de la Corpo. Son avenir est plus qu'incertain.

Mai 68 explose. Il a quarante ans. Et l'extrême droite semble avoir sombré dans le triangle des Bermudes des mouvements politiques oubliés.

Avant de devenir le numéro deux du futur Front national, François Duprat s'interroge, en mai 1968 : « Faut-il participer à la lutte contre le régime gaulliste haï aux côtés des gauchistes ? Faut-il, au contraire, s'allier au régime contre le bolchevisme aux côtés de ceux qui ont détruit l'Algérie française et fait fusiller les Nationaux » ?

L'auteur d'une *Histoire des SS* devient l'inspirateur d'une rhétorique négationniste liant antisémitisme, antisionisme et anticommunisme. Il dénonce un certain nombre d'« idées reçues » : celle, par exemple, de la réalité des chambres à gaz... Personne n'a oublié, n'est-ce pas, sa brochure : *6 millions de morts, le sont-ils réellement ?* Le fameux « point de détail » de 1987 n'est pas loin.

Le Pen non plus. Il est alors le témoin affligé des « événements » de Mai. « J'ai la conviction que le grand mouvement national que j'avais appelé de mes vœux aurait

pu jouer un rôle contre les dégradations des structures psychologiques et mentales de la société [...]. 1968, c'est le contrecoup de l'affaire algérienne. La France est devenue un petit pays. 1968, c'est la nausée. C'est un geste de désespoir et de désenchantement. C'est à ce moment-là qu'il aurait fallu se redresser ! »

*

Fondé en 1964, Occident est dissous en 1968. Ordre nouveau lui succède. On y retrouve les anciens « commandos » du mouvement défunt, les militants du Groupe union droit (GUD), dirigé par l'étudiant Alain Robert, des membres du Front des étudiants nationalistes (FEN), des anciens de l'OAS ou des compagnons tout à fait désorientés de Tixier. Le Pen voit dans cette petite masse hétéroclite une belle opportunité à saisir.

3 000 personnes survoltées assistent au meeting d'Ordre nouveau le 13 mai 1971. Croix celtique et salut fasciste. On y célèbre l'italien MSI et les phalanges franquistes. On y commémore les fusillés de l'OAS, tout en souhaitant le même châtiment à Jean-Paul Sartre. François Duprat, chef d'orchestre de l'ensemble, fait crier à la foule : « La France aux Français ! » Et dénonce le « chancre rouge ». Comme les « crimes de l'épuration de 1944, qui tuèrent les meilleurs fils de France ». On y applaudit Brasillach, Céline, Pétain. « Relève la tête, mon frère, le temps de l'humiliation est passé pour le pays de Jeanne d'Arc et de Napoléon ! »

François Brigneau, futur dirigeant du FN et ancien milicien, s'exclame : « Il faut faire un parti révolutionnaire, blanc comme notre race, rouge comme notre sang, vert comme notre espérance. Avec nos chants retrouvés et nos feux rallumés, tout recommence ! » Oui, pour ceux-là, il « faut faire les comptes et, peut-être, dresser les poteaux

d'exécution ». Oui, pour ceux-là, « la lutte pour la prise de pouvoir est ouverte et Ordre nouveau se porte candidat ».

Des candidats de ce mouvement se présentent donc aux élections municipales de mars 1971. François Brigneau, toujours, dénonce déjà l'« invasion algérienne » et la « bête rouge, qui porte la tête du Veau d'or et les sabots fourchus des faux prêtres », alors que, selon Duprat, il faut nettoyer Paris pour que « la France revienne aux Français » afin de « sauver » la nation. Le même Duprat avait prévenu : « Si nous nous présentons aux élections municipales, c'est comme des combattants, et non comme des apprentis politicards, notre combat est dans la rue... Notre action doit mener au nettoyage de tous ceux qui portent atteinte à la vie, à la sécurité de nos concitoyens. [...] Nous disons que la France doit être nettoyée de toute cette pègre qui l'infeste ; voter pour Ordre nouveau, c'est voter pour que la France revienne aux Français. »

Le Pen n'est jamais loin. Il rôde. Il écoute. Il est prêt à faire son marché du côté de ces « vrais révolutionnaires qui veulent renverser le régime décadent et ses valets », pour bâtir un « monde nouveau de courage et de beauté ! ».

Ordre nouveau est un condensé de toutes les thèses fascistes : révolution, contre-révolution, élite révolutionnaire, culte de la force, exaltation d'une hiérarchie autoproclamée, racisme... Pour ses membres, le « funeste » mouvement des peuples colonisés n'est qu'un complot « judéo-bolchevique », une invention diabolique du « communisme et des maîtres de la haute finance apatride ».

Au printemps 1971, les chefs du mouvement sentent bien qu'il leur faut rassembler les troupes et respirer plus large. Alors, ils l'écrivent et raffermissent les contours de l'organisation future et rêvée. On l'appellera « Front national ». Et ce sera « l'instrument de lutte le plus efficace dans ce nouveau stade du combat. La création d'Ordre nouveau a amené

la résurrection de l'opposition nationale. [...] Il vous faut préparer les futures étapes de notre révolution : construisons le Front national ! ».

Leur but est, on le voit, de bâtir une révolution nationale « contre la République maçonnique et le cosmopolitisme décadent ! ». Pour l'Occident, comme pour l'Ordre nouveau, ancêtres et matrices du FN, il convient de défendre l'« instinct naturel de la race », menacée par la chute de la démographie, le régime républicain étant « peuplé d'étrangers et d'allogènes ».

Et les juifs ? Ils sont partout, bien sûr, faut-il le rappeler ? Pierre Sidos, de l'Œuvre française, autre groupuscule, s'en charge. Il dénonce le « complot sioniste mondial, la grande conspiration juive ! ». Il veut refonder une nation sur « le sol et le sang », dont la « filiation hébraïque caduque » aura été jetée hors des frontières, au profit d'une « arche franco-catholique », qui conservera, face aux immigrations dévastatrices, l'« homogénéité de la communauté française ». « Oui, un Français ne peut être que physiquement européen et politiquement gallo-romain ». Oui, détruisons « les éléments sionistes qui travaillent sournoisement à la destruction de la Nation et qui font pourrir inexorablement la situation de notre Patrie ». Oui, il dénonce, déjà, les journalistes juifs et les « collabo-rat-sionistes » (*sic*).

Le Pen est en embuscade : l'Occident, GUD, l'Ordre nouveau, décombres de Sidos et de l'Œuvre française... Il y a là des troupes, des idées communes, ou presque, des thèmes que l'on pourrait rassembler, des petites rivières qui pourraient confluer.

Chapitre 26

BREF LEVER DE RIDEAU SUR LE FN

On a repéré quelques hommes : Alain Robert, François Duprat, François Brigneau, Pierre Sidos. On a oublié Poujade et Tixier. Des jeunes troupes plantent leur tente sur les décombres de l'empire détruit par le communisme et les juifs. Il est temps que s'avance au premier plan, selon l'expression de son ancien conseiller en communication, Lorrain de Saint Affrique, le « metteur en scène de nos pulsions ».

Les 10 et 11 juin 1972, lors du deuxième congrès d'Ordre nouveau, les militants, sentant le gaullisme sur sa fin et sachant Pompidou au plus mal, décident de participer, à découvert, aux élections législatives de 1973. Il convient de donner un nom à ce rassemblement : Front national. Il est validé par 78,9 % des militants.

Mais qui présidera ce nouveau rassemblement qui additionne Ordre nouveau, Jeunesse patriotique et sociale, la revue *Militant* et le GUD ? Dominique Venner et Jean-Jacques Susini déclinent l'offre. C'est gentil, mais non merci. Pas le temps. Ou pas la force d'assembler tout ce petit monde disparate et excité.

Roger Holeindre et François Brigneau suggèrent Le Pen, alors jeune retraité de la vie politique après l'échec de la

campagne de Tixier. Il représente, qu'on le veuille ou non, un profil plus « modéré » que les militants nationalistes-révolutionnaires ou néofascistes. Et puis il a été député, il a la petite quarantaine, il parle bien. Bref, on discute, ça se discute. On sait quel fut le choix. Mais on a, depuis, peu noté l'idée que le nouveau Le Pen d'alors est né d'un compromis au sein d'un « parti » qu'il n'avait pas créé, mais rejoint un peu plus tard.

La véritable histoire du FN a été ensuite réécrite aux couleurs d'un catéchisme lepéniste, d'une mythologie toute dédiée à la gloire du chef. Non, Le Pen n'est pas le fondateur, ni le géniteur du Front. Le parti est, en vérité, un enfant d'Ordre nouveau, mouvement néofasciste qui vise à mener en France une « révolution nationaliste et populaire », et envisage une petite halte électoraliste sur le chemin des bruns lendemains. C'est Le Pen qui fait prendre toutes les mayonnaises et saura mêler les contraires.

Selon Jean-Yves Camus¹, la création du nouveau parti se fit à partir de ces deux grandes tendances, « dans une ambiance réciproque de parfaite méfiance ». Ordre nouveau ayant fourni le gros des troupes et des forces militantes, l'accession de Le Pen à la présidence, selon le politologue, s'explique par une envie d'éviter les « conflits internes ultra-groupusculaires ». Il y aura donc, d'un côté, un nationalisme pur et dur et, de l'autre, la tentation de l'ouverture. Ces valse-hésitations vieilles comme l'extrême droite préfigurent aussi la suite. Elles marqueront durablement la vie future du FN, faite d'innombrables scissions et convulsions.

1. Voir : Jean-Yves Camus, *Le Front national*, Laurens, 1997 ; et Jean-Yves Camus, Erwan Lecœur, *Dictionnaire de l'extrême droite*, Larousse, 2007.

*

En attendant le temps est au beau fixe, ou presque. Voilà qu'arrive le premier meeting du Front. Nous sommes le 7 novembre. La Mutualité est bondée. Près de 3 000 personnes s'y pressent. Le Pen enflamme la salle. Il parle, comme un chef de guerre, des futures législatives : « Dans ce combat, nous n'irons pas seuls, il y aura avec nous la cohorte immense et glorieuse de tous ceux qui sont tombés dans les rizières, dans les djebels et face aux poteaux d'exécution ! » Une partie de l'extrême droite a trouvé son chef. « Un homme, un vrai ». Comme elle les aime. Pour l'instant...

Chapitre 27

PRÉCISIONS

Moi : Voyons qui sont les membres fondateurs de ce tout nouveau Front national, créé le 5 octobre 1972, qui a bien failli être affublé d'un sobriquet imprononçable, FNUF, pour Front national pour l'unité française. Autour de vous, caution « légale » et apparemment modérée, on trouve un bureau politique, divisé en trois tiers : un tiers Ordre nouveau, un tiers de lepénistes, un tiers pour les formations qui voudront rejoindre le groupe qui a troqué la croix celtique pour l'oriflamme bleu-blanc-rouge, façon MSI italien. Parmi les nouveaux chefs, François Brigneau, de son vrai nom Emmanuel Allot, alias Mathilde Cruz ou Caroline Jones, journaliste, ancien membre du parti « ultra-collabo » RNP de Marcel Déat, ancien milicien, adorateur de Pétain et de Brasillach. Il devient le vice-président du Front. Juste à côté de lui, Léon Gaultier, ancien membre de la Waffen-SS (par ailleurs cofondateur, avec vous, de la SERP). Pierre Bousquet, ancien de la division SS Charlemagne, qui devient le trésorier du Front. André Dufraisse, ancien de la LVF.

Le Pen : Bien sûr, vous ne citez que des anciens collabos, ça vous arrange !

Moi : Mais non ! Je continue... Voici les chefs d'Ordre nouveau, sous-représentés d'ailleurs, ce qui est paradoxal : François Duprat, le grand diffuseur des idées négationnistes. Alain Robert, ancien de la tendance nationaliste révolutionnaire du GUD, du FEN et d'Occident, qui devient le secrétaire général du Front.

Le Pen : Arrêtez !

Moi : Non. Roland Gaucher, ancien trotskiste. Il devient le secrétaire général adjoint du Front national.

Le Pen : Ah, enfin !

Moi : Roger Holeindre, ancien résistant, ancien de l'OAS. Serge Jeanneret, ancien résistant. Pierre Sergent, ancien résistant, qui participa à la Libération de Paris. Jean-Maurice Demarquet, ancien de la 1^{re} Division française libre.

Le Pen : Tiens, tiens. Pas que des Waffen-SS alors ?

Moi : Non. Mais il y en avait.

Le Pen : Je fais avec ce que j'ai. Je rassemble. J'unis. Je fédère. Oui, j'ai fait la SERP avec Léon Gaultier, ancien Waffen-SS. Oui, à la création du FN, j'accepte le même Gaultier. J'accepte des types comme Brigneau, Bousquet, Dufraisse, et même Victor Barthélemy, ancien secrétaire général du PPF de Doriot. Et alors ? Il y a prescription. Je vais vous donner un exemple : vous avez besoin d'acheter des macaronis. Vous avez faim.

Moi : Oui. Et alors ?

Le Pen : Si votre commerçant est un ancien Waffen-SS, vous les lui achetez pas ?

Moi : Ça alors, je n'y avais jamais pensé. Allons bon, mon épicier, mon marchand de macaronis, le vôtre aussi, pourrait être un...

Vous : Ne me mêlez pas à ça !

Moi : Bref, mon marchand de macaronis aurait pu être un Waffen-SS ? Quoi de plus gentil et de plus serviable qu'un épicier ?

Vous : Ça s'appelle la banalisation ! Ça consiste à rendre banales les choses les plus épouvantables – et d'avoir été un Waffen-SS français l'est assurément – banales, dérisoires, anodines, pas graves !...

Moi [à vous] : Je sais. J'avais compris. [À Le Pen] : Que faites-vous après avoir pris la tête du nouveau FN ?

Le Pen : On se présente, comme prévu, aux élections législatives du 4 mars 1973.

Moi : Vous avez été nommé président du Front pour ces législatives ! Vous obtenez un bon score ?

Le Pen : Pas vraiment.

Moi : Mais encore ?

Le Pen : On fait 1,32 % des suffrages exprimés.

Vous [in petto] : Ha ! Ha ! Ha !

Le Pen : Mais moi, j'ai fait le meilleur résultat du Front : 5,22 % dans la 15^e circonscription de Paris.

Moi : Et ?

Le Pen : Et on tient notre vrai premier congrès. Ordre nouveau est dissous par le gouvernement en juin 1973, à la suite d'affrontements violents avec la Ligue communiste, qui sera, elle aussi, dissoute. D'une pierre deux coups. Alain Robert, patron d'Ordre nouveau, et moi, on divorce. Je lui avais volé la vedette. Brigneau (ex-RNP) s'en va aussi et fondera un très éphémère Parti des forces nouvelles, rien que pour nous embêter.

Moi : C'est votre première scission. Décidément, on a la « scissionniste » aigüe à l'extrême droite.

Le Pen : Il y en a qui ne supportent pas d'avoir un chef. Et j'en suis un.

Moi : À la tête d'un groupuscule endetté, anémié, sans troupes. Vous êtes inquiet pour la suite ?

Le Pen : Non, je l'attends. Le FN existe. Il représente la seule vraie force de la droite nationale. Et tant pis pour les envieux. Moi, je suis un bâtisseur.

Chapitre 28

LE PEN DEVIENT RICHE.

Georges Pompidou meurt. Le Pen décide de se présenter (pour la première fois) à l'élection présidentielle. Il est, le 5 mai 1974, le candidat « choc » de la droite « nationale, sociale et populaire ». Son programme : « Dire la vérité aux Français ! »

Vous : Cela ne mange pas de pain !

Moi : Non ! Il dit encore : « Avant qu'il ne soit trop tard, il faut limiter les fonctions de l'Etat, lutter contre la subversion, affirmer la primauté de l'intérêt national, limiter au maximum l'immigration étrangère », car, placardera quatre ans plus tard « l'homme au bandeau noir » sur toutes ses affiches, « un million de chômeurs, c'est un million d'immigrés de trop ».

Vous : Déjà ?

Moi : Déjà, eh oui.

Le Pen : Eh oui. J'ai de la suite dans les idées. Dans mon programme, je disais aussi qu'il fallait limiter le droit de grève, promouvoir la famille et la natalité.

Moi : Ma question va vous agacer, je sais : quel a été votre score à la présidentielle ?

Le Pen : C'est connu : 0,75 % des suffrages.

Moi : À peu près comme votre ami Poujade. Ou votre autre ami Tixier. [Un temps.] Et au second tour, en plus, vous appelez à voter Giscard.

Le Pen : Eh oui. Pas Mitterrand, comme l'avait fait, en son temps, Tixier, mais Giscard, un ancien Indépendant, comme moi. 0,75... Oui, ce n'est pas beaucoup. Mais je suis le seul qui représente l'opposition nationale. Il y a tout un espace devant moi. C'est prometteur. La suite va me donner raison, n'est-ce pas ? Non, vous ne croyez pas ?

*

Moi : À l'occasion du deuxième Congrès de votre parti, entre au comité central le richissime industriel Hubert Lambert. Celui-là même qui vous légua son immense fortune et son manoir de Montretout. Lambert meurt le 27 septembre 1976. Il n'a pas d'héritier. Sa mère et lui vous donnent tout. Sa grande fortune et son manoir de Montretout, 430 mètres carrés, entouré d'un parc de 4 500 mètres carrés, le tout dominant superbement Paris. L'héritage sera contesté, mais...

Le Pen : En vain. J'ai eu le fisc constamment sur le dos pour captation ou détournement d'héritage, mais ils n'ont rien trouvé. J'ajoute que, contrairement à ce que des adversaires ont proclamé, je ne me suis pas enrichi aux dépens du FN. Pas du tout ! Les deux testaments, celui de la mère et celui du fils, étaient pour moi, pas pour le FN, pour moi ! Et à défaut, pour Pierrette Le Pen, ou à défaut encore, les enfants Le Pen. Voilà la vérité. Cet argent m'a mis à l'abri de tout souci financier. Et j'ai pu, ainsi, en homme libre, me consacrer à la politique, sans rien devoir à personne, sauf à la mémoire de mes amis Lambert. C'est tout ?

Moi : Pour l'instant.

Hubert Lambert ? Un malingre. Un chétif. Un éthylique désœuvré atteint de polynévrite alcoolique et de cirrhose, nous dira *L'Express*. Il milite aux côtés de Pierre Sidos, puis est très vite impressionné et séduit par la faconde et le verbe de Le Pen. Lambert est millionnaire grâce à la très grande fortune de son père, Léon. Un cimentier qui meurt tôt, laissant son fils orphelin à dix-huit ans. Lui-même disparaît à quarante-deux ans. Il était vite devenu le mécène de ses camarades nationalistes. L'extrême droite, c'était sa « famille », lui auquel on ne connaissait aucune « copine » ou « relation féminine ». Il finançait à tour de bras Poujade et Tixier, Occident, Ordre nouveau ou le GUD. Il en sera ainsi de tous les partis nationalistes ou groupuscules néofascisants de la politique française.

Il est donc le très bienvenu au comité central du FN où l'on accueille « à bras ouverts » l'homme au très généreux chéquier. Mais le monsieur est de constitution fragile. Il rédige, çà et là, comme sa mère, des testaments, au cas où. Destinataires ? Heureux bénéficiaires ? Les frères Sidos, Brigneau, Demarquet, l'avocat Jean-Marc Varaut... Tous *auraient pu* hériter. Et tous l'ont espéré.

Mais, coup de théâtre, le trésor revient aux Le Pen. L'annonce est faite au couple le 21 janvier 1976, chez Lapérouse. Excellent et surtout « riche » déjeuner. Quelques jours plus tard, la mère d'Hubert frappe à la porte du 9, villa Poirier, porteuse de deux testaments. Celui de son fils, bien sûr, mais le sien aussi. Un rêve. Beaucoup, beaucoup d'argent. Lambert, grand et profond dépressif, était-il en état de décider ? Possédait-il toutes ses facultés mentales ? Jaloux, les dépossédés se liguent et répandent le venin du doute sur la validité du fabuleux héritage, peu ou

prou 4 500 000 euros plus un superbe manoir sis au parc de Montretout.

Dans *Le Monde*, en 1985, Demarquet, l'ancien copain, va même jusqu'à déclarer : « Lambert était dans un état lamentable – comme sa mère – et entièrement manipulé par Le Pen. »

Alors quoi ? Demarquet, médecin, sous-entend-il qu'il s'agit d'un « abus de faiblesse », de non-assistance à personne en danger, ou encore pire, d'« assassinat passif » ? Le Pen aurait-il poussé Lambert à boire ? On l'a murmuré. Ou dit. Les journaux, à la suite du *Monde*, s'engouffrent dans la brèche. Le Pen gagnera tous ses procès en diffamation. Contre *L'Humanité rouge*, ou *Combat*, contre *Le Monde*, ou *L'Événement du jeudi*.

Durant « L'Heure de vérité » sur Antenne 2, le 16 octobre 1985, il contre-attaque, et vivement, alors que des millions de Français découvrent son verbe. Il est insolent et libre. Il affirme avec verve : « Je suis allé, pendant le mois de la maladie de Lambert, en tout et pour tout quatre fois, avec ma femme, visiter mon ami malade, dont deux fois avec mes enfants et d'autres amis. Je n'avais donc aucune possibilité de faire boire ou d'empêcher Hubert Lambert de boire ! Et, à chaque fois que je l'ai vu, il buvait de l'eau. Voilà ! »

Un milliardaire comme les autres

Pierrette Le Pen confirme les dires de son mari, mais indique, en 1987, dans un hebdomadaire suisse, que son ex-mari dispose en vérité d'une somme d'argent très importante, issue de la « partie occulte de l'héritage », somme, bien entendu, non déclarée en France.

Elle ajoute : « Tout le monde fait ça, ce n'est pas un scoop ! Mais venant du champion rigoriste de l'ordre moral, cela peut faire sourire. »

Et vlan ! Elle précise même que 40 millions de francs français de l'époque du legs (1976) furent déposés à l'UBS (Union des banques suisses), établissement, comme d'autres banques helvètes, voué à la plus grande confidentialité.

Elle raconte ensuite, dans le détail, comment se passaient les transferts, le ballet des serviables banquiers outre-alpins devenus, bien sûr, des amis zélés et de très dévoués porteurs de valises pleines de billets. Une chorégraphie savante. Ces accusations, contestées et jamais étayées, n'auront aucune suite.

Il y avait dans le couple Pierrette/Jean-Marie trop de rancunes et de rancœurs. Des souvenirs d'amour, mais aussi des griffures sévères. La vie, pour Pierrette, n'est soudain plus tenable, lorsque Montretout devient le QG du chef du FN. Elle s'y sent prisonnière. La cage dorée se referme sur elle. Elle se sauve, il n'y a pas d'autre terme, le 10 octobre 1984. Sans un mot. Ni dispute. Ni chicaya. Juste un sac à main et quelques vêtements. Et rejoint, affront suprême, un biographe-hagiographe, ami et admirateur du « chef », Jean Marcilly. Le Pen, furieux, lui coupe immédiatement les vivres et lui retire aussitôt toute procuration et signature sur ses comptes. Plus d'argent, donc, pour la « fugitive ». La colère du Breton est terrible. En 1987, dans une interview à *Playboy*, il ironise sur la situation financière de son ex-femme : « Si elle a besoin d'argent, qu'elle fasse des ménages ! » Pierrette Le Pen répond à cette exhortation en photos. Elle pose, nue ou presque, avec juste un tablier de soubrette, évidemment. Elle fait, oui, le ménage. Mais de manière pour le moins sexy. Réponse de la bergère au berger. Les filles mettent de très longues années avant de revoir ou de renouer avec leur

mère, qui vit aujourd'hui au fond du jardin à Montretout, près de Yann et Marine, et de ses petits-enfants. Le Pen lui a accordé son pardon. « À tout péché, miséricorde, proclame-t-il. Je ne voulais pas priver mes enfants de leur mère et mes petits-enfants de leur grand-mère. Les nichées reviennent. » Seule, on le sait, Marie-Caroline, la bannière, n'est pas pardonnée. « Trahison politique », « imbroglios financiers ». Son père ne l'a pas revue depuis treize ans.

Et pourtant, en 1986, les trois sœurs, Marie-Caroline, l'aînée, en tête, étaient allées jusqu'à signer un communiqué de soutien au père à la suite des déclarations de Pierrette. Leur mère, pour elles, avait été « manipulée ». Elles écrivirent : « Nous témoignons que les allégations de notre mère sont un tissu d'affabulations calomnieuses [...]. Face à ces attaques, notre père a conservé une attitude stoïque et digne, au risque de laisser beau jeu à ses ennemis. Nous lui exprimons publiquement notre admiration et notre amour. » C'est signé : Marie-Caroline, vingt-cinq ans, Yann, vingt-deux ans, et Marine, dix-sept ans.

Moi : J'imagine que ce communiqué a dû beaucoup vous toucher. Les allégations dont elles parlent sont, bien évidemment, celles de Pierrette sur les secrets et l'ampleur de votre fortune, sur les comptes en Suisse et le reste. Vous êtes taxé d'être un très riche et sacré avaricieux, c'est une réputation tenace qui ne vous quitte pas ! Alors ces « allégations » ?

Le Pen : J'ai déjà gagné 120 procès en diffamation. Un de plus, un de moins... Alors quand, dans un livre récent, on dit que « Le Pen a 80 millions d'euros », non, non et non !

Moi : Ça vous fait toujours sortir de vos gonds.

Le Pen : Oui, parce que c'est la vieille thèse de mon enrichissement aux dépens du FN qui ressort. Au-delà des

histoires de torture et d'antisémitisme, quand on m'attaque sur mon honnêteté, sur mon intégrité, oui, j'attaque. Ce n'est pas tant pour moi, j'ai une vieille cuirasse de crocodile. C'est surtout pour mes enfants et mes petits-enfants que je le fais. Leur père, leur grand-père n'est pas ce personnage détestable, ce forban, ce voleur, cet avare que l'on décrit. Oui, je demande compte à la justice. Je vais jusqu'à la Cour de cassation. Je suis sans illusions, mais tant pis. Je ne lâche pas.

Me voilà averti. Ainsi, je n'évoquerai pas de lien possible entre l'attentat qui, en 1976, a fait sauter l'appartement de la villa Poirier et la haine suscitée par l'héritage. Attentat, par ailleurs, non élucidé. Y a-t-il eu une tractation secrète à la suite de cette explosion qui faillit être meurtrière ? Le Pen a-t-il rétrocédé une partie de cet héritage à certain(s) jalou(x) à l'explosif facile ? En tout cas, étrangement, tout se calme, après l'attentat. Mais baste ! Pas d'insinuation, pas d'attaque.

On continue ?

Chapitre 29

MORTS MYSTÉRIEUSES ET PETITS SUCCÈS TIMIDES

Au début des années 1980, le parti continue de traverser un interminable désert sans héritage ni poire pour la soif, de fiasco électoral en déroute militante, en passant par des scissions et déflagrations détonantes. Sans oublier quelques morts mystérieuses. Je pense à celle de François Duprat, en 1978, dans l'explosion de sa voiture piégée. Il était le fondateur, brillant et baroque, du « nationalisme révolutionnaire », il fut l'idéologue du Front national, en devint le numéro deux après l'avoir cofondé. Cet homme, à la voix calme et d'apparence posée, convainc son parti que la lutte contre l'immigration, clandestine ou pas, saura séduire les classes populaires. Il ne se trompe pas, hélas. Il fut ouvertement fasciste, négationniste et brûlait d'une grande passion antisémite. Duprat ou le symbole de la radicalité auquel Le Pen rendait hommage chaque année. Duprat ou le marqueur d'une identité d'origine, celle d'un FN « pré-Bleu Marine ».

Le Pen, à Tours, le jour où il céda la présidence à sa fille, salua les « militants et les martyrs » qui avaient écrit l'histoire de son parti et, les larmes aux yeux, évoqua le « cadavre déchiqueté de Duprat ». Qui a tué ce personnage

emblématique et mystérieux qui, chuchote-t-on, fréquenta officines et services secrets et fut traité, alternativement, de flic, d'indic, et même d'« honorable correspondant » du Mossad, des Syriens ou de la CIA, c'est selon ? Légende noire de Duprat...

C'est un temps où « fafs » et « bolchos » se castignent sévèrement, où des hordes casquées, rouges et noires, se fracassent sans vergogne, à coups de barres de fer, en scandant : « O ! O ! Occident ! »

C'est un temps où, comme dit Le Pen, la « bête immonde » devient la « bête qui monte, qui monte » grâce à toutes les phalanges regroupées de l'extrême droite, celles que peuplent Duprat et ses troupes. De Jeune Nation à Occident, d'Ordre nouveau au GUD, ces chemins furent très fréquentés par de futurs notables devenus ultérieurement amnésiques sur le sujet : Madelin, Longuet, Devedjan, Novelli et tant d'autres.

*

En 1981, Le Pen n'arrive pas à trouver les 500 parrainages nécessaires à sa candidature. Il appelle, alors, à voter « Jeanne d'Arc » (pourquoi pas ?) et assiste au triomphe de Mitterrand. Aux élections législatives qui suivent, le 14 juin, le FN n'obtient que 0,18 % des suffrages et Jean-Pierre Stirbois devient le nouveau secrétaire général du parti. Le nouveau numéro deux, qui succède à Duprat, connu, lui aussi, une fin tragique : un soir de novembre 1988, sur la route entre Dreux (sa ville d'élection, qui fut le symbole de la percée du Front) et Paris, il se tua. Lui aussi. *Mektoub*. Décidément, il y a des postes au FN qui ne portent pas bonheur.

S'ils étaient superstitieux, les successeurs des deux morts en voiture tenteraient d'écarter le « mauvais œil ». Ils

s'appellent Bruno Mégret (le félon), Carl Lang (le râleur nationaliste), Bruno Gollnisch (le mal aimé), Florian Philippot, enfin (l'atypique ex-chevènementiste).

Stirbois est, en 1983, à Dreux, l'homme qui incarne l'avènement du nationalisme comme force électorale. Son succès à Dreux, dont il devient adjoint au maire (RPR) grâce à une inédite fusion droite/extrême droite, est très largement commenté, redouté ou célébré. Cette fusion est honnie ou applaudie. Un rêve ou un cauchemar ? C'est la première victoire d'importance du FN. L'ascension de Stirbois ne s'arrête pas là. Il devient député européen en 1984, et en 1986, grâce à la proportionnelle, entre à l'Assemblée comme député des Hauts-de-Seine. Une saga qui en fait fantasmer plus d'un(e).

Dreux ? Serait-ce enfin une halte providentielle, une oasis, en cette longue marche désertique ? Onze ans après la fondation du Front, des chiffres, en forme de succès, en donnent l'impression et réjouissent ceux qui, à Montreuil, parfois n'y croyaient plus.

1984 est une « belle » année ; que l'on s'en souviennne ! Trois mois avant les élections européennes, le 13 février, Le Pen, pour la première fois, est invité à « L'Heure de vérité » sur Antenne 2. Il y triomphe. Et fait exploser l'Audimat avec des propos... disons « douteux », et largement provocateurs, trois petits mois avant les élections européennes.

Un exemple : il ose comparer l'avortement à un génocide. « Oui, l'assassinat massif d'enfants correspond dans les faits à un génocide... Et vous savez comment, les fœtus, on les fait disparaître dans les hôpitaux ? Eh bien, on les brûle dans les fours crématoires ! »

Sur l'émigration, il dénonce « la véritable invasion qui est en train de se produire dans notre pays, la constitution

de villes étrangères, imperméables à l'autorité, au fisc, à la police... ».

Sur les juifs : « Il semblerait qu'il y ait une "précaution" toute particulière à prendre lorsqu'on parle des juifs. Certains Français, juifs, seraient légalement mieux protégés que les autres... »

Et pour la première fois, en tout cas à mon humble connaissance, il affirme : « J'applique en quelque sorte une hiérarchie des sentiments. J'aime mieux mes filles que mes cousines, mes cousines que mes voisines, mes voisines que des inconnues, et des inconnues que des ennemis. Par conséquent, j'aime mieux les Français, c'est mon droit. J'aime mieux les Européens. Ensuite, j'aime mieux les Occidentaux. C'est aussi mon droit ! » La ritournelle deviendra célèbre.

Il demande une « minute de silence pour toutes les victimes, des dizaines de millions d'hommes, tombés dans le monde sous la dictature communiste [...] et au goulag ».

Il recommande enfin, pour une « question de bon sens, mais aussi de bon goût », aux homosexuels de ne pas occuper le devant de la scène, car leur pratique sexuelle représente « de toute évidence une anomalie biologique et sociale ».

Dans l'assistance, une toute jeune femme blonde, fascinée ou rigolarde, assiste au spectacle que lui offre l'« homme de [s]a vie ». C'est Marine Le Pen. Ce sera sa première apparition télévisée.

Le même homme, trois mois plus tard, réalise la première vraie percée nationale du Front. 10,95 % des voix aux élections européennes. Soit plus de 2 millions d'électeurs. 10 élus frontistes siègent à Strasbourg, dont, bien sûr, Le Pen. Morale : « La provoc, ça paie. »

En octobre de la même année, le dissident Parti des forces nouvelles se dissout, et la plupart de ses cadres, par

l'odeur des futures victoires alléchés, reviennent au bercail.
Celui du Front national.

*

Tout roule : en 1986, effet de la « proportionnelle » mitterrandienne, le FN fait sa grande entrée à l'Assemblée nationale.

Cette fois-ci, les députés frontistes sont 35. 2 700 000 électeurs, soit 9,5 % du corps électoral, ont voté pour eux. C'était sans appel. Aux régionales suivantes, 137 conseillers sont élus. Que du bonheur...

Le 26 avril 1987, depuis La Trinité-sur-Mer (bien sûr), Le Pen annonce qu'il a « pris la *grave* décision d'être candidat à la présidence de la République », pour « l'ordre, le travail, la concorde ».

Il affirme vouloir restaurer la « foi patriotique » et « les valeurs les plus sacrées ». Au passage, il indique qu'il proposera un référendum d'initiative populaire aux Français sur des sujets tels que la peine de mort, l'immigration et la Sécurité sociale, qu'il faut profondément réformer en créant, par exemple, « des caisses séparées pour les Français et pour les étrangers ». Il faut aussi isoler les malades du sida (les « sidaïques », de « véritables lépreux modernes ») du reste de la population. Le 6 mai 1987, invité star de « L'Heure de vérité » pour la troisième fois, il nous avait avertis : il fallait mettre ces gens-là (les « sidaïques ») dans des « sidatorium ». Rien que ça. Le docte « Docteur Le Pen » avait même précisé : « On a refusé délibérément de dire quels sont les moyens préférentiels de contagion de la maladie. Eh bien, ayons le courage de le dire : c'est d'une part la sodomie à 80 %, c'est d'autre part l'usage de la drogue à 17 %. [...] Le sidaïque [...] est contagieux par sa transpiration, ses larmes, sa salive, son contact. [...] On

est bien obligé de constater que le sida est un méfait supplémentaire de l'immigration qui a conduit ce méfait chez nous. »

Et puis enfin, le 13 septembre de la même année, c'est le faux pas ou la provocation très volontaire du « point de détail » sur RTL. Et l'attaque, encore plus insidieuse, contre cette « vérité révélée qui oblige à croire, comme le veut la Torah, à l'existence d'un dieu du Sinaï ou à celle des chambres à gaz ».

Le Pen obtient néanmoins 14,38 % des voix au premier tour de cette présidentielle qui voit Mitterrand réélu triomphalement face à Jacques Chirac. Ses consignes de vote ne semblent pas avoir été vraiment suivies par des électeurs, qu'il avait, très énigmatiquement, appelés à voter pour le « candidat résiduel ».

Il était, en vérité, coincé entre la peste (ou le sida) et le choléra. Chirac avait quant à lui exigé la mise en place d'un « cordon sanitaire » entre la droite et l'extrême droite : il fallait lui faire payer l'affront.

Et la gauche ? On retient que, d'élection en election, depuis 1983, au cœur de la mitterrandie triomphante, le FN est installé dans le paysage politique français qu'il bouleverse profondément. Concordance des temps ? Fruit d'une manœuvre mitterrandienne qui consista à diviser la droite en favorisant la poussée du FN ? On le dit et le répéta à l'envi. Pour Le Pen, tout cela n'est que « légende ». Tout en reconnaissant à Mitterrand une certaine habileté politique. « Entre Mitterrand et moi, il n'y a rien ! » me dira-t-il.

Chapitre 30

1995 : AUTRE PRÉSIDENTIELLE ET MUNICIPALES

En 1995, ça recommence : Le Pen se présente une nouvelle fois à l'élection présidentielle. Cela fait partie d'un paysage où le « diable » s'est installé et a hissé son drapeau.

On regarde la droite se déchirer sur fond de haine entre Balladur et Chirac. Et la gauche se régale. Le Premier ministre, célèbre « tueur à l'élégance ottomane », lui, se voit déjà à l'Élysée. Les sondages le donnent grand favori. On ne saurait rien lui refuser : l'élection ne semble qu'une formalité certes un peu lassante mais, hélas, obligée. Je me souviens que l'excellente Arlette Chabot (alors à France 2) se demandait même si Jacques Chirac devait aller « jusqu'au bout ».

Vous : Et vous ?

Moi : Moi ? Comme d'habitude. Je filmais la campagne de l'« austère » Lionel, dont Le Pen disait : « Il faut rendre Jospin à son parti marxiste, à son parti de l'étranger. »

Quant à Chirac, pour Le Pen, « c'est Jospin, en pire ». Voilà qui est dit.

À droite, les sondages, soudain, s'inversent et Chirac, le sympathique qui mangeait des pommes, terrasse Balladur le « suffisant » et ses compagnons d'alors, Sarkozy et Fillon. Cela paraît préhistorique !

Jospin et Chirac se retrouvent donc face à face. Chirac gagne aisément : 52,6 % contre 47,3 % au socialiste. 47,3 %, c'était, d'ailleurs, le titre de mon film de campagne. Celui-ci aurait pu, aussi, s'appeler « Chronique d'une défaite annoncée ». La campagne socialiste ne brilla pas, en effet, par sa fougue. Jospin, on s'en souvient peut-être, avait bien du mal (euphémisme) à « fendre l'armure », comme l'exigeaient les jeunes socialistes lors de meetings bien trop sages à leur goût. Je me souviens du dernier débat d'entre les deux tours. Un assaut de courtoisie et d'amabilité entre les deux hommes. À la fin, alors que les caméras tournent toujours dans le vide, ils promettent de se revoir et brocardent, taquins, leurs militants respectifs qui, pauvres excités par trop rustiques, auraient aimé sentir plus d'agressivité entre les deux hommes. Ils ne comprennent rien. Ce sera pour la prochaine fois. Il n'y en aura pas.

Le Pen, lui, obtient 15 % des voix.

*

Son électorat est, majoritairement, masculin et jeune. On s'accorde à constater, avec curiosité, pour la première fois, la forte émergence d'un vote « ouvrier » en sa faveur. Ils ont été 30 % à voter pour lui, 75 % éprouvant, pour eux-mêmes, un « sentiment d'insécurité », et 92 % se sont déclarés favorables au rétablissement de la peine de mort. Ces ouvriers se sentant, pour la plupart, appartenir aux classes défavorisées sont inquiets pour leur avenir comme de la montée d'un islam conquérant (88 % !).

Le vote Le Pen ? « Une France exaspérée », nous explique l'IPSOS. L'exaspération est-elle un sentiment durable ? Il semble que oui, parfois : en juin 1995, aux élections municipales, des mairies de la région Provence, là même où Le Pen a toujours obtenu des scores conséquents, tombent dans l'escarcelle du FN.

Vous : Marignane (33 000 habitants), Toulon (168 000 habitants), Orange (30 000 habitants). Au programme des nouveaux élus : totalitarisme municipal, croisade contre la culture « élitiste », détournements de fonds, discriminations à l'embauche, endettement(s) et impunité généralisée.

Moi : Quelle mémoire ! Je vais participer à ce jeu, moi aussi. En 1997, Catherine Mégret, épouse de Bruno Mégret, « délégué général du parti », pas encore tout à fait « félon », mais inéligible pour cause de dépassement de plafond lors d'un précédent scrutin, emporte, au second tour, la mairie de Vitrolles (37 000 habitants). Belle victoire (52,48 %). Encore une !

Vous : Catherine Mégret. Une vraie-fausse candidate, par procuration, comme faillit l'être plus tard Jany Le Pen, missionnée par son mari pour diriger la liste FN aux européennes !

Moi : Exact. Mais puisque vous évoquez Mégret, allons-y, sous forme de petit jeu.

Qui a dit : « Beaucoup de valeurs sacrées, morales, identitaires ont été prônées dans le passé par des penseurs contre-révolutionnaires, antidémocrates ou antirépublicains. La mission du Front national consiste précisément à rendre possible la renaissance de ces valeurs ! » ?

Réponse : Bruno Mégret, bien sûr ! Le même avait osé affirmer que la gestion des mairies FN de Toulon, Marignane, Orange était « bonne », faisant fi des chantages, des

magouilles financières, des « préférences nationales » mises en œuvre illégalement dans ces mairies devenues frontistes.

Qui, à Vitrolles, annonçait la création d'une allocation municipale de 5 000 euros versée aux seuls « parents français et européens » ?

Réponse : Bruno Mégret, officiellement « porte-parole » de la mairie. Le même Mégret précisa, au nom de son épouse : « Il est normal que les Français soient prioritaires chez eux. »

Les nouveaux maires suppriment des subventions à des associations « suspectes », ils licencient des animateurs sociaux, prétendent bolcheviques ou gauchistes. Des livres suspects sont interdits dans les bibliothèques de ces municipalités où l'on s'abonne, à tour de bras, aux bien-pensants *Rivarol*, *Présent*, *National Hebdo*, en remplacement de *Libération* ou de *L'Événement du jeudi*, journaux jugés antinationaux. Ambiance torride. Ce n'est qu'un début.

Chapitre 31

LE « PU-PUTSCH » DU FÉLON MÉGRET

1998. On tourne.

Vous : Mégret. Nous voici enfin à la scission des scissions, celle qui devait tout emporter sur son passage. Tsunami, séisme au FN !

Le Pen : Vous vous intéressez aux losers, aux entrepreneurs de petits « pu-putschs » ratés. Vous êtes à ce point désœuvré, Moati ?

Moi : C'est de votre faute après tout. C'est grâce à vous, en 1986, que le « félon », comme vous dites, devient député de l'Isère. Et, plus tard, en 1989, député européen. Était-ce bien vous, ou me trompé-je, qui l'avez nommé directeur de votre campagne présidentielle de 1988 ? Et, enfin, était-ce bien vous ou me trompé-je derechef, qui l'avez nommé la même année délégué général du Front ? Qu'y puis-je, moi ?

Vous [bas] : Très bien !

Le Pen : Oui, Mégret me doit tout. Si c'est ce que vous voulez dire... Reconnaissons tout de même qu'il me fut, certes, par ambition, très dévoué, et fit figure de bon organisateur pour ce Front dont il voudra, plus tard, me déloger. C'était un polytechnicien follement imbu de lui-même

que cet « ex » du RPR en quête de reconnaissance, de parti et surtout d'investiture. Il vint donc frapper à ma porte. Pour exister, le pauvre. Je lui ai, c'est vrai, donné sa chance en 1986.

Moi : Votre idylle, votre lune de miel durera plus de dix ans, tout de même !

Le Pen : Ni idylle ni lune de miel ! Un mariage de raison, sans plus.

Moi : Comment fait-on un putsch ?

Le Pen : Ça vient de très loin, ça éclate un jour, mais ça vient de très loin. Lui et ses sbires, à la direction du Front, avaient hésité avant de franchir le Rubicon. Un coup d'État contre Le Pen ne se fait pas sans risque, pensaient les plus intelligents, ou les plus avisés, d'entre eux. Mégret avait un but, un seul : prendre ma place pour opérer un virage politique majeur : faire des alliances avec la droite classique RPR ou UDF. Alors, il a passé beaucoup de temps à faire des risettes à nos élus, à coups de médailles en chocolat et de bons déjeuners au soleil de Vitrolles, en leur promettant des destins fabuleux si, bien sûr, ils se ralliaient à son tout petit panache blanc. Ce sont des graines de flagornerie, qui n'ont pas besoin de beaucoup d'arrosage pour devenir de vrais baobabs.

*

Tout bascule au congrès de Strasbourg. Ce sont les « trois coups du mégrétisme triomphant », comme l'a écrit Renaud Dély¹. Ah, il avait préparé son coup, le « félon ». Dans la salle bien chauffée par lui, et pleine de ses supporters, on scandait « Vitrolles ! Vitrolles ! ». On en entendra davantage que des « Le Pen président ! ». Une première.

1. Renaud Dély, *Histoire secrète du Front national*, Grasset, 1999.

Puis vint le dimanche et le temps des discours. Mégret joua au « dauphin » et se fit ovationner longuement ainsi que son épouse Catherine, vraie-fausse « maîtresse » de Vitrolles. Il rayonnait de fierté.

Le Pen : Et il agitait ses petits bras, en signe de victoire. Comme moi. Mais le pauvre garçon n'avait ni ma taille ni ma carrure.

Moi : Vous êtes tout de même réélu président du Front. Et par acclamations.

Le Pen : Oui, bien sûr ! Mais au comité central, Mégret est en tête. C'est ça qui est important. Il écrase Gollnisch. Et Marine, ma fille, est écartée. Marine ! Donc, le nouveau comité central est largement dominé par les comploteurs mégrétistes déchaînés contre moi. Je dois reconnaître tout de même que ses intrigues et ses menées subversives allaient rencontrer une résistance de plus en plus grande dans le mouvement. On assista à une espèce d'exaspération qui finissait, c'est un comble, par se retourner contre moi : « Le Pen, il ne réagit pas ! Il ne se rend plus compte. »

Moi : En gros, ils disaient que vous aviez perdu la main, non ?

Le Pen : C'est ça ! Dire que moi, je m'étais comporté avec lui comme un grand frère. J'ai eu tort. Je lui avais même dit : « Écoute, Bruno, tu as l'ambition d'être président de la République. Après tout, pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas ? Je crois, en toute sincérité, que la voie, pour toi, ne passe pas par la présidence du Front national. Tu n'en as pas le gabarit. »

Moi : Pas gentil ! Surtout que vous aviez proclamé, je ne sais plus si c'était à Toulon, qu'il n'y avait « pas de numéro deux ni de dauphin au Front national ».

Le Pen : Oui, oui. Et c'était vrai. Je lui ai même dit qu'au-delà de son gabarit insuffisant, que venant du RPR, il ne possédait ni l'histoire ni la culture du Front.

Moi : Un coup de poignard !

Le Pen : Mais non ! Vous voyez le mal partout. Je lui ai suggéré une autre voie, plus « pompidolienne ». Secrétaire d'État, ministre, puis, après, Premier ministre. Bref, il me semblait mieux, pour lui, d'accéder à la présidence de la République par la voie gouvernementale et non « populiste ». Mais il s'aimait trop. Il voulait tuer le père et devenir calife à la place du calife. Voilà où ça l'a mené. Il pensait, et il l'a dit à Le Rachinel, alors trésorier du Front, qui lui faisait remarquer qu'il avait, à son âge, tout le temps devant lui : « Tu as vu la santé qu'il a, Le Pen. Il est capable d'être là dans dix ans. Et même dans quinze ans ! Moi, j'ai une carrière à faire, je ne peux plus attendre. »

L'ambiance est détestable au Paquebot, qui tanguent. Dans les bureaux, les mégrétistes sont partout. On parle même d'une action-commando des troupes mégrétistes contre le siège du FN. Marine Le Pen exige, rapporte-t-on, que Bernard Courcelle, chef suprême du service d'ordre du parti, place nuitamment des « hommes armés en faction sur le toit ». Ambiance western garantie. Gué-guerre à Saint-Cloud contre le pu-putsch. Quand tout cela a-t-il commencé ? demandai-je prudemment une nouvelle fois au guide suprême.

Le Pen : Je vais tout vous dire : c'était au mois d'août 1998. Le sujet : la direction de la tête de liste du FN pour les européennes de juin 1999. Vous vous en souvenez ?

Moi : Attendez, on recharge la caméra. Allez-y ! Ça tourne.

Le Pen : J'avais en effet sur le dos cette sale histoire de Mantes-la-Jolie.

Moi : Pardi ! C'était quand vous aviez agressé la maire et candidate Annette Peulvast-Bergeal.

Le Pen : J'étais là pour soutenir ma fille Marie-Caroline. J'allais pas me dégonfler devant elle. Les gauchos m'avaient poussé à bout. Ils étaient venus en masse. Des fauves, je vous l'ai déjà dit, c'était un piège, un coup monté par Rocard. Ils me cherchaient ! J'ai réagi. J'ai pas peur, moi. Et quand on me cherche, on me trouve.

Moi : Mais, franchement, était-il nécessaire d'attaquer une femme ? Vous l'avez secouée violemment, vous hurliez : « On en a marre ! On en a marre d'être insultés. » Cette agression est passée en boucle sur toutes les chaînes. Effrayant. Vous étiez ivre de colère et de rage. Vous vous êtes, en plus, va savoir pourquoi, lâché contre les rouquins... et les « pédés ». Pourquoi les rouquins ? Oui, pourquoi ? Non, je blague.

Le Pen : Pas drôle. Bon, bref. J'ai été condamné, bien sûr.

Moi : À deux ans d'inéligibilité, et 8 000 francs d'amende. Trois mois de prison avec sursis. Et la Cour de cassation a, dans un premier temps, rejeté votre pourvoi.

Le Pen : Je ne pouvais plus, donc, aller aux régionales. Ça tombait bien pour mes adversaires et les partis de l'Établissement. Je n'ai pas supporté ça. Comment interdire d'élection un homme politique qui a recueilli, par deux fois, plusieurs millions de voix ! Scandaleux ! J'aurais pu ne pas être présent en 2002 ! Un comble ! J'ai eu, quand même, gain de cause. Enfin, partiellement. La Cour de cassation a réduit mon inéligibilité à un an. Et j'ai pu me présenter. C'est le moins qu'ils pouvaient faire.

Moi : Mais le mal avait été fait avec Mégret. Celui-ci est alors tombé dans un sacré piège que vous lui avez tendu. Et ce piège s'appelait Jany. Je rappelle aux jeunes générations que, lorsque vous pensiez que vous étiez inéligible pour deux ans, vous aviez déclaré que Jany, votre femme, ferait très bien l'affaire à votre place. Et elle a pris celle que

devait occuper, théoriquement, Mégret : la tête de liste. Comme Mme Mégret à Vitrolles, après tout. Une Le Pen conduisant la campagne, c'est, disiez-vous, ce que vous vouliez au plus profond de vous. Jany, elle, se déclara prête à se « dévouer ». Et Mégret n'a pas supporté ça. On peut le comprendre. Et ainsi, vous aviez pu « tester » ses réactions en direct. Vous aviez joué avec ses nerfs. Vous vous êtes servi de Jany pour le faire chuter. Vrai ou faux ?

Le Pen : Il avait bien mis sa femme à sa place à la mairie de Vitrolles. Pour Jany, c'est vous qui écrivez, ou réécrivez l'histoire. C'est une femme magnifique de courage ! Ce qui est vrai, en tout cas, c'est que ma peine d'inéligibilité étant réduite à un an, j'ai pu aller aux régionales. Alors, la guerre ouverte, totale, s'est déclenchée entre nous et les mégrétistes, qui pétouchaient et ne se contenaient plus. En décembre 1998, je fous à la porte du conseil national deux de ses petits copains. Nathalie Debaille et Hubert Fayard. Ça fait du bruit. Ça gueule dans tous les coins. C'est très violent ! Je traite la bande de Mégret de « minorité extrémiste, activiste, et même raciste ».

Vous : Il est gonflé, Le Pen, de traiter quelqu'un de « raciste » ! Ça lui va bien !

Le Pen : Les mégrétistes demandent la tenue d'un « congrès extraordinaire » pour, soi-disant, dénouer la crise. Tu parles. Je ne suis tout de même pas né de la dernière pluie !

Moi : Alors, bien sûr, vous refusez le congrès.

Le Pen : Bien sûr. Ils vont organiser, à la place, un « conseil national ». Ils s'agitent dans tous les sens et pétitionnent à tout-va.

Moi : 1 500 signataires contre vous. C'est pas rien !

Le Pen : C'est très facile à faire. Ils décident de convoquer ce soi-disant conseil à Marignane, pour la fin janvier.

C'est la meilleure. J'exclus officiellement du parti une poignée de mégrétistes pour « félonie ». Ils ont ce qu'ils méritaient, Le Gallou, Philippe Olivier, mari de ma fille aînée, Serge Martinez, Pierre Vial, le païen !

Moi : Une exécution sommaire. Et tous ceux-là fondent, à Marignane, autour de Mégret, un parti anti-Le Pen, nommé « Front national-Mouvement national ».

Le Pen : Je les attaque en justice. Et je gagne. Ils n'ont pas le droit de se servir du logo et du nom du parti. Il m'appartient. Le Front national, c'est moi. Eux, déboutés, dépités, débaptisent leur truc qui deviendra « Mouvement national républicain ». Bon vent aux traîtres. Cette scission ne leur portera pas bonheur.

Moi : Aux européennes, le FN chute à 6 %. Et le micro-parti de Mégret réalise 3,28 % des voix. À vous deux, vous faites autour de 9 %. Ce n'est quand même pas une victoire. Surtout que votre parti est démantibulé.

Le Pen : Reconstruire le Front après le « pu-putsch » fut très, très long. Cela m'a pris quatre ans. Après, pour les élections européennes, on n'avait plus un sou. Tous nos comptes étaient bloqués par les sbires de Mégret grâce à une manœuvre juridique plutôt performante, je dois le reconnaître. Plus de téléphone, plus même d'AFP. J'ai passé un temps fou à récupérer le tout et à mener des actions judiciaires qui se sont toutes terminées par la déroute de Mégret et de ses partisans.

Moi : Quelle histoire !

Le Pen : Une drôle de vie que la mienne. Et on arrive aux présidentielles de 2002.

Chapitre 32

PRÉSIDENTIELLE 2002 : RETOUR SUR IMAGE

Je tourne, pour France 3, un « Bloc-notes » des présidentielles. Tous les jours, je livre ce que j'ai filmé. J'adore l'exercice. Il faut que je me différencie des JT. Cela tombe bien. Je filme ce qu'ils délaissent. Je ne traque ni les petites phrases, ni les déclarations solennelles. Pour ma part, je ne m'intéresse, on le sait, qu'aux seules coulisses.

Je me délecte des attentes, du « rien », ou des moments de solitude des candidats. Je ne cherche pas les « scoops », je traque plutôt la vérité humaine et, parfois, la frôle. J'essaie de me faire oublier. Je m'immerge au cœur des quartiers généraux des partis. Je deviens comme transparent, ou invisible, et, après m'y être invité, m'infiltrer dans les réunions les plus privées ou les conclaves stratégiques.

Je me cramponne et tente de me faire oublier. Je fais « ami-ami » avec les assistantes espiègles ou accablées, et pactise avec les gardes du corps.

*

Vers la fin février 2002, j'arrive au Paquebot, alors siège du FN. L'ambiance est sinistre. Comme le temps. Je filme une petite réunion autour du chef. Du côté « parrainages »

d'élus (il en faut 500 répartis sur 30 départements), il explique que ça ne marche pas fort. Ils sont loin d'avoir obtenu les providentielles signatures pourtant nécessaires à la présentation et à l'acceptation d'une candidature à la présidentielle par le Conseil constitutionnel.

Cela ne m'étonne pas, car j'avais, par ailleurs, suivi un élu FN dans l'Oise. Et cela avait été, de mairie en mairie, un long et fastidieux périple à la recherche d'introuvables signatures. En cette terre où, pourtant, le FN avait réalisé l'excellent score de 24,8 % aux dernières cantonales, « M. X », très souvent bredouille après de longues journées de quêtes infructueuses, était quasiment désespéré. Il se faisait balader par des maires matois, frileux, et donc exagérément prudents.

Accorder son parrainage au Front, c'était se fâcher, lui disaient les édiles locaux, avec le conseil général ou régional, se faire boudier par certains électeurs de droite modérée ou, pire, se voir refuser des subventions en haut lieu. Bref, s'« afficher » en faveur du FN ne semblait pas bon pour un maire élu, apparemment, sans étiquette ni problème.

Mon recruteur martelait son argumentaire : « Tu peux signer pour nous sans être d'accord avec nous, c'est la démocratie ! Le Pen, y a des millions de gens qui ont voté pour lui. Il serait quand même pas normal qu'il puisse pas se présenter, grands dieux ! Allez, Georges, Marc, André, Jean, Pierre, François (au choix), sois sympa ! Donne-nous ta signature, ça t'engage à rien. »

L'autre se tait. Pas un « taiseux » en général, mais là, il l'est.

Réponse au choix : « Laisse-moi du temps », « Je peux pas te répondre tout de suite », « On se rappelle très vite ».

M. X. : Quand ?

Le maire : Je sais pas... Bientôt.

M. X. : Allez !

Le maire : Je te promets, je te rappellerai !

M. X. : Promis ?

Le maire : Ouais, promis !

M. X. reprend sa voiture. Il en a assez, il me dit : « J'en ai marre, vraiment marre. Ils ont pas de couilles. Que dalle ! Ils ont la trouille, ils pétochent ! »

On s'en doute : le maire ne le rappellera pas. Ou lui avouera, peut-être, avoir déjà promis sa signature à un autre candidat. M. X. est comme le mélancolique représentant de commerce d'une marque oubliée. FN, Lutte ouvrière, Ligue communiste révolutionnaire : les extrêmes n'ont pas la cote chez l' élu de base.

Mais M. X. s'acharne. Comme, ailleurs, ses camarades dans les autres départements où le FN a été plutôt bien accueilli lors des dernières élections cantonales : Nord (23 %), Pas-de-Calais (22,8 %), Bouches-du-Rhône (28,20 %), Var (27,6 %), etc.

Nous, on suit. Mes équipes sont partout. Mais « ça rame », me disent-ils.

*

Début mars 2002. Retour au Paquebot.

Le Pen : Si je n'ai pas mes signatures, Chirac est mort. Ce sera la chute de la maison Chirac. Y a des maires partout qui se rétractent, après avoir promis de nous parrainer. *Ils avaient promis !* Mais ils ont tant de pressions, de vraies pressions, qu'ils se dégonflent !

Moi : Elles viennent de qui, ces pressions ?

Le Pen : Chirac d'abord. Bien sûr Chirac. Mégret, un peu. Et les grands élus dont ils ont vraiment besoin ensuite.

Moi : Vous avez dit que Chirac était votre « ennemi numéro un ». Normal qu'il ne vous aide pas.

Le Pen : C'est vrai. Moi, je suis la vraie droite. Il connaît ma capacité de nuisance, il ne devrait pas m'empêcher de me présenter. Sinon, le FN sera dans la rue !

Moi : Où iront les voix de vos électeurs si vous ne vous présentez pas ? [Un temps.] On dit partout : deux tiers pour Chirac ; un tiers pour Jospin.

Le Pen : Alors, si vous savez tout. Quand je pense que vos confrères croient que je bluffe ! Que je fais une mise en scène. Quand je pense que des farfelus, des cinglés vont les avoir, ces satanées signatures ! On dit que je joue au poker menteur. Ah, j'aimerais bien. Venez, je vais téléphoner devant vous. Vous allez voir si je bluffe.

*

Un de ses proches lui passe, au téléphone, un à un, des élus importants qu'il convient de caresser avec délicatesse. Ces puissants du moment, c'est Le Pen lui-même qui doit les appeler.

Le proche : Ne quittez pas, je vous passe M. Le Pen.

Le Pen [mielleux, semblant s'adresser à un grand malade] : Bonjour, cher ami. Quel plaisir de vous entendre. Un vrai plaisir !

L'inconnu 1 : Pas moi.

[Un temps.]

Le Pen : Allons bon, cher ami. Pourquoi ?

L'inconnu 1 : Parce que je ne vous aime pas.

[Un temps.]

Le Pen : Mais vous m'aviez donné votre signature la fois dernière. Que se passe-t-il ? Allô ? Allons, cher ami ! Allô ?

L'inconnu 1 : Non, c'est non.

Le Pen : Mais c'est la démocratie ! Des millions de Français ont voté pour moi !

L'inconnu 1 : Je sais, mais cette fois-ci, c'est non. Au plaisir, monsieur Le Pen.

Le Pen : Au plaisir.

On raccroche. Sec.

Deuxième appel. Deuxième échec plus suave, moins cinglant, mais échec tout de même.

Ensuite, je filme un succès. Il s'agit, croit le patron du FN, du fils ou du petit-fils d'un général qu'il aurait bien connu, dans le temps.

L'inconnu 2 : Non, je n'ai aucun rapport avec ce général. Je ne vois pas qui c'est.

Le Pen : Allons bon. Vous portez, cher ami, le même patronyme, pourtant. Un homme remarquable, vraiment, que ce général.

L'inconnu 2 : Oui, sûrement ! Mais je ne suis ni son fils, ni son petit-fils, ni rien.

Le Pen : Bon... Vous savez pourquoi je vous appelle ?

L'inconnu 2 : Ne vous fatiguez pas : je suis d'accord. Je vous donne ma signature.

Le Pen : Ah ! Vous êtes un vrai républicain. Un vrai patriote. Bravo et merci !

L'inconnu 2 : Je veux que vous nous débarrassiez des socialistes. Et de Chirac par la même occasion.

Le Pen : Je m'y emploie. Et je le ferai grâce à tous ceux qui soutiennent ma candidature nationale, cher ami. Je réussirai !

L'inconnu 2 : Je vous donne *juste* ma signature. Je tiens à vous préciser que je n'appellerai pas *publiquement* à voter pour vous. Je ne peux pas. Vous comprenez ?

Le Pen : Je comprends. [Un temps.] Au revoir, et encore merci, cher ami.

L'inconnu 2 : Au revoir, monsieur Le Pen.

Trois appels. Deux non. Un oui.

Le Pen, devant ma caméra, veut faire bonne figure. Il y réussit. Malgré les refus et les reniements de dernière heure. Je le remercie. Je m'en vais. Le petit film passe le soir même sur France 3.

*

Le 16 mars, Le Pen dépose lui-même au Conseil constitutionnel ses 500 signatures. La presse se déchaîne : « Fin du vrai-faux suspense », « Coup de bluff réussi ». Les journalistes, les « vrais », n'ont jamais cru que Le Pen ne pourrait pas se présenter. Moi, si. Je l'avoue. J'ai cru au suspense et aux rebuffades essuyées par ses recruteurs locaux et lui-même. Suis-je trop crédule ou naïf ? Peut-être. Peut-être pas.

L'histoire, la même, se répète en 2007, ainsi que pour Marine Le Pen, en 2012. Le même éprouvant porte-à-porte électoral à la recherche des petites mairies et ses signatures perdues. L'article 4 de la Constitution indique pourtant que « les partis concourent à l'expression du suffrage ». Certes. Mais encore faut-il pouvoir se présenter. Et trouver les « parrains » complaisants, courageux, désespérés ou, tout simplement, conquis d'avance.

Il s'agit de liberté. Celle du citoyen d'abord : au cas où le candidat qu'il préfère ne peut se présenter, il conserve, fort heureusement, son droit de vote, mais perd celui d'affirmer ses convictions. Étrange règle du jeu au nom du « sérieux », indispensable pour le législateur, des candidats. Aucune réforme de ce système n'est, semble-t-il, en vue. Marine Le Pen pourra-t-elle se présenter en 2017 ?

On peut se poser la question. Aucun des deux grands partis n'y a intérêt. Qui vivra verra. À suivre.

*

On suit. On suivra. Jusqu'au bout. Le 21 avril 2002, on finira épuisés.

Chapitre 33

21 AVRIL 2002... ET APRÈS ?

Tard, très tard dans la nuit, Le Pen et les siens ont chanté :

Le Pen : « Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? »

Tous : Le Pen ! Le Pen !

Le Pen : « Qu'est-ce qu'on attend pour faire la fête ? »

Tous : Le Pen, Le Pen !

Marine menait la grande farandole des militants dans un Paquebot enfiévré, où l'alcool coulait à flots. Puis le rideau est tombé.

Cette nuit-là, Jospin quitte la vie politique, humilié, battu, trahi par des « alliés » qui n'en étaient pas.

Dès l'annonce du résultat du premier tour, les grands ténors de la gauche appellent à voter pour le candidat de droite, « pour faire barrage à Le Pen ». Un bel unanimité nommé « front républicain » engendre une fausse campagne de second tour. L'action aurait presque pu se passer en Corée du Nord.

Le Pen s'est adressé à ses électeurs dans une exhortation quasi papale : « N'ayez pas peur de rêver, vous les petits, les sans-grade, les exclus. N'ayez pas peur de rêver, vous les mineurs, les métallos, les ouvrières et les ouvriers de toutes les usines ruinées par l'euromondialisme, agriculteurs aux

retraites de misère et acculés à la ruine et à la disparition [...], vous tous qui êtes aussi les premières victimes de l'insécurité ! N'ayez pas peur de rêver ! »

Il s'était défini, on s'en souvient, comme « socialement de gauche, économiquement à droite et, plus que jamais, nationalement de France ». Mais Le Pen se heurte à un grand réflexe « antifasciste », tous partis et sensibilités mêlés et confondus. Les gens se disaient, je m'en souviens : « Si Le Pen passe, ça va être le chaos. »

Il n'y aura pas eu de « chaos », ni, bien sûr, de fascisme. Ni, plus tard, de gouvernement d'« union nationale » autour de l'ingrat et oublieux Jacques Chirac qui a empoché les voix de gauche sans même dire merci.

La morne suite, on la connaît : le 5 mai 2002, Jacques Chirac réalisa un score quasi bananier. La gauche se noya, la bonne gauche, la gentille gauche, disparut dans le triangle des Bermudes des votes chiraquiens en contribuant, plus que largement, au triomphe de celui qui est passé, en un tour, de 19,9 % des voix à celui, jamais vu, de 82 % des suffrages exprimés. Double salto. Patinage artistique nord-coréen, ou algérien.

*

Quelques jours après le fatal 5 mai 2002 se répandent au Paquebot la colère et le désespoir.

Marie-Christine Arnautu, fidèle parmi les fidèles de Le Pen, amie du père et de la fille, exprime tout ce chagrin. Pour elle, cette fin de campagne 2002 a été « une monstruosité ! Une monstruosité ! [...] On n'avait pas prévu cet incroyable acharnement médiatique, syndicaliste, ecclésiastique. [...] Tous nos militants étaient révoltés, blasés. Quand vous êtes adhérent d'un parti qui a toujours respecté les lois, toujours respecté la République, qu'on ose vous traiter comme ça ! Y a de quoi être écoeurés ! »

Aucun débat télévisé pour Le Pen. Rien. Silence radio.

« Et nos militants stigmatisés, traités d'antisémites, de xénophobes, de racistes, de fascistes ! [...] Insupportable ! », martèle-t-elle, par trois fois, à Sylvain Crépon¹.

Jean-Marie Le Pen avait donc perdu. Sèchement. Il paie, pour la première fois, pour l'« inégalité des races », le « point de détail », les « sidaïques lépreux », pour ses discours tonitruants, ses provocations, ses « gueulantes », ses sales pulsions et ses jeux de mots funestes. Il paie, en même temps, pour ce qui, pourtant, avait si largement contribué à ses succès et assuré sa popularité « urticante » mais persistante. Fin de partie pour le patriarche ? Personne ne pouvait encore le formuler. Mais beaucoup l'espéraient.

Ce qui est clair, c'est qu'au soir du second tour une nouvelle star est née devant les caméras de France 3 : Marine Le Pen. Reparties cinglantes. Aisance de grande lignée. Cette nouvelle Le Pen séduit les médias qui s'accordent à penser avec une belle unanimité qu'il faudrait, dorénavant, compter avec celle qui était douée et blonde comme son père, mais jolie, pas comme son père.

*

Dans les jours qui suivent, autour d'elle, on réactive une structure nommée Génération Le Pen. Marie-Christine Arnautu en devient la présidente.

Au programme, un mot qui fera florès : la « dédiabolisation ». Difficile à prononcer, encore plus à mettre en œuvre, mais on en cerne le sens : adieu scories et « provoc » en tout genre, propos douteux et astuces foireuses.

1. Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Nouveau Monde Éditions, 2012.

Bonjour au sérieux et aux nouveaux cadres normaux du FN, ni anciens collabos ni trop antisémites, réunis autour de Marine. Louis Aliot, en tête, qui a des origines, certes lointaines, mais tout de même juives. Bonjour aux repentis, aux ex-mégrédistes. Bonjour à Bruno Bilde et Steeve Briois, d'Hénin-Beaumont, de retour au bercail. Bienvenue aux fidèles du père, qui acceptent la cure de normalisation « dédiables » du Front.

Allez, au travail ! L'équipe de Génération Le Pen, autour de la fille du chef, se dit qu'il faut, fissa, s'occuper, enfin, des questions sociales et économiques et qu'il convient – faut-il le répéter ? – de tourner les pages nauséabondes et ranger définitivement, dans les placards à balais du Paquebot, certains miasmes d'un passé qui a bien du mal à passer.

Se mettre au travail, c'est donc faire des propositions claires à l'ensemble des Français, abandonner l'ivresse d'une opposition constante aggravée par le grand blues de l'après-2002. Il faut prendre le pouvoir, le vrai, la présidence de la République. Vivement Marine ! Marine à l'Élysée. Et dès 2012, s'il vous plaît.

Chapitre 34

MARINE, PREMIERS CRIS ET CHUCHOTEMENTS

Vous : Quant à vous, acharné, vous continuez à suivre Le Pen père. Une seconde nature chez vous.

Moi : C'est ça. C'est même un an après le 21 avril 2002 que je me décide à réaliser mon film : *Le Pen, vous et moi*.

Vous : Le même titre que ce livre ? Vous en avez des fixettes !

Moi : Oui. J'ai retrouvé le chemin de Montretout et du Paquebot.

Vous : Vous avez alors croisé Marine ?

Moi : Bien sûr. Elle était devenue, en 2003, par la grâce paternelle, vice-présidente du Front national, alors que la veille, au congrès de Nice, elle n'avait été élue qu'en trente-quatrième position au comité central. Peu importe. Son père la hisse. Et la promeut. Il a du flair, par moments.

Vous : Comment cette subite promotion a-t-elle été accueillie par les hiérarques du Front ?

Moi : Mal. Surtout que le père promet à la benjamine un « avenir présidentiel ».

Vous : Aïe. J'imagine la tête de Gollnisch !

Moi : Oui... Et celle de Carl Lang, secrétaire général du parti. Soyons francs : à l'époque, beaucoup de vieux militants frontistes, blanchis sous le harnois des luttes

anciennes et perdues, trouvent trop rapide et excessivement injuste l'ascension de Marine, qui n'est rien d'autre, selon eux, qu'une *night clubber*. Ils disent que ce n'est plus le Front national mais le « Front familial ». Ah oui, ils préfèrent l'ultra-droitier Gollnisch et ne s'en cachent pas. La guerre est déjà ouverte entre « gollnischiens » et « marines », « anciens » et « modernes ». Elle durera jusqu'en 2011, lors du sacre de Marine à Tours. Je me souviens bien du visage défait de son rival malheureux pour l'avoir filmé en gros plan. C'était lors de la publication du vote des militants. Sourire figé en forme de rictus. Arrêt sur image.

*

Vous : Revenons en 2003.

Moi : Le 4 juillet de cette année, Bernard Antony, l'un des principaux soutiens de Gollnisch face à Marine, démissionne du Bureau politique. Le départ du chef de file des « cathos tradis » est une perte sèche. Gollnisch est de plus en plus seul dans son parti, alors qu'il avait été triomphalement élu, devant tous les autres candidats, au fameux « comité central ».

Vous : Difficile à suivre.

Moi : Je sais. Mais c'est comme ça que ça se passe au Front ! Tu peux être élue au très minable trente-quatrième rang au congrès de Nice, et devenir vice-présidente du parti tout juste après !

Vous : Si tu t'appelles « Le Pen ».

Moi : Tu commences à comprendre. On est tout de même un peu en monarchie, au Front... ou dans une holding familiale... Peut-être les deux, si tu vois ce que je veux dire...

Vous : À peu près...

Moi : Je me souviens des effets de cette guerre Gollnisch *versus* Marine... La vice-présidente contre le numéro deux. Ambiance ! C'était lors du défilé du 1^{er} mai 2010. Tu sais, l'hommage annuel à Jeanne d'Arc, où j'étais – comme d'hab.

Vous : Tu es bizarre ! Tu es à ce point désœuvré ?

Moi : Ce doit être ça. C'était une atmosphère de guerre civile, mais plutôt du genre « libanaise ». Une guerre de clans. Entre militants. Haineux. *Minute*, le journal qui fut dirigé par l'avenant Patrick Buisson, avait annoncé « une nuit de la Saint-Barthélemy », autrement dit une « nuit des Longs Couteaux » dans l'appareil frontiste au cas où Marine serait élue présidente à Tours. Quelle intuition ! Quelle légendaire clairvoyance ! Le Pen répondit à ce génie des Carpates, futur conseiller aux longues oreilles de Sarkozy, qu'il était « choqué » par ces « procédés odieux », largement inspirés par Bruno Gollnisch.

Vous : Ah, la fibre paternelle !

Moi : Gollnisch voulait que soient réintégrés, au nom du « pardon des offenses », les anciens, les proches, qui avaient claqué la porte du parti : Carl Lang, Bernard Antony et Jacques Bompard, maire d'Orange. Marine, avec quelque raison, refusa. Ces hommes la détestaient. Son père s'en mêla et affirma que Gollnisch était le « candidat des dissidents ».

Vous : Rien que ça !

Moi : Oui. C'était : « Touche pas à ma fille ! » La susdite Marine, en cette année 2003, rappelons-le, constituait ses équipes et préparait son programme en louvoyant entre fidélité et rupture par rapport au père. Quant à Louis Aliot, praticien en chef de la « dédiablement », il monte la garde autour de Marine et, d'ailleurs, en tombe amoureux. Mais voici qu'arrive 2005.

Vous : Un nouveau rebondissement ? Un coup de théâtre ? Une petite phrase ? Un autre « point de détail » ?

Moi : Presque. Dans le très confidentiel *Rivarol*, on fait état des propos du père sur l'Occupation allemande, jugée par icelui pas si « inhumaine » que ça. La fille, alors, s'énerve. Beaucoup. Le père est incorrigible. Ses propos sont un coup de poignard porté à la stratégie de « dédiabolisation » à laquelle Marine s'est vouée. Elle quitte Montreuil avec ses enfants. Elle va bouder au loin. Ce ne fut pas sa tentation de Venise mais de La Trinité. Elle dura trois longs mois. La fille menace même de quitter la maison du père, c'est-à-dire le parti. Elle ne l'a pas fait, comme on le sait. Mais l'a fait savoir, c'est le plus important. Puis c'est la rentrée. Accalmie armée entre le père et la fille, mais poursuite de la guerre des tranchées avec le numéro deux (Bruno Gollnisch) et le numéro trois (Carl Lang). Tous deux refusent de prendre la direction de la campagne de Le Pen en 2007. Ça barde au Front. Le Paquebot tangué. Tu suis ?

Vous : Pourquoi vous me tutoyez brusquement ?

Moi : C'est toi qui as commencé ! On peut revenir au « vous » si tu veux !

Vous : Oui, c'est plus clair. Sinon, ça fait trop « complice ». Avec Le Pen, je tiens à vous dire que c'est carrément choquant. Continuons, voulez-vous ?

Chapitre 35

SALE TEMPS

Après la « traversée du désert » (1972-1982), voici les « années noires » (2007-2008). Comme au cinéma, ce fut un cycle de « films catastrophe ». Dans les rôles principaux, le FN, Jean-Marie, Marine. La présidentielle de 2007 est en ligne de mire. À cœur ouvert, devant Romain Rosso, de *L'Express*, le père se confesse : « La retraite, c'est la mort. Je vois les vieux qui, après quarante ans de travail, enfilent leurs chaussons et vêtements d'intérieur, ils sont foutus. » C'est clair. Pas de retraite pour un chef. Ça n'existe pas. Il se présente en 2007. Et pourquoi pas en 2012 ou en 2017 ? Mais non, c'est la dernière fois, a-t-il pourtant concédé à sa fille, légèrement inquiète pour son avenir.

Le Pen : J'avais prévenu Marine. Je lui avais dit : « Je suis immortel. » Mais il y a des gens qui meurent avant leur père. Ou avant leur président. [À bon(s) entendeur(s), salut. Il insiste :] On peut tout faire avec une baïonnette, sauf s'asseoir dessus ! Je suis une baïonnette, ne l'oubliez pas, monsieur Moati !

Moi : Je ne l'oublie pas. Marine et Gollnisch non plus, si ?

Le Pen : Je crois.

Le 11 mars 2007, Chirac annonce qu'il ne se (re)présentera pas à la présidentielle. Le Pen salue, alors, la future candidate Ségolène Royal : « Un truc génial, une femme, c'est parfait ! »

Moi : Tous les candidats, hommes ou femmes, étaient obsédés par le traumatisme du 21 avril 2002. Et si ça recommençait ? Et si Le Pen nous refaisait le « coup » ?

Le Pen : Je les comprends, les pauvres.

Moi : Vous vous souvenez... Je vous filmais. Vous regardiez Paris depuis la terrasse de Montretout, avec vos grosses jumelles. L'Élysée comme si vous y étiez... Et Matignon, et Beauvau, le tout à portée de vue, de main !

Le Pen : Un effet d'optique.

Moi : Oui. Mais impressionnant. Vous étiez, pour tous, l'homme à abattre, afin que leur cauchemar d'avril 2002 ne se reproduise pas. Et il ne s'est, d'ailleurs, pas du tout reproduit. Le « diable de la République » fut le grand perdant du premier tour.

Le Pen : « *Sic transit gloria mundi.* »

Moi : Avec un score de 10,4 % des suffrages exprimés, vous arrivez en quatrième position derrière Nicolas Sarkozy, Ségo et Bayrou. Pas de quoi être fier. Une claque après 2002 ! Un sacré reflux. Vous avez perdu 1 million de voix entre 2002 et 2007. Où sont-elles passées ?

Le Pen : J'ai déclaré, au soir du premier tour de 2007, j'ai le texte quelque part... Oui, le voilà : « J'ai dû faire une erreur d'appréciation, je croyais que les Français étaient assez mécontents [...]. Eh bien, je m'étais trompé. Les Français sont très contents. La preuve, c'est qu'ils viennent de réélire très confortablement, et même un peu plus, les partis au pouvoir. Je crains que cette euphorie ne dure pas très longtemps. »

Moi : Rien à ajouter à ce texte ?

Le Pen : Non. Reconnaissez-moi une certaine lucidité. Si, j'ajoute quelque chose. Sarkozy m'avait tout piqué : l'immigration, l'identité nationale, la sécurité. Toutes mes idées. Tous mes thèmes !

Moi : Alors, était-ce la campagne de trop pour vous ? Vous aviez tout de même soixante-dix-neuf ans, ou presque. Vous n'aviez tenu que six meetings en tout et pour tout. Les autres candidats paraissaient tous fort jeunes par rapport à vous. Surtout, à droite, Sarko !

Le Pen : La stratégie élaborée par Marine, la directrice stratégique de ma campagne, et ses amis, a pu aussi être mise en cause. On ne s'en est pas privé.

Moi : Elle voulait donner de vous une image plus « respectable ».

Le Pen : Comme si je ne l'étais pas ! Moins « extrémiste », comme si je l'étais ! Moi, je vais vous dire : un Front gentillet, ça intéresse peu de monde. Là est le problème, *that is the question* !

Je me souviens des affiches de campagne de Le Pen 2007. Elles avaient fait jaser. Lui en chef indien hilare avec pour slogan : « Sortons de notre réserve ! » Et surtout celle où l'on voyait cette belle jeune fille un peu métisse, un peu arabe, un peu sexy avec un string apparent... Elle était censée symboliser une série de thèmes : l'assimilation, l'ascenseur social, la laïcité, que sais-je encore, accompagnée d'un vibrant et indigné : « Ils ont tout cassé ! » Contre-performant.

Sous l'égide de Marine et des siens, l'objectif était clair : « La dédiablement est en marche. » Le FN, un parti raciste ? Xénophobe ? Allons donc, pas avec cette jeune métisse comme porte-drapeau ! Les polémiques au sujet de ces affiches, réalisées par Frédéric Chatillon, ancien du GUD et ci-devant patron de la société de communication

Riwal, qui compte, entre autres clients, Brigitte Bardot, Bachar el-Assad et le FN, enflent. On dit même que les militants refusaient de les coller !

Bref, ces affiches, objets du délit et du désir, ne porteront pas bonheur au vieux chef (indien). Bide au premier tour.

Moi : Je crois savoir que vous avez eu une rencontre discrète avec Patrick Buisson, émissaire et, alors, conseiller de Sarkozy... *juste*, n'est-ce pas, pour vous sonder un peu en vue du second tour.

Le Pen : Oh, il est quelle heure ?

Moi : Mais il est...

Le Pen : Déjà ? Il faut que j'y aille. Une réunion.

Il ôte sec son micro-cravate et nous quitte précipitamment. Je reste un peu égaré.

Marine, elle, a parlé de ce rendez-vous mystérieux avec Patrick Buisson, l'homme dont on dira, plus tard, qu'il enregistre tout plus vite que son ombre... Marine avait un jour confié : « Oui, il est venu prendre la température "pour savoir si, par hasard, Jean-Marie Le Pen n'envisageait pas d'appeler à voter pour Sarkozy"... »

La suite, ce fut l'appel du chef à voter blanc. Ou à s'abstenir.

*

Sarkozy est élu. Bien élu. Il a « siphonné » les voix du FN. Opération qu'il tente de reproduire en 2012, face à un François Hollande qui succède dans le rôle à son ex-compagne Ségolène Royal. Un temps écartée des choses de la vie, celle-ci revient plus tard en grâce et en force, à la tête d'un grand ministère de l'Écologie. Dieu que la vie est riche, inattendue et foisonnante !

Chapitre 36

LE PAQUEBOT COULERA-T-IL À LA FAÇON DU *TITANIC* ?

Comme aurait dit Chirac : « Les emmerdements, ça vole toujours en escadrille. » La fameuse loi de Murphy, celle de l'« emmerdement maximum », a pour principe fondateur : « Tout ce qui *peut* mal tourner *va* mal tourner. » Au FN, après la déroute électorale de 2007, se déclenche un grave tumulte financier. Aux législatives du 10 juin 2007, le parti n'obtient qu'un malheureux 7 %. Un redoutable manque à gagner provoque un énorme déficit financier. La célèbre fête des « BBR » est annulée. Une souscription nationale est lancée pour renflouer les caisses d'un FN en grand danger. Le Pen va même mettre en vente sa 607 blindée. C'est dire. Rassurons-nous : il y est arrivé. Merci eBay.

Le chef précise, pour nous tranquilliser : « Le FN n'est pas ruiné car ses actifs sont supérieurs à son passif. Mais cela suppose la liquidation, la vente des bijoux de la couronne. C'est en train. »

Parmi ces bijoux : le Paquebot, emblématique siège du Front à Saint-Cloud, cherche acquéreur. D'urgence. La transaction prendra quatre longues années ! En outre, Fernand Le Rachinel, riche imprimeur et militant historique du FN, exige que le parti lui rembourse les 7 millions

d'euros prêtés par lui en 2007 (sale année !) pour financer les campagnes présidentielle et législative perdues.

Cela tombe mal. Or il en a assez d'attendre, Le Rachinel. Il attaque. Par avocat interposé. Et au tribunal. Des mégatonnes de linge sale se lavent non plus en famille, mais au grand jour.

Le FN espérait que le Paquebot trouve preneur à 15 millions d'euros. Il n'en est rien. Aucun acheteur sérieux à l'horizon. Désagréable. Très. Ça traîne. On s'égare entre le remboursement dû à Le Rachinel et le renflouement du parti. Le Paquebot est en rade du côté de Saint-Cloud. Un Costa Concordia de l'extrême droite. L'ambiance est chaque jour plus détestable, car le personnel est fortement incité à dégager.

J'ai filmé tout cela. J'ai déjeuné avec Le Pen et mon ami, le très sympathique Alain Vizier, son « dircom ». Celui-ci me confie qu'il est difficile, « après le FN, de trouver un job. Pas terrible sur un CV, la mention "A travaillé au FN" ». On veut bien l'imaginer.

Le Rachinel, irascible imprimeur, ne croit que ce qu'il voit. Et veut retrouver son argent. Fissa. La bataille est rude. Ça « maquignonne » sec. Le FN accuse l'ancien ami d'anciennes « surfacturations » diverses pour tenter de justifier son refus de le rembourser. Hélas pour le FN, un arrêt de la Cour de cassation, après le jugement du tribunal, met un coup d'arrêt définitif à cette interminable affaire de gros sous, pendant laquelle Le Rachinel, ulcéré, a fait bloquer les comptes du parti. Une saisie conservatoire, comme on dit.

« Ah, Dieu, protégez-moi de mes amis, mes ennemis, je m'en charge » : on connaît le dicton. Le Rachinel a absolument refusé de « faire un geste » en faveur de ses anciens compagnons de jeu. Série noire.

« On » (Carl Lang) dit même que Le Pen avait menacé de mort Le Rachinel. « Je te ferai exécuter ! » lui aurait-il lancé, dans un mouvement de fureur tout à fait irrépressible. Info ou intox ?

Terminons-en : après quatre ans d'un interminable et peu ragoûtant feuilleton mêlant coups de théâtre et rebondissements psychodramatiques, le siège historique du FN est enfin vendu. Nous sommes le 21 avril 2011, neuf ans jour pour jour après l'accession du « chef » au second tour de la présidentielle. « Nous aussi, on aime fêter les anniversaires », claironne le chef, tout sourire.

On respire enfin, au FN. Le Pen annonce que la transaction se situe autour des 10 millions d'euros. On est loin des 15 ou 20 millions rêvés. On pourra, à peu près, faire face aux dettes multiples d'un parti devenu quasi misérable. Le Rachinel sera remboursé. De même que le riche et mystérieux « micro-parti », propriété personnelle de Le Pen, nommée Cotelec, créée en 1998, par et pour le seul Jean-Marie. Cet engin est paré de toutes les vertus. En particulier celle de drainer les dons des sympathisants frontistes, au large des instances officielles du Parti. L'argent, c'est Le Pen. Et si le Front va mal, Le Pen, lui, va bien. Les preuves abondent. Salut, l'artiste !

Les finances se sont enfin assainies, triomphe Marine Le Pen, devenue, entre-temps, présidente du Front, installée à Hénin-Beaumont depuis 2007, et déjà en campagne pour la présidentielle de 2012.

L'acheteur est, précise-t-on, un « Français ». Ouf ! Un Français. On a échappé à des Chinois qui furent, sans blague, un temps intéressés par la bâtisse avant de se rétracter.

Le Paquebot, échoué, devient une maison de retraite. Étrange métaphore. Peut-être les futurs vieux pensionnaires croiront entendre les pas, les rires ou les pleurs de

fantômes martiaux ou chahuteurs errant sous les combles.
Ceux de militants du FN, tour à tour dans la joie et la
détresse.

Chapitre 37

MARINE, LA TÊTE ET LE CŒUR AU NORD

Marine Le Pen a survécu au naufrage du Paquebot. Et à celui du FN. Sa bouée de sauvetage se nomme Hénin-Beaumont. Elle est la seule à s'être qualifiée au second tour des élections législatives et à y réaliser un score plus qu'honorable : 41 %, face à un socialiste en terre socialiste : Albert Facon.

C'est donc en cette épouvantable année 2007 que Marine décide de s'installer là-bas, à la suite de la proposition – honnête – avancée par trois solides garçons d'Hénin-Beaumont : Steeve Briois, Bruno Bilde et Laurent Brice, qui lui ont « vendu » l'idée d'un bassin minier qu'elle saurait transformer en bastion inexpugnable. À cette époque-là, Marine Le Pen est élue régionale d'Île-de-France. Mais il lui manque un fief. Les trois mousquetaires le lui « offrent ». Briois y a enraciné le FN solidement, en cette terre où régna sans partage une gauche aujourd'hui discréditée face à une droite plus faible que partout ailleurs.

Deux bonnes raisons d'accepter tout de suite la proposition nordiste. Bienvenue, donc, chez les Ch'tis ! Voilà que se profile une vraie assise régionale face à un Gollnisch

confortablement élu, lui, en Rhône-Alpes. Ainsi fut fait. Bonjour Hénin-Beaumont.

La commune ouvrière connaît de grandes difficultés économiques. Cette petite ville de 26 000 habitants est tout à fait symbolique, d'après Marine, des « problèmes majeurs de la France : chômage, délocalisations, insécurité... ».

Fin juin 2007, elle loue un appartement en cette cité d'élection que lui avaient présentée, préparée, Steeve Briois et ses camarades, désormais omniprésents auprès de celle qui deviendra, à n'en pas douter, présidente du Front.

Aux municipales de 2008, elle est élue conseillère municipale de la ville. Elle veut bâtir, pour l'exemple, une « opposition compétente, pugnace et radicale, s'il le faut, aux socialistes locaux ». Elle veut convaincre les Français de la crédibilité et du sérieux du Front. Ici, on est loin d'Orange, de Vitrolles et du FN sudiste de papa. On veut convaincre la France : le FN du Nord, « Bleu Marine », n'est pas celui d'ailleurs, archaïque, sudiste, et totalement coupé des préoccupations sociales. Hénin-Beaumont doit être un vrai laboratoire, pour l'avenir. Une vitrine d'excellence du « frontisme municipal ».

Entre l'avenue Roger-Salengro, la rue Jules-Guesde, le boulevard Gabriel-Péri, tout près de la rue de l'Égalité, sur les décombres du PS local mêlé à tant d'affaires de corruption, le FN, grâce à Steeve Briois, Bruno Bilde et dorénavant Marine, prospère. Elle embrasse les enfants, rit avec tous, serre des mains à l'infini, argumente, séduit et boit des canons.

Sylvain Crépon¹ note justement que Marine Le Pen, en cette terre « socialo-communiste », est la seule à encore oser

1. Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, op. cit.

utiliser le terme de « grand capital » pour dénoncer ce qui est à l'origine de la paupérisation des travailleurs.

Un comble pour la fille du « milliardaire » de Montretout, disent certaines mauvaises langues sûrement jalouses, qui réussit le tour de force de se transformer en fille du peuple. Elle brocarde la course folle aux mandats des élus traditionnels (de gauche, donc, et embourgeoisés) de la région.

Où sont donc passées, ici, les valeurs socialistes ? On se le demande. Marine s'indigne. Elle devient le défenseur des classes populaires abandonnées. Une « milliardaire rouge »... ou presque.

Certes, les socialistes locaux égarés s'en prennent obstinément aux « idées racistes » du Front, mais abandonnent le terrain des luttes sociales. Le FN campe sur un terrain désormais laissé libre ¹.

Bruno Bilde et Steeve Briois sont nés à gauche et ne l'oublient pas tout à fait, même s'ils ont sévèrement tourné casaque. Oui, ils aiment tous deux la chaleur des habitants du Nord, leur solidarité et prennent gaillardement le relais de socialistes notabilisés, boboisés, affairisés qui ont déserté le combat quotidien contre l'injustice. Ici, Marine Le Pen définit et met en œuvre une politique sociale dont elle veut faire l'axe quasi central de la politique du Front, loin du « national-populiste » à la papa.

Il lui suffit, parfois, de quelques discours pour concilier les deux stratégies du FN. Et tacler, au passage, son père. À Lyon, chez son rival, en terre « gollnischienne », elle dénonce certaines pratiques religieuses musulmanes : « Il y a des prières sur la voie publique [...]. Eh bien, je suis désolée pour ceux qui aiment beaucoup parler de la Seconde Guerre mondiale, mais s'il s'agit de parler

1. Lire à ce sujet : Caroline Monnot et Abel Mestre, *Le Système Le Pen : enquête sur les réseaux du Front national*, Denoël, 2011.

d'«Occupation», on pourrait en parler, là, pour le coup. Certes, il n'y a pas de blindés, il n'y a pas de soldats, mais c'est une Occupation tout de même ! »

Un coup réussi. Inclinaison du buste vers les fondamentaux du FN, actualisation du discours traditionnel. Et exhortation : ne parlons plus des nazis, de la Gestapo et du reste. Parlons plutôt d'une vraie armée menaçante et contemporaine : celle des islamistes, ennemis de la laïcité républicaine. Donc, de notre identité nationale. On lie le tout : haro sur l'étranger, mais au nom de la défense de la République et de la démocratie. Étrangement, elle retrouve là les accents d'un Mégret. Mais qui a lu le livre du pas encore félon titré *L'Alternative nationale*¹ ? Marine, peut-être. On cite : « Comment alors ne pas légitimement craindre de voir nos institutions républicaines dépérir sous les coups d'une immigration massive qui détruirait notre peuple ? [...] si demain, le peuple français devait disparaître pour être remplacé par une mosaïque de communautés différentes [...], la vraie démocratie, celle de la souveraineté populaire, cesserait d'exister. Aussi la politique qui préconise la lutte contre l'immigration et le retour des immigrés dans leur pays d'origine, telle que l'a définie le Mouvement national républicain, apparaît-elle comme la seule capable d'assurer la pérennité de notre République. »

Tels sont les nouveaux défenseurs de la République. Et de la démocratie. Au fond, ce sont des « résistants », ces combattants de l'identité. On ne s'en était pas immédiatement rendu compte.

À Hénin-Beaumont, la présidente gagne une légitimité républicaine « sans laquelle, souligne Sylvain Crépon, la conquête du pouvoir n'est pas possible en France ». Marine

1. Bruno Mégret, *L'Alternative nationale : les priorités du Front national*, Éditions nationales, 1996.

le sait. Peut-être même croit-elle à ce qu'elle dit, loin de Paris et de Montretout. L'avenir nous le dira.

*

Restons dans le Nord. Le maire socialiste d'Hénin-Beaumont, Gérard Dalongeville, est révoqué de ses fonctions pour... attachez vos ceintures : « Détournement de fonds publics, corruption, faux en écriture, faux et usage de faux, favoritisme et recel ». (Poursuivi ensuite en justice, il reste à ce jour présumé innocent.) Une élection municipale partielle est donc, pour le moins, nécessaire. Nous sommes le 28 juin 2009.

La liste du FN dirigée par l'infatigable Steeve Briois, où Marine Le Pen figure en deuxième position, triomphe au premier tour : 39,34 % des suffrages. Mais, finalement, face à un « front républicain » très très élargi (de l'UMP à l'extrême gauche), le FN échoue. De peu. Il lui manque 550 petites voix pour s'emparer de la mairie. On recommencera en 2014.

Pour l'heure, Marine Le Pen est flanquée, secondée, encadrée, par les gars d'Hénin-Beaumont : Bruno Bilde devient son chef de cabinet alors que Steeve Briois est promu secrétaire général du parti. Les Héninois sont aux commandes, gardiens des intérêts de la « présidente », dans un parti qui a la passion, on le sait, du « coup fourré » et du coup d'État, des complots en tout genre, des alliances multiformes et des secrets et, où, enfin, triomphe la paranoïa.

À Tours, en 2011, congrès du sacre mariniste, la toute nouvelle présidente proclame : « La mondialisation identicide (*sic*) s'est transformée en horreur économique, en tsunami social, en Tchernobyl moral. » Haro, donc, sur la mondialisation, pour rebâtir les frontières et la Nation-Forteresse. Haro sur le capitalisme « sans frontières » (en

d'autres temps, on aurait dit « apatride ») au nom de la « restauration de la souveraineté française ». Ainsi, le FN, et c'est martelé partout, devient le parti des « victimes de la mondialisation », face à une gauche (et une droite) soumise(s) à la régulation d'un marché planétaire dévorant, dont il convient de stopper les typhons dévastateurs.

Alors, formons nos chariots en faisceaux. Défendons-nous, que diantre, seuls, fiers et confiants en notre génie national, loin de cet euro mortifère, devenu un frein à notre compétitivité. « Depuis l'ouverture des frontières, on a perdu un million d'emplois ! Il n'y a pas de mondialisation heureuse ! » martèle Marine Le Pen. Elle rejoint ainsi ce qu'Arnaud Montebourg affirmera en 2013 : « Si l'euro baissait de 20 %, cela créerait 300 000 emplois, cela résoudrait le problème du déficit de la balance commerciale et résorberait notre déficit d'un tiers. »

Hurlements et ricanements divers venant de ceux qui rétorquent que l'euro est devenu une sorte de bouc émissaire commode, et que la sortie de la monnaie européenne nous conduirait tout droit à la ruine. La présidente du Front répond qu'elle a préparé (avec ses nombreux conseillers : Jean-Richard Sulzer, Bernard Monot, Emmanuel Leroy et tant d'autres...) un « plan de désendettement respectueux des préconisations du FMI », pour lequel, d'ailleurs, elle avoue n'avoir guère d'estime.

Y aura-t-il une guerre entre l'« euro boche et le franc Le Pen » ? La question lui fut posée. On se souvient que Jean-Marie Le Pen, en visite à Bruxelles, peu après le fatidique 21 avril 2002, avait fait une concession et confession publique : il renonçait à exiger une sortie complète de l'euro. Des années plus tard, Marine Le Pen tient un discours plus ferme, et, disons-le, plus « radical ». Le diable s'habillerait-il ces temps-ci en Prada ? Le temps de la « marinisation des esprits » est-il venu ?

Chapitre 38

MONTRETOUT. RETOUR À LA MAISON DU PÈRE

2014. Retour vers Le Pen. On tourne. Je voudrais bien savoir ce que Le Pen pense de la « dédiabolisation » chère à sa fille. Mais ce jour-là, le vieux leader est en colère. La télévision a décidé de ne plus diffuser la série *Derrick*, car son acteur principal fut soldat dans une Panzerdivision SS.

Le Pen : C'est dingue ! Y a eu un million de SS. C'est pas extraordinaire, c'étaient des soldats, des soldats d'élite, un peu « nazbrok » sur les bords, d'accord, mais c'était à la mode. On peut aussi, tant qu'on y est, reprocher aussi aux soldats russes d'avoir été communistes. Soixante-dix ans après, on ne passe plus *Derrick* ! Ridicule ! Grotesque !

Après ce tour de chauffe, je remets un peu de charbon. Et je lance un timide :

Moi : C'est comme le mot « race ». On ne peut plus l'employer.

Le Pen : Dérisoire. Dans ce cas-là, il faut que l'Assemblée vote la suppression du mot « cancer », du mot « dette », du mot « crime ». Allez, supprimés. Ça n'existera

plus, puisqu'il n'y aura plus de mots pour en parler. Enfin, c'est évident qu'il y a des « races ». J'ai même été condamné pour ça. J'avais parlé de l'« inégalité des races ». J'avais, en effet, expliqué : « Les Noirs courent plus vite que les Blancs et les Blancs nagent plus vite que les Noirs ! » Qu'est-ce que j'y peux, moi ! Ça tient à leur morphologie, leur flottabilité (*sic*).

Moi : ?

Le Pen : Leur flottabilité, oui ! Ils doivent déployer plus d'efforts pour surnager. Qu'est-ce qu'il y a d'outrageant à dire qu'un Noir n'est pas un Blanc ? Les races existent. C'est bien évident qu'un Flamand n'est pas un Japonais qui n'est pas un Sénégalais, lequel n'est pas un Péruvien. Il y a des races qui sont plus égales que d'autres. Les hommes sont inégaux dans leur capacité à comprendre le grec, à courir le cent-mètres ou à nager le kilomètre ou la brasse coulée. Il y a bien des classements, une discrimination qui est faite, par ailleurs, entre les honnêtes gens et les criminels, entre les analphabètes et les savants. On assiste là à une volonté, presque religieuse, de supprimer les mots symboliques. Oh, qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour prouver que je ne suis pas raciste ? Épouser une Noire ? Lesbienne ? Avec le sida, si possible ?

Vous [sursautant] : Une « sidaïque » ? C'est ça ? Dites-le-lui.

Moi : Une « sidaïque » ?

Le Pen : C'est Fabius qui avait dit : « Quand Le Pen dit le mot “sidaïque”, moi, j'entends “judaique”. »

Moi : Pas faux.

Le Pen : Et ta sœur, qu'est-ce qu'elle entend ? L'Académie a été mobilisée pour trouver un nouveau mot. Dingue ! Ils ont trouvé « sidéen ». Donc ceux qui disent « sidaïques » sont de droite ou d'extrême droite, et ceux qui disent « sidéens » sont formidables et de gauche ! [Rires.]

[Un temps.]

Moi : Et si on parlait de cette fameuse « dédiabolisation » ?

Le Pen : Mais avant, il faut parler du diable. Logique !

Moi : On avait besoin d'un diable, c'est ça ?

Le Pen : Oui ! Et d'ailleurs, y avait pas de diabolisation jusqu'en 1983. Le diable est né l'année de nos premières victoires. À ce moment-là, je suis apparu comme un concurrent, un rival, un ennemi. J'ai tout de suite été baptisé « extrémiste », j'ai été considéré comme un paria. Dans l'espoir de m'étouffer et d'empêcher mon parti de grandir. Ils ont raté leur coup. Ça m'en a demandé, du courage, de la volonté, du temps aussi. Pendant les dix premières années du Front, nous n'avions pas plus de mille adhérents. Alors, le diable n'était pas né. Juste un diabolotin, à la rigueur. En ce temps-là, ce n'était pas seulement une « traversée du désert », non. J'avais carrément le chameau sur le dos ! Ces gens-là, au lieu de poser la question : « Qu'est-ce qui fait que des centaines de milliers, puis, plus tard, des millions de gens font confiance à Le Pen ? », ont juste choisi de me mettre hors la loi, hors la République. Parce qu'on venait sur leur terrain. On venait voler leur place. Ils ont eu un réflexe de propriétaires abusifs qui considèrent que ceux qui ne sont pas de leur caste sont des prédateurs. Des prédateurs à croix gammée ! Des « populistes » !

Moi : « Dédiaboliser » : c'est aussi virer ceux qui ont, dans vos meetings ou vos défilés, des crânes rasés et des allures nazillonnes.

Le Pen : Oui. Marine a fait un peu le ménage. Moi, ma ligne, c'était « on rassemble tout le monde ». Les jeunes gens, on le sait, sont naturellement portés à des vêtements spécifiques, des battle-dress, des tenues camouflées, surtout quand ils n'ont pas été soldats. Bon. Il y a aussi le

fameux « crâne rasé ». Maintenant, la mode, c'est la barbe de trois jours ! [Rires.] Je vais vous dire quelque chose à propos de la « dédiabolisation » de Marine. Elle s'est faite naturellement. Oui ! Malgré toute l'estime qu'on a pour Marine, pour tout ce qu'elle entreprend, ça s'est fait *naturellement* ! La situation n'a cessé de s'aggraver et les gens se disent que le Front avait raison depuis bien longtemps. Alors, on nous écoute autrement. Tout simplement. Tout *naturellement*. Mais, je le répète, pour « dédiaboliser », encore fallait-il avoir « diabolisé », et l'opération a largement réussi.

Moi : On recharge la caméra.

Le Pen : Faites vite alors.

Moi : Oui.

Le Pen : Allez...

Moi : Ouf ! C'est bon. Allez-y. Marine... « Dédiabolisation » ?

Le Pen : Marine, non, n'a pas créé un nouveau Front national. Non. Bon, je salue ses efforts pour écarter du grand rassemblement des patriotes un certain nombre d'éléments, comment dirais-je, un peu provocateurs, ou même très provocateurs, bien, ça, c'est bien, je vous le concède. Mais moi, il y a dix ans, il y a vingt ans, on disait que j'avais des opinions exagérées.

Moi : Un facho.

Le Pen : Oui, un nazi ! D'ailleurs, quand je vais quelque part dîner, je m'amuse, hein. Je dis : « Est-ce que vous avez bien regardé si Hitler n'est pas sous la table ? » [Rires.] La « dédiabolisation », c'est se débarrasser d'un certain nombre d'oripeaux.

Moi : Juste du papier gluant qui colle aux mains ?

Le Pen : Oui, mais la doctrine du Front n'a pas changé. Y a pas de changement !

Moi : Mais il ne serait pas plus « présentable » ?

Le Pen : Non. Je ne crois pas. On a beaucoup dit que Marine avait abandonné dans ses discours les grands thèmes comme l'immigration, l'insécurité, pour se consacrer à une analyse économique, mais je ne crois pas que ce soit vrai... et, en plus, pour moi, ce n'est pas une nouveauté ! Nous sommes capables, et depuis longtemps, de maîtriser les thèmes économiques, financiers et sociaux. Relisez un peu mes textes. Ça vous fera le plus grand bien.

*

Thématiques croisées. Accords parfaits.

Une pause. Je relis. 8 janvier 2009 : ce jour-là, le père brocardait les « apprentis sorciers de l'économie », responsables de la crise financière, avec des accents que Marine, c'est vrai, n'aurait pas désavoués : « Auréolés d'une gloire factice, ils [les susdits apprentis sorciers] ont détruit les nations, les États constitués, [...] les services publics, tous livrés aux lois de la marchandisation universelle [...]. » Ce même jour, il traite le président Sarkozy de simple « fondé de pouvoir » du CAC 40.

Plus tard, le 15 mars 2009, à Arras, pas trop loin d'Hénin-Beaumont, le père lançait sa campagne pour les européennes en pourfendant l'idéologie « libre-échangiste » de Bruxelles, qui contribue, selon lui, à « démanteler notre modèle économique et social, un modèle fragile qui s'était bâti sur de difficiles compromis ».

Marine annonce le 15 avril 2010 qu'elle se porte candidate à la succession de son père et se retrouve face à son rival Gollnisch. Le même jour, et cela n'est pas un hasard, Marine donne un signal « rassurant » aux vieilles troupes

du Front : *thématiques croisées, accords parfaits*. « L'insécurité est devenue dramatique, y compris dans la moindre des campagnes. C'est un cancer qui a métastasé dans toute la France. Oui, il y a un lien entre les zones d'immigration massive et les zones où l'insécurité est la plus forte. [...] Tout le monde le pense mais personne n'ose le dire tant on est terrorisé par la pensée unique [...]. À partir du moment où on laisse une immigration massive s'emballer, où on laisse des ghettos se constituer, on crée les conditions d'une bombe à retardement ! » Elle relifte la xénophobie, mais au nom de la République, s'il vous plaît.

Les deux, ensemble, le père et la fille, le 1^{er} mai 2009, défilent dans les rues de Paris, en hommage à la Pucelle d'Orléans. Le père proclame, sous les applaudissements de sa fille, que « la France n'est plus que l'ombre d'elle-même », et que, sous les coups de boutoir de l'immigration et du libéralisme, l'Europe n'est plus que « le pavillon de complaisance d'une marchandisation planétaire et d'un système soumettant les nations aux prédateurs ». *Thématiques croisées, accords parfaits*. Résultats garantis : Jean-Marie Le Pen est réélu au Parlement européen. L'Europe a du bon, tout de même... Marine aussi.

*

Fin de la pause. Je reviens vers le père, il me dit :

Le Pen : Si je sentais, mon cher ami, que le Front m'échappait, j'interviendrais. Y en a dans l'entourage de Marine qui ont songé à débaptiser le Front. Quelle sottise ! Ils n'osent même plus y penser, Philippot et les autres.

Moi : Et le Rassemblement Bleu Marine alors ? Ce n'est pas un changement de nom ?

Le Pen : Ouais. C'était fait pour les tièdes. Pour ceux qui n'osent pas se coller l'étiquette FN. Les chauds, ils vont au Front ! [Un temps.] Et puis, on fonde un nouveau parti quand l'ancien a fait faillite. Pas quand il a du succès.

Moi : Philippot a promis quand même que « le débat sur le nom n'était pas clos ».

Le Pen : Il n'y pensera plus. Allons ! [Un temps.] Le programme actuel du Front est le fruit d'une longue réflexion et d'une solide expérience, même si, n'est-ce pas, on le sait, « l'expérience est une bougie qui n'éclaire que celui qui la porte ». Mais il y a quand même, là-dedans, quelques enseignements qui peuvent en être tirés !

Moi : Y compris ceux d'un « diable » ?

Le Pen : C'est bien, vous suivez.

Moi : Merci. À la prochaine.

Chapitre 39

VOUS ET MOI

Vous : J'aimerais vous parler, Moati.

Moi : Pour me sermonner ? Pour mettre, encore, en cause mon excessive « empathie », ou un manque préoccupant de pugnacité dû à mon grand âge ?

Vous : Pas seulement. Tout cela, oui, mais pas seulement.

Moi : Ah. Alors ?

Vous : Juste une question : que savez-vous de moi ?

Moi : Oh, je crois vous avoir présenté au début de ce récit. « Vous » êtes tous les « autres ».

Vous : Bon. Mais encore ? C'est fait de quoi, les « autres » ?

Moi : D'une partie de moi. Qui vit en moi. Et dont j'entends la petite voix, sans cesse, en moi. Un autre moi-même, quoi.

Vous : Oui, bon. Mais encore ?

Moi : Je ne sais pas. *Vous* êtes un peu mon double.

Vous : Ainsi, vous croyez que je suis plutôt de gauche.

Moi : Oui, enfin, oui. Puisque vous êtes une « partie de moi », vous êtes, donc, plutôt, de gauche.

Vous : Vous n'en savez rien. Je suis de gauche, peut-être, mais pas seulement.

Moi : Quoi ? Vous seriez, aussi, de droite ?

Vous : Oui, je suis aussi de droite.

Moi : Ah ?

Vous : Eh oui, on peut combattre les Le Pen sans être de gauche.

Moi : Je sais. Je crois savoir...

Vous : Oui, mais vous l'avez oublié. À force de répéter que les frontières sont « poreuses » entre la droite et l'extrême droite, à force de vous draper dans la bonne conscience, à force d'être « convenable », à force de brandir et de vous approprier le drapeau de l'antifascisme et de l'antiracisme, vous et certains de vos amis avez rejeté certains citoyens comme moi dans les ténèbres. Vous vous énervez ! On est tous clivés, complexes, composites... Les frontières idéologiques passent souvent en nous, à l'intérieur de nous. Pas vous ? Ça ne vous arrive jamais de penser blanc et noir à la fois ?

Moi : Oui, cela m'arrive. Et souvent. Vous savez... J'envie les certitudes des antifascistes récurrents, l'éternelle bonne conscience de la (fausse) sérénité, celle des socialistes égarés, des UMP en gilet pare-balles ou des centristes décentrés. Mais moi aussi, les apôtres de la bonne conscience et des bonnes affaires m'énervent. Je ne suis pas comme eux. Je doute souvent. Je deviens *l'autre* à force de l'écouter et, parfois, je le comprends ! Donc, je doute.

Vous : Stop. Confiance pour confiance, Moati : si vous me le permettez, on se moque de vos doutes. Et de l'évolution de votre riche et foisonnante personnalité. On s'en tape comme de l'an 40. Et comme je n'ai pas fini de vous dire qui je suis vraiment, écoutez-moi.

Moi : Je suis prêt à tout entendre, au point où j'en suis.
[Un temps.]

Vous : Qui vous dit que je ne suis pas, aussi, un type que, de temps en temps, les Le Pen troublent et intéressent ? Comme vous, si je vous ai bien lu entre les lignes.

Moi : Ah ? Dites-moi, vous voteriez Le Pen ?

Vous : Mais non. Cela ne se fait pas. C'est pas « chic ». Le Pen, c'est vulgaire, populiste, nul, raciste, poujadiste, et tout. Et puis, ces temps-ci, en plus, c'est dangereusement « utopiste ». Sortir de l'euro ? N'importe quoi. Ils vont ruiner la France avec leur programme économique. C'est la banqueroute, la faillite, la régression, la sortie de l'histoire. C'est Mélenchon. C'est là-dessus qu'il faut les attaquer. Oui, là-dessus. Et taper fort.

Moi : Oui, je sais. Mais je reconnais ne pas détester un certain combat contre les oligarques de la pensée unique. Vous savez, ceux qui s'acharnent contre notre « modèle social », ou pourfendent notre coût du travail, toujours par trop coûteux ! Non, je ne le déteste pas. Le FN a presque pris la place laissée pour l'instant comme vacante par la gauche. Le voilà, le drame !

Vous : Je comprends. [Un temps.] Un drame, vous dites. C'est plutôt une comédie des apparences, un jeu de rôles, une stratégie de position...

Moi : Vous voyez. [Un temps.] Qui êtes-vous, enfin ?

Vous : Je suis « vous ». Définitivement.

Moi : Alors, comment on sort de ce tumulte, de cette ambiguïté ? Des anciens communistes votent pour eux. Des anciens socialistes votent pour eux. Des types « normaux » de droite « normale » votent pour eux. Il faut arrêter cette hémorragie. Réveillez-vous, amis et camarades ! Allô ? Allô ? Ils sont comme aux abonnés absents. On verra au moment des municipales. Je prédis à mes amis socialistes une sacrée veste. Une cata ! Elle sera peut-être salutaire.

Vous : Je ne sais pas. Pour l'instant, continuez, à votre place.

Moi : J'essaie. Merci. Mais c'est un peu vain. Je n'ai aucun rôle. Aucun pouvoir !

Vous : Démago. Prétentieux. Faux modeste. Cabot.

Moi : Je sais. Mais c'est tout de même un peu vrai...
On est paumés. Je suis paumé à force d'être tous les autres,
dont vous.

Vous : Tant pis ! Je vous écoute. Et vous lis.

Moi : On y va ?

Vous : On y va.

Chapitre 40

LES TROIS COUPS

2012. Le rideau se lève. Marine est bien, au cas où l'on en douterait encore, puisqu'il est à la mode de douter de tout et de rien, la fille de son père. Bon sang ne saurait mentir, tel père telle fille, à bon chat bon rat, et les chiens ne font pas des chats, etc.

Prologue : je me souviens que le 5 octobre 2009, sur un plateau de « Mots croisés », animé par l'excellent Yves Calvi, elle foudroie du regard le ministre de la Culture d'alors, Frédéric Mitterrand. Et l'accuse, s'appuyant sur le livre d'icelui, *La Mauvaise Vie*, paru en 2005, d'avoir fait, en un chapitre, l'apologie du tourisme sexuel. « Tarifé », s'il vous plaît, avec, selon la fille du père, « des petits garçons thaïlandais ». Citations du livre tronquées. Raccourcis dévastateurs. Petits ajouts fort judicieux. Ce livre mélancolique et bouleversant se transforme donc, à en croire Marine, en apologie, non pas des crimes de guerre, mais de ceux du sexe.

Il a suffi à la présidente du Front d'accoler le terme « jeunes » à celui de « garçons très attrayants ». Voici donc le ministre, implicitement, implacablement, accusé de « pédophilie ». Ce qui n'est pas rien. Et ainsi fut exigée la démission de l'« autre Mitterrand » par l'« autre Le Pen ».

« Et cet homme-là est ministre de la Culture ! Mais qu'est-ce qu'on va dire aux délinquants sexuels, quand Mitterrand pose une tache indélébile sur le gouvernement ? » C'est « une honte pour la France », surenchérit la dame. Le ministre rétorque, bravache : « Se faire traîner dans la boue par le FN est un honneur. » Certes.

« Oui, précise-t-il, j'ai eu recours à des prostitués. Là-bas, en Thaïlande. Ici, à Paris. Tous ces rituels de foire aux éphèbes de marché aux esclaves m'excitent énormément. »

Mitterrand a donc bien été un « touriste sexuel, parmi d'autres à Bangkok »... et ose en parler en quelques pages. Intime et courte révélation sous forme de descente aux enfers très privée.

Le père dut être fier : le diable a fait une enfant, c'est une fille. On se souvient que cette attaque intervient juste après que le ministre a apporté son soutien à Roman Polanski, lui aussi accusé (décidément !) de nouveau d'avoir eu des relations sexuelles avec une mineure.

Marine s'exclame : « C'est une caste qui s'autoprotège. » La boucle est bouclée. Marine a crevé l'écran. La campagne est lancée après ce lever de rideau.

Dans la pièce qui commence, les coryphées de l'électorat conservateur, tout de suite, s'emparent du dossier brandi à la télé par la jeune, mais ancienne, avocate : elle devient, en un soir, sur France 2, la protectrice d'un ordre moral, pour elle bafoué, malmené, entre Bangkok et la rue de Valois, siège du ministère de la Culture. Ce n'était qu'un impromptu politicien, un tour de chauffe mais plein de malignité.

Les recettes du père ont été bien apprises et ingérées par une Marine prête à tout. Moyennant quoi, en mars 2011, un sondage promet à la candidate un solide 23 % des

intentions de vote à la présidentielle de 2012. Elle devancerait ainsi Nicolas Sarkozy et le ou la candidate de gauche, crédités chacun et chacune d'un timide 21 %.

C'est un scoop. C'est inédit. Un candidat d'extrême droite est donné en tête du premier tour de l'élection présidentielle. On s'en réjouit bruyamment du côté de Nanterre, où Marine est plébiscitée par le Bureau politique de son parti.

Je rêve. Elle rêve. Elle fut sacrée « héritière » et adoubée par la grâce paternelle dès 2002. Et cette mise sur orbite, on s'en souvient, délicate devait être accompagnée pour être réussie de prises de position en rupture avec les funestes petites phrases du père. Dur pour la fille. Dur pour le père. Je me rappelle Marine en 2009. Pardon de faire allusion à une émission défunte dont je fus l'auteur. J'ai été accusé par les séides du Front d'avoir sur le plateau de « Ripostes » « harcelé de façon outrancière » la promise future présidente, en l'interrogeant longuement (très ? trop ?) sur le fameux « point de détail » qui avait été fatal à son père. Je voulais en avoir le cœur net. Écouter ce qu'elle avait à dire sur la Shoah. Sans fard. Ni faux-fuyants. Allait-elle prendre ses distances avec son père ? Les sites dits « nationaux » se déchaînèrent après la diffusion de l'émission contre moi. « Quel con, ce Moati. Un abruti doublé d'un salaud. Lui et tous les autres vont payer cher pour les souffrances qu'ils infligent à la famille Le Pen ! » Ou bien encore : « Combien de Russes ou de Polonais tués, combien d'Amérindiens, et personne ne s'en indigne, surtout pas le juif kapo Moati ! » Juif, certes, mais « kapo », non ! Je n'avais d'ailleurs pas « persécuté » Marine. Je faisais mon métier. Et n'avais pas lâché l'héritière, à laquelle j'ai rappelé, fort opportunément, être moi-même un « enfant de ce détail ». Marine, enfin, concède : « Pour moi, la Shoah, c'est

l'abomination des abominations. » Elle cesse ainsi, à ce moment-là, d'être la « fille des phrases de son père », comme le souligne celui qui n'était pas encore député « mariniste », l'avocat Gilbert Collard. Merci qui ? Merci, Moati !

*

Le 16 mai 2011, nous voici salle de l'Équinoxe, dans le XV^e arrondissement. « Banquet des Mille ». Marine présente son projet présidentiel. C'est sa France rêvée, quoi. Les pin's *I love Marine* clignotent, les militants, après le banquet, s'appêtent à savourer, en pousse-café, le discours des discours.

Vous : Le Pen, le papa, était-il là ?

Moi : Eh non !...

Vous : On vous a dit pourquoi le héros de votre opus n'honorait pas de sa présence cette salle, par ailleurs, me dit-on, surchauffée et ardente ?

Moi : Il était, m'a-t-on assuré, « en congé ». Lui avait-on, fortement, conseillé de laisser opérer sa fille et de ne point lui voler la vedette ? Était-il mis à l'écart de la campagne ? On se perdait en conjectures. On était noyé, enseveli sous les grands mystères du temps.

Enfin seule, Marine parla : préférence nationale, présomption de légitime défense pour la police (vifs applaudissements sur ces deux thèmes). Système proportionnel mis en place pour toutes les élections car rien « ne doit échapper au contrôle et au jugement des Français » (vifs applaudissements bis). Coup d'arrêt aux dérives communautaristes. Elle promet, d'ailleurs, que lorsqu'elle accédera au pouvoir, elle stoppera net toutes les subventions aux « associations dites communautaires ». (La salle trépigne de joie.)

Et, « moins fun », nous sortirons du commandement intégré de l'OTAN, afin de fonder une alliance stratégique poussée avec la Russie. Tropicisme paternel récurrent : on adore Poutine au Front. Ce passage du côté de la froide toundra est forcément fraîchement accueilli, mais la salle se réchauffe vivement lorsqu'elle annonce que tout accord avec les pays du Maghreb et de l'Afrique noire serait conditionné à l'arrêt de l'immigration vers la France.

Les fondamentaux étant posés, on creuse les sillons : « Qui peut défendre mieux la laïcité que le FN ? Personne ! Qui interdira la participation publique directe ou indirecte à la construction de mosquées ? C'est nous ! Qui empêchera l'introduction d'interdits religieux dans les cantines scolaires ? C'est nous ! »

La chef continue : « Par ailleurs, aucune aide sociale ne sera versée aux récidivistes délinquants ou criminels ! Ils n'auront pas droit, non plus, à des logements sociaux ! » La salle exulte. Il y aura des « victimes » présentes dans les commissions de remise de peine car « le bon sens est souvent de leur côté ». C'est pas vrai, ça ? Mais si. La salle se pâme et se pâmera encore plus, si cela est Dieu possible, lorsque la fille du père promet un référendum pour le « rétablissement » de la peine de mort. Un must. Un standard du Front. Une vieille recette.

Elle change de cap, revient une nouvelle fois, on ne s'en lasse pas, sur l'immigration. « Oui au regroupement familial » des immigrés, *mais* dans leur pays d'origine (un triomphe). Assèchement des « pompes aspirantes de l'immigration ». Fin de l'aide médicale d'État, etc. La salle explose de bonheur. Marine et Jean-Marie, même combat et même pensée : les enfants de France ne sont pas tous français « pareils ». La nation n'est pas une communauté de destin, mais repose sur une « consanguinité » (« je préfère ma fille à ma voisine, etc. »).

À propos d'enfant, Marine enfonce le clou et rappelle qu'elle est pour le « déremboursement de l'IVG ». Elle dénonce une nouvelle fois le « Planning familial », structure d'incitation à l'avortement.

On arrive à l'économie. Quoi de neuf, me direz-vous ? Protectionnisme. C'est le maître mot. « Patriotisme économique ». Ça sonne mieux. Ça sonne FN, version Marine, c'est-à-dire Rassemblement Bleu Marine. Et, bien sûr, sortie de l'euro, avec un retour au franc sur la base 1 euro = 1 franc, accompagné d'une (nécessaire) « réévaluation compétitive » de 20 % à 25 %. Tout cela, disent la plupart des économistes, nous conduirait à une « hyperinflation », les Français n'y croient pas, qu'importe, l'important n'est plus la rose mitterrandiste mais l'incantation frontiste.

On se souvient des fumigènes et de la musique post-hollywoodienne dans une salle tout entière dédiée à la célébration de la candidate, sans aucune référence au parti. Parler. Parler encore : « Dans mon biberon à moi, il y avait l'amour de la Patrie », et du peuple français qui est, n'en doutons pas, l'unique bénéficiaire du projet. Ce peuple, pour lequel elle veut casser ce « système de créanciers », elle qui n'a comme cap invariable en sa boussole personnelle que « la croissance, l'emploi et le pouvoir d'achat ».

« Marine est faite pour la tempête », m'avait confié (mais pas à moi seul) l'avocat Gilbert Collard. En effet, il s'agissait pour elle, ce jour-là, de dresser des barricades : celles de la révolution Bleu Marine.

Elle se veut concrète et crédible, face à Hollande, Sarkozy et Bayrou. Rien que des « flouzards ». Des incapables dressés face à elle, la « patriote » sociale, qui, selon ses mots, « trace son sillon et propose à la France, en toute transparence, un projet complet, cohérent, fourni ».

Marine, comme Jeanne (d'Arc), est appelée à présider le pays. À le sauver. Une mission céleste d'intérêt national.

Marine « défend » la République, *mais*, nuance de taille, au nom des valeurs traditionnelles. Ne vous y trompez pas. Elle la « défend » face aux immigrés hors sol, qui ont une fâcheuse tendance à la molester, à la défigurer. Ceux-là ne s'intéressent qu'aux avantages sociaux que la France, bonne fille, leur concède avec une largesse coupable. Il en est de même pour notre chère et sacrée laïcité que ces mêmes « étrangers », suivez mon regard vers les mosquées, agressent sous couvert de ce « communautarisme », faux nez d'un islamisme naturellement conquérant, base arrière du terrorisme et du djihad. Soyons précis : la République *est* laïque parce qu'elle a des « racines chrétiennes ». Les envahisseurs enturbannés et incultes piétinent nos valeurs ici et les combattent les armes à la main ailleurs. Ils profitent de la CMU, de l'AME et de notre belle protection sociale, avant de nous dézinguer, au loin, sous les bannières noires d'Allah.

Nouveau haro, mais « relifté », contre l'immigré musulman, donc, possiblement islamiste et, pourquoi pas, terroriste, *mais* sur fond de discours républicain musclé et surdopé à la sauce Bleu Marine.

Et la démocratie, me direz-vous ? Allons, lecteurs amnésiques, il convient de ne jamais oublier que le « père fondateur », du haut des tribunes, s'était exclamé en son temps : « Face à cette vaste coalition travaillant toute pour la perpétuation du système, moi, et moi seul, Jean-Marie Le Pen, j'incarne la démocratie ! » Elle aussi. Elle voudrait en être l'avant-garde, la vigie, le bouclier. Elle « républicanise » le vieux discours frontiste : de la xénophobie au droit du sang, du communautarisme forcément clientéliste au « racisme antifrçais », de l'immigration à la délinquance, de la préférence nationale présentée, enfin, comme seule

garante de nos acquis sociaux face aux hordes étrangères non assimilées ni intégrées. Elle recycle, chemin faisant, le « mégrétisme » de jadis et donne une nouvelle vie, plus « sociale », plus « chaleureuse », au « pu-putsch » raté de l'ambitieux polytechnicien. En plus, soyons francs, elle s'appelle Le Pen. Non seulement ça aide, mais ça change tout. Tout ? Oui, mais pas le but. Ni la stratégie : il convient de briser la droite classique pour camper ensuite sur ses décombres. C'est juste une question de temps : elle implosera, tant les petits ténors de l'UMP se haïssent entre eux. La gauche, écartelée entre ses promesses utopiques et la réalité sociale, majoritairement « soumise aux lois du marché », explosera en vol aussi, et disparaîtra comme un vulgaire aéronef de la Malaysia Airlines.

La chute des partis de l'Établissement est, selon Marine, inscrite, fatale, certaine. Ils ne savent ni ne peuvent rien faire avec l'euro et l'Europe, face à la crise dévastatrice, la dette, le chômage, l'immigration sauvage et cette terrible mondialisation qui nous laisse pantelants et hagards. Sans défense, ni frontières, ni souveraineté, le tout étant dorénavant « bruxellois ». La « priorité nationale », ex-« préférence nationale », est donc plus que jamais le « remède des remèdes ». Sa stratégie, pour l'heure, semble payante en termes électoraux. À suivre...

Chapitre 41

MARINE ET LES SIENS

Qui entoure la candidate en ce début de campagne 2012 ? Commençons par Philippe Olivier. Cet ancien du GRECE, importante matrice intellectuelle de l'extrême droite, école de pensée fort influente, et chantre de la lutte anti-égalitaire, intrigue. Marine a retrouvé, écouté, compris le mari de sa sœur Marie-Caroline, dont le péché absolu fut d'être proche, très proche de Mégret. Le voici revenu, fort discrètement, en grâce. Pour lui, l'ennemi, c'est la mondialisation qui massacre les peuples et les nations. Contre les mondialistes, les défenseurs, comme lui, comme Marine, de l'identité nationale doivent mener une guerre totale. Les immigrés, pour Olivier, ne sont que les innocentes victimes taillables et corvéables d'un « dumping social planétaire ».

La présence, fût-elle furtive et très discrète, de Philippe Olivier auprès de la présidente ne réconcilie pas pour autant Marie-Caroline et son père, qui répète que sa fille « a succombé au double péché de l'infidélité et de l'ingratitude ». Et l'irascible Breton d'ajouter : « La loi naturelle porte les filles plutôt vers leur mari ou leur amant que vers leur père. » Triste constat que l'on ne saurait excuser lorsque l'on s'appelle Le Pen et que s'ajoutent de sombres

histoires de (très) gros sous des temps anciens, ceux de la scission mégrétiste, ou encore de la SERP. C'est dire... Philippe Olivier est donc discrètement présent. Marie-Caroline est toujours bannie, toujours proscrite. Colère du patriarcat à la rancune éternelle.

*

Et puis il y a les anciens « gudards », ceux qui se succèdent à la fac d'Assas et son « Groupe union droit », en se transmettant la haine des « gauchos » ou des « bolchos » et un goût immodéré pour la castagne. Ils se reconnaissent entre eux, de génération en génération. Une sorte de fraternité « virile », étroitement militante, les unit, ainsi qu'une passion du business profitable. Une franc-maçonnerie du coup de poing. Je pense à Frédéric Chatillon, que j'ai déjà évoqué : admirateur de Poutine et de Bachar el-Assad, dont il est très proche, à travers sa société Riwal Syria, il est le promoteur de sociétés privées et d'institutions publiques syriennes en France. Poutine, Bachar, rien que des braves gens. Comme ces fascistes italiens du MSI dont il est le grand copain. Je pense à Philippe Péninque, proche ami de Marine, séduisant et habile avocat, homme des missions très spéciales. Péninque, en outre, fait des affaires et joue au golf, tenez-vous bien, avec Jérôme Cahuzac ; ça a pu aider. Il jongle. Il est intelligent. Et n'oublie jamais les ex-« gudards » : il soutint le précité Frédéric Chatillon lorsque celui-ci fonda Riwal, agence de com fortunée, qui obtint, d'un seul coup, le monopole des multiples imprimés du Front. Mystérieuse et friquée Riwal que la justice tient fermement à l'œil. C'est le même Péninque, encore, qui présente Alain Soral et Serge Ayoub, dit « Batskin », chef des skinheads parisiens, à une Marine qui n'en demandait pas tant. Brève rencontre. Idylle passagère. Alain Soral, qui se

voyait déjà tête de liste FN en Île-de-France, ne le fut pas. Cataclysme. Rupture avec la présidente. « Marine m'a tuer », écrira-t-il avant de rejoindre la liste furieusement « antisioniste » d'un incertain comique de l'époque nommé Dieudonné M'bala M'bala. Voici pour les conseillers occultes. Et je ne parle pas là du micro-parti de Marine nommé Jeanne, son Cotelec à elle, tout entier dédié à la Présidente. L'action pour cette Jeanne se passe dans le luxueux XVI^e arrondissement de Paris. Ici se retrouvent, à l'abri des potins et popotins et aussi des esprits malveillants, Frédéric Chatillon, Axel Loustau et quelques autres esprits forts et discrets de la nébuleuse extrémiste de droite. Jeanne a été baptisée en 2010. Depuis le mois d'avril, une information judiciaire pour fraude en bande organisée, faux et usage de faux a été lancée pour vérifier la gestion de la mystérieuse structure. Ce minuscule parti a empoché 1,9 million d'euros en 2011 et 8,9 millions d'euros en 2012 ¹. Travailler plus pour gagner plus : bravo ! Son objet, sa raison sociale, le tout, fort ingénieux, consiste à facturer des services rendus aux candidats pour les campagnes électorales. Prêts d'argent, à 7 % tout de même, vente de kits de campagne, 16 000 euros pièce, que Jeanne règle au Riwal de l'ami Chatillon. Pas mal, non ? Cette ingéniosité fascine les policiers de la Brigade financière. Cette curiosité exaspère fortement Marine, qui se plaît à constater que « le pouvoir socialiste ne manque pas d'imagination face à son opposition politique ». Bref, Jeanne, Riwal, Riwal Syria, Vendôme Sécurité, aux intérêts croisés et à la santé florissante, intriguent, excitent l'imaginaire ainsi que les neurones volontiers subversifs des juges financiers, tous syndicalistes et gauchistes comme on sait ! Il y aura une suite dont les gazettes ne manqueront pas de

1. Voir *Marianne*, 27 juin 2014.

tenir informés leurs lecteurs égarés tant les médias sont tenus par la bien connue mafia judéo-sionisto-gauchiste. Les voici donc, autour de Marine, ces résistants, la troupe, la garde rapprochée, les conseillers de la présidente, jeunes ou moins jeunes, énarques convertis et frétilants, économistes d'aujourd'hui ou intégristes d'hier, anciens chevènementistes ou néofascistes des origines, hommes ou femmes, de réseaux friqués et musclés, ils sont là, entourés des ami(e)s de toujours, du temps des bringues et des joyeuses virées. Pirouettes et doubles saltos efficaces et réussis.

Chapitre 42

UNE PARTIE DE CAMPAGNE ET SA FIN

On filme. Partout. On les suit. Tous. Du Nord au Midi. De meetings en meetings. De conclaves en tribunes. D'exhortations en chuchotis. Huit films de cinquante-deux minutes. La campagne tous azimuts. De la cave au grenier.

Celle-ci, en son début, manque de flamme, de ferveur, dirait-on. On sature vite. Peu de rêves, surtout. Morosité. Moins de passion qu'en 2007. Les souvenirs embellissent la réalité d'hier. On regrette, à droite, la fièvre sarkozyste de 2007. Parfois, on regrette à gauche Ségolène. Tout semble, cette fois-ci, plus posé, après les superbes primaires du Parti socialiste. Il faut qu'ils se réveillent ! Il faut que « ça commence vraiment » !

Marine Le Pen, elle, a du mal à réunir ses 500 signatures. Un remake. Un film monté en boucle. Un même « vrai-faux suspense, un bluff, une mascarade » pour certains. Non, non, c'est vrai, c'est sérieux, disent d'autres. Dont moi, toujours. Enfin, le 13 mars 2012, Marine obtient son précieux viatique. Elle « en » sera.

15 février 2012 : tardive entrée officielle en campagne de Sarkozy, « obligé d'y aller » car « ne pas solliciter de nouveau la confiance des Français serait un abandon de poste ». Admirable dévouement. On en pleurerait. Les

choses s'accélérent un peu, mais 2012 n'est décidément pas 2007. Du côté du président sortant, ça n'imprime pas. La magie sarkozyste s'est évanouie. Ça flotte. Ça tâtonne. Sarkozy récidive et fonce à droite toute pour « siphonner » les voix du FN. Ce sera la « stratégie Buisson », du nom du conseiller aux grandes oreilles. Vient le temps d'une « buissonnade » dévergondée et d'un siphonnage sans limite. Diviser par deux l'immigration légale, mise sous condition de l'attribution du RSA et du minimum vieillesse... Dérive en haute mer. On oublie le social au profit de déclarations et postures viriles ultra-droitières.

Du côté Hollande, on avait filmé l'endiablée primaire. Un sacré marathon. Une idée que je trouvais dingue, mais qui fut réussie. Je me demandais, vieux sceptique que je suis, comment les candidats allaient se rabibocher *après* s'être tant copieusement engueulés. Eh bien, je me suis trompé. Que l'on me fustige et proclame devant le gibet de la rue de Solférino mon manque d'intuition politique. Dès la proclamation des résultats, on dit adieu aux rivalités perfides et coups bas. On n'en parlera plus jamais, c'est juré ! Même Valls et Montebourg s'aiment d'amour tendre. Alors que François Hollande, dans le rôle du candidat élu par les siens, impavide, réaliste, fait très « force tranquille », mais sans le lyrisme de mon regretté Mitterrand. Plus tard, son meeting du Bourget est la réplique tant attendue de celui de la porte de Versailles pour Sarkozy en 2007. On ne lésine pas sur les moyens. Débauche d'argent englouti et de caméras habiles et serviles. Bataille de com et de buzz. Concours à gogo de tout ce qui peut se dépenser. Puis vient le « Sarko-show » de Villepinte, réplique de l'« hollando-parade » du Bourget. On cherche ce qu'est devenu le « Sarko » de 2007, le « petit Français de sang mêlé » qui allait jusqu'à invoquer les mânes de Jaurès et de Blum.

Où a disparu celui qui lançait à des foules immenses qu'il remettrait « au cœur de la politique les valeurs que la gauche a trahies » ? Aucun écho radar. De l'autre côté, où sont, en cette gauche si réaliste, le grand souffle et les imprudentes, mais nécessaires, promesses ? Certes, l'ennemi a été désigné, c'est la finance, mais la social-démocratie s'annonce à pas comptés.

Marine Le Pen traque les classes moyennes. La crise économique ronge et taraude. Le discrédit des élites politiques est dévastateur et le manque d'enthousiasme pour les partis de l'Établissement semble flagrant.

Alors elle repeint le tout de couleurs vives et affine son programme. Elle veut instaurer « une autre vision de l'homme, une autre vision de l'économie et défendre les intérêts des Français, avant tout, par-dessus tout, contre les intérêts des marchés financiers, avant les intérêts des autres peuples, y compris européens ». Elle se met à dézinguer à tout-va, Calamity Marine. Je la filme à Lille, le 18 février. Ça sent la poudre. Sarkozy ? « Le président des riches, le petit président des gros, le président "Bling-Bling", le président du Fouquet's ! Comment pourrait-il devenir le président du peuple ? » La salle est en extase. Nos plans montrent un public hilare, comblé, transcendé, en route vers le septième ciel lepéniste.

Après la tragique affaire Merah, « début du fascisme en France », elle promet de « mettre à genoux » l'islam radical, associant sans vergogne immigrés, islamistes et terroristes. À Marseille, le 28 mars, elle interroge : « Combien de Mohammed Merah, de tueurs, dans les bateaux, les avions qui, chaque jour, arrivent en France remplis d'immigrés ? Combien de Mohammed Merah parmi les enfants de ces immigrés non assimilés ? » Et le 31 mars, à Nice, elle déclare qu'avec elle, promis, juré : « Mohammed Merah n'aurait pas eu la nationalité française » ! Sa campagne va connaître une

« très simple dynamique », assure Florian Philippot. « Le massacre de Toulouse nous profitera, me confirme l'un de ses proches, nos thèmes vont être au centre de tout : insécurité, immigration. » Il était temps. Marine laisse tomber la sortie de l'euro et autres fariboles d'avant Merah et opère un retour express sur les fondamentaux frontistes, à la grande satisfaction de son paternel de président d'honneur. Celui-ci, chuchote-t-on de manière assez audible pour être entendu, trouve la campagne pas assez ceci, pas assez cela, trop « technique », trop « techno », loin du peuple et de ses angoisses. Mais l'ennemi « préféré » de Marine est Jean-Luc Mélenchon qui la talonne. Ils se poursuivent, se harcèlent de portes d'usine en studios de télévision, de salles de meeting en émissions de radio. Ils se haranguent, se provoquent, se combattent. À mort. Ou presque. Elle le méprise. Il répond : « Votre mépris me laisse indifférent et j'ai l'intention de combattre votre infâme parti et votre infâme politique partout où je le pourrai ! » Boxe. Judo. Catch. Tous les coups sont permis. Mélenchon a un but, un seul : arriver au premier tour devant Marine. Le soir du premier tour, je suis avec elle. Et son père. Toujours dans la salle de l'Équinoxe. Agitation. Excitation. Les Français se sont mobilisés. En masse. Ils ont voté à plus de 80 %.

François Hollande raffle la mise : 28,8 %. Un score record pour un candidat socialiste. Pari réussi. Pour Sarkozy, c'est très décevant : 27,2 %. Marine Le Pen le talonne : 17,9 %. Elle est « la » surprise. Et même si elle ne sera pas présente au second tour, elle est émue. Elle se lâche. Elle chante avec son père. Bien sûr, je filme. L'Équinoxe prend des allures de comédie musicale. Je suis très friand de ce genre de prestation et père-fille le savent depuis longtemps. Elle est surtout heureuse d'avoir planté loin derrière elle Mélenchon, bloqué à 11,1 %, ce qui n'est tout de même pas rien. C'est le syndrome de la « mongolfite », me dit-elle en mimant l'action :

Mélenchon, c'est un ballon qui monte, monte, dans l'air... et qui se dégonfle et se crashe tout d'un coup. Il fait pschitt-pschitt (grand geste accompagné d'effet sonore que n'aurait pas désavoué un bon bruiteur de cinéma). Cette image de la « mongolfite » la réjouit. Autre sujet de satisfaction : elle fait mieux que son père en 2002 : 16,9 %. Cela ne semble pas lui déplaire non plus.

Les militants hurlent leur joie. Debout. Ardents. La valse frénétique, endiablée, de leurs drapeaux bicolores me donne le tournis.

À la télévision, Eva Joly déplore et condamne le score lepéniste : « Tache indélébile sur les valeurs de notre République. » Elle accuse Sarkozy d'en être responsable. Elle dénonce « les apprentis sorciers de l'identité nationale qui, à force de discours de haine, ont permis à Marine Le Pen de faire son meilleur score ». On boit (beaucoup). Les « marinistes » danseront jusqu'au bout de la nuit. Elle chante (encore) : « Aussi ne t'étonne pas si j'ai le cœur qui bat... quand je monte, je monte chez toi... »

Puis elle parle avec son père.

Marine : Quand on sait que ça commence à dépouiller... Ah oui, c'est difficile. Même quand on est calme et serein.

Le Pen : Moi, c'est ma huitième élection présidentielle.

Marine : Moi aussi, j'en ai quelques-unes derrière moi. Mais avant j'étais pas candidate !

Le Pen : Voilà, j'ai passé le relais et mon relayeur est bien passé. Que demander de plus ? [Un temps. Il reprend :] Et comme je vais mettre ma petite-fille, Marion, sur orbite et qu'elle a des chances d'être élue députée, ils ont pas fini d'en avoir, du Le Pen !

Il part d'un immense rire et me fait le coup du « diable triomphant ». Marine, soudain, rit moins.

Chapitre 43

PRÉSIDENTIELLE, DERNIERS FEUX

Ce 1^{er} mai 2012, sous le soleil, ils sont 5 000 ou 10 000 sympathisants du Front à défilér, rituellement, depuis la statue de Jeanne d'Arc jusqu'à la place de l'Opéra. Là, après la célébration de la Pucelle qui donna sa vie et son âme à sa patrie, à son Dieu et à ceux qu'elle aime, les Français, depuis la tribune, Marine Le Pen, la nouvelle Jeanne, hurle presque : « Je voterai blanc dimanche ! » Et elle ajoute : « Et, en juin, Marine. »

Celle qui avait rassemblé 6 421 426 électeurs sur son nom propose donc à ses troupes d'aller où ils veulent, mais, surtout, de ne pas voter le 6 mai, jour du second tour. Compris ?

Ni Sarkozy ni Hollande. Blanc. Et on se retrouvera pour les législatives. Aux candidats de l'Établissement elle n'accorde « ni confiance ni mandat ». Elle précise même : « Je sais que certains croient encore à un semblant de patriotisme de droite, et d'autres à un semblant d'égalité et de fraternité de gauche. Je crois qu'il ne reste plus que l'illusion. Illusion d'une certaine droite, illusion d'une certaine gauche. À titre personnel je me détournerai de ces mirages ! »

Elle brocarde les « assauts de tendresse et la danse du ventre » des candidats de l'UMP et même, assure-t-elle, du PS », envers les électeurs frontistes du premier tour, pourtant jadis qualifiés de « fascistes xénophobes et racistes ». Elle répète, elle scande, elle hurle toujours : « Abs-tention ! Abs-ten-tion ! » On est, tout de même, assez loin en 2012 du célèbre « bonnet blanc, blanc bonnet » du leader communiste de jadis, Jacques Duclos. C'est vieux : c'était en 1969. En ces temps anciens, trois quarts des électeurs communistes obéissant à la consigne de leur chef s'étaient abstenus. On n'y est plus, cette fois-ci.

C'est un succès en trompe l'œil (certes, elle a fait mieux que son père en 2002), mais il y a un échec et demi.

Le premier échec est celui de la « dédiablement » initiée par la candidate. L'ignoble affaire Merah a poussé la candidate, en fin de campagne, à retrouver les « fondamentaux » du Front. Mais y a-t-il eu, en plus, une sorte de nostalgie ? Comme l'envie du retour à un bercail agaçant mais rassurant où résonne la voix du père ? Oui, peut-être. Le problème, c'est que sur ce terrain, l'UMP, sous l'influence de Patrick Buisson, a déjà planté sa tente et occupe, à peu près solidement, l'espace. Comme en 2007.

Le demi-échec est celui de la consigne de vote (ni Hollande ni Sarko) : les électeurs de Marine semblent, malgré tout, s'être massivement reportés sur l'UMP. Selon Ipsos, ils ont été près de 55 % à voter Sarkozy. Seulement 35 % d'entre eux se seraient abstenus, ou auraient voté blanc (ou nul), comme l'a exigé la présidente. Question : y aurait-il *deux* FN ? L'un du Nord, de tradition ouvrière et anciennement de gauche, fondamentalement écœuré par un Sarkozy dit « gaucholepéniste », l'autre au Sud, bien à droite, et n'ayant pas répugné à voter pour le président sortant ? Le rapport de forces politique du premier tour n'a donc pas été inversé : Hollande, avec 51,63 % des suffrages, a

atteint, pratiquement, le même score que Mitterrand en 1981 : 51,76 %.

Le socialiste a été élu par une majorité plutôt disparate d'électeurs, mais bien à gauche. Des socialistes, bien sûr, mais aussi des Verts et, en masse, des mélenchonistes, tous mus par la détestation de Sarkozy, bien plus que par la ferveur pour Hollande. Ce rassemblement est même allé, timidement, pêcher quelques voix parmi les voisins centristes. C'est dire le bric-à-brac.

Puis le 6 mai arrive. Je filme place de la Bastille. Un 6 mai 2012 bruissant de drapeaux algériens, au grand dam du FN, un 6 mai 2012 qui ne ressemble pas vraiment au 10 mai 1981. Les présidents socialistes se suivent sans se singer. Pas plus que les dimanches de victoire. Ainsi va la vie. Est-ce moi qui vieillis ? Sûrement.

Chapitre 44

CARPENTRAS-HÉNIN-BEAUMONT

Juin 2012. Élections législatives. « Avec 13,6 % des voix et trois députés en bonne position, le FN confirme son ancrage. » Voilà ce qu'on peut lire, un peu partout, le 11 juin, au lendemain du premier tour. Marine Le Pen exulte : « Le 17 juin prochain, le peuple fera son entrée à l'Assemblée nationale. »

Le peuple ? Marine Le Pen à Hénin-Beaumont. Le peuple ? Gilbert Collard dans le Gard. Le peuple ? Marion Maréchal-Le Pen à Carpentras. À suivre. Florian Philippot, porte-parole du FN, crut déceler la marque d'une « distorsion » entre les signes d'intérêt de la base de l'UMP pour le Front et la sévère doctrine d'exclusion décrétée par l'état-major d'un parti qui martèle : « Jamais d'alliance avec le FN ! »

*

Le 17 juin, dans un grand jardin, à Carpentras, je filme Le Pen en patriarche sudiste, sinon en majesté. Il est en bras de chemise. Il porte des Ray-Ban. Le déjeuner a été copieux. Les arbres adoucissent l'ombre. Une petite sieste est la bienvenue. Elle s'impose. Elle vient sur la pointe des

pieds. Vers 18 heures, les portables nous font tressaillir. Voici l'heure des premières estimations. La gracieuse Marion multiplie les allers-retours et s'enquiert du bien-être de son grand-père. Il a soif ? Il n'a pas trop chaud ? Elle s'inquiète pour son propre résultat, mais pas trop. Le Pen, très fier, me dit : « Elle est de bonne race ! Elle prendra ma suite. Moi aussi, j'étais le plus jeune député de France. Mais, en plus, j'étais aussi le plus jeune chef d'un groupe parlementaire, moi ! »

Belle lumière sur le visage du Breton au soleil du Sud. C'est presque la fin d'une longue journée d'été. Je crois tourner une fiction. Il attend, heureux, confiant, le résultat d'Hénin-Beaumont, alors qu'autour de lui les fidèles, porteurs de rumeurs, s'impatientent. Le dimanche qui précède, Marine, dans le Nord, a durement battu Mélenchon, « bon » ou plutôt « mauvais » troisième, loin derrière elle. Marine, 42,26 % ; Mélenchon, 21,5 %. L'homme qui l'avait haïe autant qu'il l'avait combattue ne participe pas au second tour. « La politique, dit le socialiste Philippe Kemel, n'est pas un match de boxe. » « L'échec de Mélenchon démontre la déconnexion totale entre lui et l'électorat populaire qui, dans une circonscription de gauche, n'a pas adhéré à sa campagne bobo et méprisante », affirme Marine, triomphante, au soir du premier tour.

Le Front de gauche a sombré du côté des terrils après une lutte terrible, frontale et obsessionnelle contre Marine. Mais aussi terriblement « anti-solférinienne ». Adieu, donc, Mélenchon. Cette journée du 17 juin 2014 devrait être, aussi, celle du triomphe local de Marine.

Alors ici, à Carpentras, on attend le résultat de Marine. On tente de cacher sa nervosité sans vraiment y parvenir. Jany dit à son mari : « Allez, appelle-la ! » Il fait semblant

de ne pas entendre. Il ferme les yeux. Hume le soleil et le vent léger. Là-bas, à Hénin-Beaumont, il ne paraît pas possible de perdre si près du but. Ce serait trop injuste, après avoir obtenu au premier tour 42,26 % des voix. Mais non, ce serait un cauchemar, né d'une grosse triche ! Entre la dénonciation de la présumée corruption socialiste, celle de la gestion « calamiteuse » d'Hénin-Beaumont par les mêmes socialistes, et le chômage, ainsi que le déclin industriel, non, décidément, la citadelle socialiste ne peut que s'écrouler et s'offrir à Marine.

Allons, l'essai doit être transformé. Allons, encore quelques minutes. Et on saura.

Jany : Appelle-la.

Le Pen : Elle m'aurait téléphoné...

Mais non. Dans le Nord, Marine, qui a tant labouré le terrain durant cinq longues années avec son ami Steeve Briois, ne saurait perdre face à ce socialiste de soixante-trois ans nommé Kemel, « incolore, indolore, sans saveur, sans portée et donc inutile », selon elle. Calme, trop calme, Kemel !

Le portable sonne à Carpentras. C'est Marine. Le visage de Le Pen en gros plan. Et Jany à ses côtés, tentant de comprendre ce qu'elle n'entend pas et, enfin, comprenant, grâce à Le Pen qui répète : « De 118 voix... Juste 118... Oh, que c'est triste. »

Le visage des militants. Le visage de Jany. L'envie de pleurer. Le Pen, lui, est impassible. « Oui, tu vas faire un recours... Un recomptage... Oh... [Un temps.] Tu sais, ma fille, l'avenir commence toujours demain ! Allez, au revoir, ma chérie. »

Il raccroche.

Le Pen : 118 voix de différence. Le socialiste a gagné. De rien. Marine a fait 49,9 %. Et l'autre à peine plus que 50 %.

Moi : Et le recomptage ? Elle va demander un recomptage ?

Le Pen : Je n'y crois pas au recomptage.

Marion pleure. Un peu. Comme gênée de sa belle victoire à elle. Et de la triste défaite de sa tante. Il est l'heure. Là-bas, au centre-ville de Carpentras, on attend les Le Pen : ceux qui gagnent. Ça va être la fête de la petite et celle du vieux grand-père.

Dans le Nord, le chagrin le dispute à la colère. Un deuil. Le « recours » mariniste est très vite retoqué par le Conseil constitutionnel, comme l'avait prévu le patriarce.

« On recommencera en 2014. Marine secondera Steeve. Et cette fois-ci, on gagnera ! Steeve sera maire. C'est sûr. »

Le Pen répète : « L'avenir commence toujours demain. »

Chapitre 45

MARINE, LA FRACTURE DU SACRUM, LES INVASIONS ET LES ROMS

Mai 2013. Je retrouve Le Pen. Nous sommes à Montre-tout. Je filme. Deux ou trois jours auparavant, Marine s'est fracturé le sacrum, sacré sacrum, en tombant dans une piscine qui avait la particularité d'être vide. Jean-Luc Mélenchon, qui ne « lâche rien », et surtout pas Marine, a tweeté : « Pendant que moi, je me casse le cul pour les ouvriers, elle, elle se casse le cul dans sa piscine ! » Élegant.

J'interroge Le Pen sur la chute de sa fille.

Le Pen : Elle a voulu, je ne sais pas, moi, couper une branche qui était au-dessus de la piscine et elle est tombée... sur le dos. Heureusement que c'est du bon matériel.

Moi : Marine ?

Le Pen : Oui. Enfin, elle a quand même une fracture du sacrum... Elle aurait pu se tuer. Elle aurait pu être paralysée à vie. C'est quand même une chute de deux mètres sur du dur. Croisons les doigts. [Un temps. Il sourit et continue.] C'est pour ça que, moi, je vais demain à Limoges. À sa place. Elle avait, en principe, un déjeuner-débat là-bas, donc c'est moi qui vais me taper Limoges, aller-retour ! Près de neuf cents kilomètres. Ah, c'est la vie !

Moi : Eh oui. On vous « ressort » dans ces cas-là ?

Le Pen : Comment faire autrement ? Y a que moi. [Un temps.] Mais elle est forte, Marine. Ça lui est arrivé samedi après-midi, le dimanche à midi elle était à la télé.

Moi : Personne ne s'est rendu compte de rien.

Le Pen : Et, en plus, elle était debout. Ça, c'est une fille de cran. Oui, du bon matériel.

Vous [en douce, à moi] : Scène attendrissante que seule une sensibilité comme la vôtre pouvait capter, cher Moati !

Moi [bas] : Ta gueule !

Le Pen : C'est à moi que vous dites ça ?

Moi : Mais non.

Le Pen : Il y en a un autre qui s'est cassé la gueule. Collard ! Il est tombé dans son escalier. 35 marches. Cul par-dessus tête.

Moi : Hécatombe au FN !

Le Pen : Y a que moi qui tiens bien. Bonne troupe. Le Collard, il a eu deux doigts cassés et puis un œil au beurre noir. Il a eu de la chance aussi. Mais c'est pas une hécatombe. C'est juste une épreuve pour nous rappeler que la vie n'est pas un long fleuve tranquille.

Moi : Comment va la petite Marion ?

Vous [entre les dents] : Mais quoi ? Vous êtes de la famille ? Un oncle séfarade, peut-être ? !

Le Pen : Ah, Marion ! Superbe. Elle était sur LCI hier. Excellente. Ah, je suis très content de mes femmes ! Très fier...

Vous : Une larme furtive s'impose.

Moi : Et Marie-Caroline, des nouvelles ?

Vous : Cruel.

Moi : Oui, avez-vous eu, durant cette campagne, la première de Marine, des nouvelles de son aînée, Marie-Caroline ?

Le Pen : Non, nous ne sommes pas en relation, elle et moi.

Moi [lourdement rabâcheur] : Ça s'est pourtant rabiboché avec son mari Philippe Olivier, qui fut le lieutenant de Mégret, avant de devenir le « conseiller spécial » de Marine... jusqu'en 2012, je crois...

Le Pen : Aucun rapport. En ce qui concerne Marie-Caroline, il s'agit plutôt d'attitudes personnelles à mon égard que je juge incompatibles avec la morale familiale et la morale tout court.

Moi : Vous n'êtes pas du genre à pardonner ?

Le Pen : Pas du tout. Voilà.

Moi : C'est un vrai chagrin pour vous, j'imagine ?

Vous [persifleur] : Tu veux quoi ? Qu'il pleure devant ta caméra ?

Moi [chuchotant] : Oui, pourquoi pas ?

Le Pen : Oh, c'est vrai, oui. Ce fut un grand chagrin. Mais on a tellement d'autres occasions d'en avoir, du chagrin. Ce n'en sera qu'un de plus. [Un temps.] On parle d'autre chose ? Ce qui m'angoisse en ce moment, c'est la submersion de la France et de l'Europe. Submersion physique, démographique. Sur fond de complicité intellectuelle entre les médias, la classe politique et les puissances étrangères. Oui, il y a une complicité de fait entre le phénomène de l'immigration massive, cette peur qui gouverne les médias, et les politiques de l'Établissement.

Vous : On y revient. Toujours le même disque.

Le Pen : Un ancien ambassadeur arabe à l'UNESCO m'a dit : « Monsieur le président, ne vous masquez pas la capacité insurrectionnelle de la communauté musulmane en France. »

Vous : Insurrectionnelle ?

Moi : Insurrectionnelle ?

Le Pen : Oui. Écoutez, en 2005, ça y ressemblait forcément. Et c'était pas que la banlieue. 40 villes ! Et, si un jour, au lieu de balancer des cocktails Molotov, ils balancent des grenades, qu'est-ce qu'on fera ? Avec la police qui n'a pas le droit de taper, ou de tirer ? « Pas de bavures, pas de risques », voilà ce qu'ils disent, Place Beauvau ! Cette faiblesse se paiera un jour très cher. Ces trublions ont un grand sentiment d'impunité et agissent par défi. Beaucoup d'entre eux vont partir « faire le djihad », la guerre sainte de l'islam. En Syrie ou ailleurs. J'ajoute quelque chose : « Ils » sont nécessaires pour avoir une majorité. Autrement dit, ce sont ces « minorités basculantes » qui font la politique en France. Hollande leur doit son élection. Tous les problèmes français peuvent avoir une solution, mais pas celui de l'immigration massive. Les Roms, qui ne sont pourtant que 20 000, on les voit partout. C'est peut-être eux qui vont être le détonateur de la prise de conscience des Français ! À partir du 1^{er} janvier 2014, il n'y aura plus de frontières entre la Roumanie, la Bulgarie et nous. Par conséquent, ils vont sortir... Ils vont venir ici ! Un déferlement. Vous vous rendrez compte, vous allez voir ! Combien seront-ils ? Des centaines de milliers. C'est une immigration plus visible, et c'est ça qui sera insupportable aux gens de chez nous. D'un côté il y aura l'islam et sa volonté de conquête, de l'autre les Roms mendiant dans les rues. J'ai été condamné pour avoir dit...

Moi : « Que les Roms, comme les oiseaux, volent naturellement. » 5 000 euros d'amende.

Le Pen : Oui, tout est à craindre pour les possesseurs du terrain, c'est-à-dire nous, les indigènes français. Le phénomène principal du XX^e siècle, ce n'est pas que l'homme ait marché sur la Lune, non. C'est l'explosion démographique. La Tunisie va exploser. L'Algérie va exploser. Tout

le Maghreb va exploser. 200 millions de types vivent là-bas, tout près de nous, et la moitié a moins de vingt ans. Gouverner, c'est prévoir. Voir avant les autres. Moi, j'y arrive. Oui, je sais, ça ne me rend pas populaire.

Moi : On va vers une guerre ?

Vous [bas] : Répète ! Il n'a pas entendu...

Moi [plus fort] : On va vers une guerre ?

Le Pen [très calme] : Oui, je pense. Je pense que le monde de demain va être gouverné, en effet, par des violences extrêmes, nées de la surpopulation et du défaut de subsistance. Je connais. Moi, j'ai eu la chance d'avoir connu la pauvreté. J'ai eu faim. J'ai eu soif. Nos concitoyens, ils croient souvent que tout leur est dû... Mais ce pays, le nôtre, qui n'était pas particulièrement riche, l'est devenu. Par le travail de notre peuple. Les Français ont labouré la terre, semé, planté. Ma mère allait à l'école à pied en portant ses sabots à son cou, pour ne pas les user. Je l'imagine encore... Dieu est français... Vraiment ! Il faut sauver le pays. Il faut le sauver !

C'est sur cette héroïque et glorieuse perspective que nous nous sommes quittés ce jour-là.

Chapitre 46

MONTRETOUT, TOUJOURS

Un mois plus tard. Nous sommes le 17 juin 2013. Tout juste un an après les législatives. Je tourne encore. Je connais par cœur le bureau et sa belle vue sur Paris. Je mets ma caméra sur les traces de l'ancienne. Je retrouve Le Pen. Deux anciens combattants.

Moi : Hier, j'ai vu Wallerand de Saint-Just. Il est venu...

Le Pen : Où ?

Moi : ... dans mon émission, sur LCP. Il m'a dit quelque chose qui m'a étonné. Qu'il préférerait Hollande à Sarko. Sur le ton et la forme.

Le Pen : Oui, Hollande fait moins bateleur, moins rufian. Mais il a aussi moins de talent. L'autre a un tel abat-tage ! C'est un peu un marchand de bretelles, quoi ! Il vous dit un peu ce qui vous fait plaisir. Le discours d'Hollande est plat, sans force. Volontairement, ou pas, ça manque de sentiment. Il s'adresse à l'intelligence, au raisonnement. C'est un peu faible. La politique est un art passionnel. Il va continuer à descendre. Y aura peut-être des sursauts de temps en temps. Mais bon. Rien ne prend. Le Mali ? Même le Mali, il va rester « empégué » là-bas.

Moi : Bloqué ?

Le Pen : Je crois, oui. Et puis, à propos des islamistes, y a un endroit qui va devenir redoutable.

Moi : Lequel ?

Le Pen : L'Algérie. Oui, monsieur. Faut pas oublier que les laïcs algériens ont maté les islamistes à la mitrailleuse. Alors les autres voudront avoir leur revanche. Le résultat de tout ça, de ce chaos ? Des torrents migratoires !

Vous [bas] : Il se répète. Il n'arrête pas de se répéter.

Le Pen : Oui, je me répète. Les gens foutront le camp. Ils demanderont chez nous le « droit d'asile ». Ils diront : « Je risque ma vie dans mon pays ! » Qu'est-ce qu'on pourra dire ? Rien. On n'a ni les moyens de les entretenir, ni de les loger. On est dans une impasse. On doit revenir à la rigueur nationale, à l'égoïsme national. Si on laisse monter tout le monde sur le radeau de la Méduse, eh bien, le radeau, il coule. Les immigrés intelligents qui sont ici depuis longtemps le savent bien. Ils disent que le Front a raison. Aux autres ils disent : « Allez nager ailleurs ! » Moi, j'ai un plombier très bien, qui s'appelle Hassen. Il a acheté une maison en Normandie ! Avec l'argent qu'il a honnêtement gagné... C'est un « monsieur », Hassen, qui conçoit sa vie, ses enfants aussi, en France. Mais dans une France française. Pas dans une France algérienne. Moi non plus, d'ailleurs. Je l'avais dit à l'Assemblée : « Vous ne voulez pas d'une Algérie française ? Eh bien, vous aurez une France algérienne ! » « Il ne nous restera plus, avais-je ajouté, qu'à débaptiser Colombey. Ça deviendra "Colombey-les-Deux-Mosquées". »

Moi : Bon. Pourquoi vous n'avez pas pris la parole au dernier 1^{er} Mai ?

Le Pen : On ne m'a pas demandé de parler. C'est plus moi, le président du Front. Marine a fait tout son discours sur le social. Je lui avais dit, pourtant, de consacrer une partie à Jeanne d'Arc.

Moi : Et ?

Le Pen : Elle a bouclé ça en une phrase ou deux. C'est insuffisant. Jeanne d'Arc mérite mieux que ça. C'est une figure charnelle, une évocation puissante ! Pour ceux, bien sûr, qui savent la faire revivre. L'année prochaine, allez, je souhaite parler un quart d'heure de Jeanne d'Arc. Ce qui n'empêchera pas Marine d'avoir la vedette. C'est pas un secret qu'un certain nombre de gens de son entourage pensent que « le Vieux », il faudrait peut-être qu'il tourne la page. Bon... Je n'ai pas d'amour-propre.

Vous : Tu parles.

Moi [bas] : Pas la peine de « surligner ». Boucle-la. Et écoute-le.

Le Pen : Non. Ça ne me peine pas, Serge. Mais quand même, je trouve que la journée a manqué de spiritualité. Il en faut un peu. Bon, pas trop, mais enfin ! Surtout en un temps où, compte tenu de ses positions en retrait sur « le mariage pour tous », contrairement à Marion, Marine a besoin de montrer à son aile catholique, disons chrétienne, qu'elle est *plus* que laïque. Mais voilà... C'est l'influence des chevènementistes.

Moi : Philippot ?

Le Pen : Pas seulement lui. Ils sont trois comme ça. Oh, je sais, on rallie des gens de gauche. Mais ce sont des gens qui, justement, ne souhaitent pas que nous imitions le Parti socialiste ! Celui-ci s'est coupé de Jaurès, de Proudhon. Il faut éviter le côté voltairien, la sécheresse. Nous avons un devoir de synthèse, justement, entre les différentes forces spirituelles du pays.

Moi : Il faudrait donc, pour ces « conseillers » de Marine, se séparer de vous ?

Le Pen : Ce n'est pas à moi, Serge, qu'il faut poser cette question... C'est à ceux qui ne m'ont pas sollicité pour parler ! Mais si c'était délibéré et durable, ce serait une

erreur ! Une erreur ! Quand je pense à Jeanne d'Arc... Sa virginité ! Son éloignement des passions normales ! Elle s'élevait au-dessus des soudards, des routiers, des brutes sanguinaires, elle s'élevait sans que personne la touche. Et puis, quel esprit ! À son procès, les curés lui demandent : « Mais enfin, Jeanne, vous êtes chrétienne. Jésus ne nous a-t-il pas ordonné d'aimer notre prochain ? Alors, vous devez aimer les Anglais. » Et tu sais ce qu'elle a répondu ?

Moi : ...

Le Pen : « Oui, je les aime, les Anglais. Mais chez eux. » C'est admirable. Ça peut être gravé dans le marbre, ça. Le 1^{er} mai... les gens me touchaient... J'ai eu un accueil exceptionnel. « Jean-Marie par-ci, Jean-Marie par-là ! Merci ! Merci ! » Ça me touche. Marine est plus timide que moi, moins chaleureuse, moins sentimentale, peut-être, je ne sais pas. C'est ma fille, mais quand même. Des influences diverses nous ont plutôt séparés. Des gars ont essayé de faire rompre le lien entre Marine et moi. Je crois qu'ils n'y réussissent pas, mais elle est bien obligée de faire quelques concessions à ses... Enfin, je pense... Elle ne veut pas encourir le reproche d'être *juste* la fille de son père. On dit qu'il faut « tuer » le père. Elle s'y refuse. Mais son cerveau, lui, pense qu'elle doit avoir son indépendance. Enfin, par le sentiment, elle reste très proche de moi, mais politiquement, je la laisse à ses responsabilités. Je m'efforce de m'abstraire. Ma paresse naturelle m'y aide ! [Rires.] Et puis, quand on se cuirasse le cœur contre l'adversité, on se le cuirasse aussi, un peu, contre le bonheur, la sensibilité... tout ça ! Et puis, l'adversité m'excite. Je suis une bête de combat, moi. Mais enfin, j'aime bien être aimé aussi. C'est mon côté humain. Même le diable, tu vois, a un côté humain.

Moi : Voilà.

Chapitre 47

PREMIER TOUR DES MUNICIPALES

Dimanche 23 mars 2014. Nanterre fait peur en ce dimanche soir. Calme. Très calme. Je me perds avant d'arriver du côté de cette « rue des Suisses » aussi perdue que moi. Heureusement, l'excellent Yoann Gillet est avec moi. Et Félix, mon plus jeune fils. Ardents tous les deux. À la fois concentrés et excités. J'ai un nouveau rendez-vous avec Le Pen. Il est 19 h 45. Une fort jolie dame nous entraîne, silencieusement, vers le bureau du président. Couloirs vides. Chuchotis. On ne voit personne. Et personne ne nous voit. Il est seul. Pull à col roulé turquoise. Veste pied-de-poule, mocassins décalés et jean délavé. Il a la zappette à la main et fait, laborieusement, le tour des chaînes. Accueil chaleureux. Comme toujours. Yoann et moi, on tourne aussi sec :

Moi : Ça va ?

Le Pen : On attend.

Moi : Ça va se passer aussi bien qu'on le dit pour vous ?

Le Pen : On verra. [Sobre. Rien de trop. Suspense...]

Ce que je peux dire, moi, c'est que j'ai fait le boulot : 50 meetings ! 50 pour les municipales. Regardez les points

rouges sur la carte... C'est là où je suis allé porter la bonne parole... Ah, j'ai pas chômé.

Moi [pour dire quelque chose] : Non ! [Puis, après un temps :] Cette abstention énorme, c'est bon pour vous, non ?

Le Pen : On le dit. Plus que... ? Il reste combien de temps ?

Moi : Douze minutes.

Le Pen : Oui. Douze.

20 heures. L'abstention est massive : 36,45 %. Du jamais vu, dit-on. On est seuls dans le bureau. On filme son extrême attention, sa gravité aussi, et ses mains sur la zappette. Les trois télés hurlent. Tout se déchaîne, brusquement. Mon « héros » a des problèmes, légers, d'audition.

La litanie commence : Collard est en tête à Saint-Gilles, Aliot à Perpignan, ainsi que Ménard à Béziers et Philippot à Forbach. La rumeur enfle de plateau en plateau et se répand vers Nanterre : gros succès pour le FN !

Le Pen se détend. À 20 h 26, son portable sonne. Il sourit. Il est content. Il raccroche.

Le Pen : C'était Alain !

Moi : Alain ?

Le Pen : Delon. Il m'a félicité. Il m'embrasse.

*

20 h 27. C'est confirmé. C'est bon. C'est très bon pour le Front. Steeve Briois est élu au premier tour à Hénin-Beaumont. Champagne ! Le bureau soudainement s'emplit. On jubile. Tout le monde trinque. À la télé, c'est une pluie (d'adjectifs) qui tombe comme à Gravelotte. Dans le désordre :

Pour le PS : Claque et double claque, cataclysme et déroute, dégringolade et désastre, scrutin de défiance et sévère sanction, rejet profond et désaveu cinglant, déculotée et apocalypse. Hécatombe et effondrement pour le parti, le gouvernement et sa politique, et, surtout, pour Hollande.

Pour le FN, on entend : « Vive progression et forte emprise, réel enracinement et vote puissant, spectaculaire poussée et immense vague Bleu Marine sonnant le glas du bipartisme... »

Jean-Vincent Placé en appelle au « front républicain » pour contrer le FN.

Le Pen : Il s'y connaît, lui, en front républicain ! C'est un expert ! C'est à la mode en Corée du Nord ! [Rires.]

À la télévision, un expert prend la parole : « C'est le FN qui rit et le PS qui pleure. »

Moi, je souris bêtement tout en filmant, sans oublier, une fois n'est pas coutume, de veiller à faire le point. Pas question que Le Pen soit flou à cause de moi. La honte. Yoann me surveille, me relaie, on est en cordée. Il ne faut pas non plus trop bouger. Je dois donc respirer lentement. C'est aussi un moyen de ne pas filmer (trop) idiot et de se concentrer (un peu). Lorsque Yoann récupère la caméra, je regarde la télé avec Le Pen. Il tient la zappette et en use. Le spectacle est brouillé. J'entends France 2 avec le son de TF1. Tout se mêle.

Impression étrange. Alors que Le Pen s'énervé, les commentateurs et autres journalistes semblent tous fascinés, envoûtés, hagards et incroyablement pétrifiés par l'ampleur du tsunami Bleu Marine. Ils sont submergés. Ils manquent d'air. Ils se noient.

Sur les écrans, peu de stars en goguette. Pour l'heure, pas de Raffarin ni de Fillon, pas plus que, sur l'autre rive, de Sapin, de Montebourg ou de Taubira.

« Profil bas pour tous », telle est la consigne qui leur a, semble-t-il, été donnée. Marine, elle, a la joie modeste. On voit des seconds couteaux en abondance. On entend beaucoup de paroles vaines. Ayrault : inutile et contre-performant. Valls : la tête déjà à Matignon. Berezina. Morne plaine.

Les PS, de corvée ou d'astreinte, articulent mécaniquement un « Vous allez voir ce que vous allez voir dimanche prochain ». La droite, un peu sonnée, mais beaucoup moins que la gauche, balbutie un « Tout ça, c'est la faute du gouvernement ! » et se régale du nombre important de villes déjà reconquises par l'UMP.

Jean-François Copé, maquillé de façon sinistre, comme dans un film d'horreur sans grands moyens, nous assène sa ritournelle du « ni-ni », réplique droitière du « front républicain ». On en pleurerait presque si on était sensible. Mais on ne l'est pas. JMLP, lui, ricanerait plutôt. Moi, j'essaie de ne rien trop laisser paraître, alors que je suis, en vérité, très triste : schizophrénie du filmeur sur fond de chagrin citoyen.

Je dis, doctement, à l'enfant de La Trinité, avec la voix, faussement joviale, du fils de Tunis :

Moi : Cela semble être le plus grand succès du Front depuis la présidentielle de 2002 ? Non ?

Il hoche la tête et me répond, tout aussi doctement :

Le Pen : Oui, c'est le fruit d'un long travail. Très long... 2002-2014 : douze ans. C'est beaucoup, douze ans. Y en

aura d'autres, des « 21 avril » ! Aux européennes ! À la présidentielle de 2017 ! On n'a encore rien vu !

Moi : Le « ni-ni » de Copé, qu'est-ce que vous en pensez ?

Le Pen : Rien. Ils sont perdus, de toutes les façons. Merci Sarkozy. C'est lui qui nous a fait monter en essayant de nous piquer nos thèmes. Voilà la vérité !

*

À la télé, Marine célèbre la fin de cet « UMPS » honni et constamment brocardé. Le Pen hoche la tête. 200 triangulaires auront lieu, assure-t-on dans son entourage. Marine effraie les gradés de l'UMP en n'excluant pas, ça et là, des alliances possibles avec « quelques personnalités ». Naissance du « tripartisme », dès ce soir, en direct, devant les caméras hébétées : PS/UMP/FN... Les européennes de 2014 seront évidemment gagnées, les régionales de 2015 aussi, et enfin la présidentielle de 2017. Sombre prophétie développée par les frontistes rigolards, exaltés et champagnisés.

Moi : Et le « front républicain » dont ils parlent tous à gauche ?

Le Pen rit. A-t-il entendu la question ? Je la répète :

Moi : Et le « front républicain » ?

Le Pen : L'UMP n'en veut pas. Ils ont le « ni-ni ». Ça leur suffit !

Il rit encore. L'étiquette FN ne semble plus effrayer grand monde. On n'a plus honte de voter pour le Front. Le parti qu'il a cofondé, il y a plus de quarante ans, recueille ce soir une belle moisson de nouvelles voix. Partout en France.

Harlem Désir, lui, se drape dans une série de postures sous un masque de morne inquisiteur. Il en appelle, bien sûr, au « front républicain » pour combattre le fascisme. Pourquoi pas, tant qu'on y est, le nazisme ? On se croirait au temps de SOS-Racisme ou du « F comme fasciste, N comme nazi ». Pas un mot sur la colère sociale, l'exclusion, la dégradation, le ras-le-bol généralisé, mais, surtout, pas un mot sur l'adhésion, pure, simple, massive pour ce que certains nomment une « vraie gauche populaire ». Tragique ironie du destin. Les anciens « fachos » seraient donc devenus de quasi-« bolchos ». Le Pen regarde toujours la télévision et me dit :

Le Pen : Le plus beau, ce serait que Sapin vienne expliquer que la défaite des socialistes est en vérité, une *vraie* victoire. Lui, le spécialiste, le roi de l'« inversion de la courbe du chômage », serait capable de le faire. Alors, pourquoi pas celle-là, d'« inversion de courbe » !

Son portable. Il répond. C'est un journaliste.

Le Pen : Oui, je suis à vous. [Un temps.] Écoutez, compte tenu de l'effort militant que nous avons fait et de la présentation de moins de 600 candidats, c'est un résultat exceptionnel. Je dirais qu'à l'indice de performance, on est les meilleurs, sur le rapport entre ce beau résultat et nos faibles moyens. Nous n'avons ni radio, ni télé, ni presse. Cet indice est considérable. Nous avons, dois-je le rappeler, l'ensemble de la classe politique comme adversaire !

Le journaliste : ...

Le Pen : Mais oui ! La consigne de la présidente du Front national est très claire. Sauf, peut-être, à quelques exceptions près, nous nous maintiendrons partout. Notre objectif étant d'avoir beaucoup d'élus conseillers municipaux, nous n'avons aucune raison de nous retirer. Pour qui

que ce soit ! Nous n'avons aucune raison de privilégier l'UMP par rapport au PS, ou réciproquement. Ils ont tous les deux la même politique. Mondialistes ! Européistes ! Immigrationnistes ! « Dettistes » ! – je veux dire qu'ils sont en faveur de la dette. Voilà, merci !

Il raccroche, ravi.

Le Pen : Ah ! mais...

À nouveau le portable.

Journaliste 2 : ...

Le Pen : Hénin-Beaumont ? La victoire est emblématique ! Au centre du pays minier. Un pays ravagé par la désindustrialisation de la France. La ville natale de Maurice Thorez. C'est symbolique ! Soixante-dix ans que cette ville est à gauche... Elle fut communiste, puis socialiste, et maintenant elle est Front national, et dès le premier tour ! Mais y a pas que le Nord. Regardez les Alpes-Maritimes, le Var, les Bouches-du-Rhône. Évidemment, nous n'avons présenté que 597 candidats sur 36 000 communes alors, bien sûr, notre moyenne nationale s'en ressent, mais ce n'est pas ça qui compte. Ce qui compte, c'est la moyenne de ce que nous avons fait là où nous nous sommes présentés.

Il raccroche. Il me parle :

Le Pen : En 1986, moi, j'avais présenté des candidats du Front sous l'étiquette de Rassemblement national. Ça arrangeait certains amis qui n'étaient pas encartés chez nous ! Marine a fait la même chose que moi avec son Rassemblement Bleu Marine. C'est de bonne guerre... On va y arriver ! Elle sera présidente en 2017. Tu as vu la carte

de la France ? Tous les points rouges, tu les vois ? C'est là où j'ai tenu mes meetings : 50. Je vais être tête de liste aux européennes comme député sortant dans le grand Sud-Est ! Et je suis donné gagnant !

Moi : Ce soir, est-ce « votre » FN qui a gagné ?

Le Pen : Oh ! Il est bien évident que Marine, c'est Marine ! Avec son âge, son sexe, oui son sexe, quoi qu'on dise de la théorie du genre. Et puis, elle est jeune. Enfin jeune... Ils ont quarante-cinq, cinquante ans, elle et ses amis. Alors, « mon » Front national ? Le « sien » ? Nous sommes toujours restés sur une ligne patriotique, nationale. Nous espérons que le sursaut national de ce soir va s'apparenter à d'autres sursauts qui, dans notre histoire, ont arraché notre pays à la décadence mortelle.

Moi : Vous pensez à qui, à quoi ?

Le Pen : À Jeanne... Jeanne d'Arc, évidemment. À la guerre de 14-18. À la défense de l'empire colonial français. Y compris à l'Algérie où, là-bas, je te fais remarquer, les gens n'ont qu'un rêve : c'est de venir en France. Mais gaffe aux radeaux de la Méduse. Ils peuvent couler !

La porte s'ouvre. C'est Marine. Triomphante.

La fille et le père s'embrassent. Beaucoup.

Lui : Alléluia ! Bravo !

Elle : Ah, je suis contente ! Je suis contente !

Lui : Je t'ai vue à la télé... Très bien, ma fille ! Ici, on a bu un coup de champ' pour Steeve Briois ! J'ai rappelé aux journalistes qu'Hénin-Beaumont c'était la ville de Maurice Thorez.

Elle : Incroyable ! Incroyable !

Ils s'embrassent. Encore.

Elle : Gagner une ville au premier tour quand on n'est pas sortant, c'est quand même rarissime. Oh, t'aurais vu leurs têtes, aux autres, sur les plateaux. Et Ravier, devant le PS à Marseille. Inouï !

Lui : 22 % ! Alors qu'il était donné à 16. Et Carpentras ! Et Cavaillon !

Elle : Et Avignon, et Forbach !

Lui : Ah oui, y a de quoi être heureux. Félicitations !

Elle : À toi aussi ! On en a plein les pattes, hein ?

Lui : 50 ! Moi, j'en ai fait 50, des meetings.

Elle : J'ai dû en faire à peu près autant !

Lui : 50 ! Ah, on l'a pas volée, la victoire !

Elle : C'est fini, la bipolarisation !

Lui : Soi-disant qu'il fallait toujours choisir soit le PS, soit l'UMP ! Eh non ! Avec nos faibles moyens, les Français ont vu qu'il y avait une autre solution !

Elle : C'est d'autant plus remarquable...

Lui : ... qu'on a fait tout ça avec des bouts de ficelle.

Elle : Et Perpignan en tête ! Quatre ou cinq points devant l'UMP. Y avait que Louis [Aliot] qui y croyait !

Lui : Et la déroute de Mennucci à Marseille ! Et le Vaucluse, très bien. Et le Var, très bien aussi. Il nous manque plus que Sapin, le roi de l'inversion, pour venir nous expliquer que cette défaite, en vérité, est une vraie victoire socialiste.

Elle rit.

Lui [riant] : La montée du chômage, c'est une espèce de descente, note bien, Il suffit de voir ça de l'autre côté. Y a une seule chose qui m'a étonné, c'est le relatif succès des Verts. Grâce à la... comment ils appellent ça ? Oui... la « pollution ».

Elle opine du chef et ils regardent, tous les deux, la télé.

Lui : Tarascon ! C'est beau, ça. Pour info, les deux tiers des élèves de notre candidate, qui est enseignante là-bas, sont musulmans. Les deux tiers ! Musulmans ! [Un temps.] Tu sais, ma chérie, le plus beau compliment qu'on m'a fait, c'est quelqu'un qui un jour m'a dit : « Monsieur Le Pen, peut-être qu'on ne gagnera pas, mais nous vous sommes infiniment reconnaissants de nous avoir permis de vivre avec l'espoir ! » Ça, c'était formidable. Ah, tous ces visages... Tous ces gens ! Chez nous, il y a une relation charnelle, affective, sentimentale, on s'embrasse, on se prend en photo, on tapote les joues des enfants, bref, on double notre temps de travail.

Elle : À Digne, on est en tête aussi. À Digne !

Lui : À Digne, c'est pas vrai ? [Un temps.] N'oublie pas de faire un petit mot de remerciement à Valls.

Elle : À Valls ? Pourquoi ?

Lui : Toutes les villes où il est allé, on est en tête ! Alors dis-lui merci ! C'est un imprésario remarquable.

Elle [riant] : Bon, allez, je file. J'ai mon intervention à préparer.

Elle s'en va. Après lui avoir envoyé un bisou de loin. Il reste seul. Il zappote, il zappouille.

Le Pen : Quoi qu'il en soit, et je l'ai dit à nos candidats : « Écoutez, ne vous obnubilez pas sur les résultats, ce qui compte, c'est le travail que vous avez fait. Il paiera à terme. C'est comme l'agriculture : on ne récolte pas tout de suite. La moisson, il faut savoir l'attendre. On retrouvera les fruits de ce soir dans les élections suivantes, nous devons progresser. Nous devons gagner en 2017, sous peine de disparition de notre pays. Ce sera la victoire de Marine,

mais aussi d'une "majorité patriote". L'opinion, alors, sera modelée de telle sorte que les oppositions contre nous seront moins fortes ! Voilà, on aura gagné ! » [Un temps.] Regarde la télé ! Quelle confusion. On ne sait plus qui parle. Et de quel côté. À force, la gauche ne semble plus être la gauche, et la droite la droite. Il n'y a plus de message de gauche, à proprement parler. Quand elle arrive au pouvoir, elle n'ose pas appliquer son programme ! Alors, ils louvoient. C'est ce que fait Hollande. Et quand Sarkozy arrive, il trouve qu'il n'y a rien de plus pressé que de nommer des ministres de gauche. En vérité, gauche et droite, ils sont tous pris dans un système qui leur enlève tout levier. Ils ne peuvent plus embrayer sur la réalité sociale du pays. C'est le désastre économique consécutif à notre adhésion à l'Union européenne. Ils ne connaissent qu'une seule règle : la concurrence mondiale. Elle nous conduit tout droit à l'esclavage généralisé. Avec des salaires de plus en plus faibles, des coûts de plus en plus bas. La France a perdu, en vingt ans, 50 % de son potentiel industriel. Et ça ne va pas s'arrêter ! Est-ce que nous allons continuer d'appartenir à un système qui nous a ligotés ? Qui nous a privés de notre souveraineté ? Quand on n'a plus de souveraineté, on ne peut plus rien faire. On nous avait dit : « Vous aurez un peu moins de souveraineté, mais vous aurez le plein-emploi, vous aurez un niveau de vie exceptionnel ! » Tu parles ! La croissance en Europe est la plus faible du monde ! Les décisions, les seules décisions sont prises par les bureaucrates ! C'est une sorte d'Union soviétique. Une Union soviétique européenne. [Rires.]

Moi : Très drôle. Plus personne, ce soir, ne parle de la fameuse « dédiablesation ».

Le Pen : Marine a fait un effort, quelquefois douloureux, en disant : « Nous ne devons plus jamais offrir de cibles à nos adversaires. » Et voilà ! Quand il y a eu des

petits écarts, elle a sanctionné de façon impitoyable. Moi, j'ai de l'amitié pour les militants, même quand ils déconnent un peu. Elle, non. Elle est plus dure. Elle a des qualités d'autorité ! Du caractère... Gollnisch, lui, il était pour le compromis. Pas elle.

Moi : Elle, c'est un « chef » ? Une vraie « Le Pen » ?

Le Pen : Oui, oui, absolument. Moi, j'ai l'âge des indulgences... Pas elle. Tu vois, le type qui a été photographié en levant le bras... [il mime le salut nazi]. Bah, bah, moi, je m'en fous.

Moi : Il a été viré du Front.

Le Pen : Oui. Elle a eu raison, politiquement. Mais moi, en mon for intérieur, je l'ai trouvée trop sévère. Tout ça pour un vague salut. Je lui ai fait savoir d'ailleurs, à Marine. Ah... [Il rêve et poursuit :] Et pendant ce temps, c'est l'esclavage partout. Pas celui du XVIII^e siècle, non. Celui d'aujourd'hui ! Et tous nos jeunes qui se tirent ! Y a plus que le fric qui compte. Nos gamins se tirent, et on les remplace tous par des Nigériens. Leur place est occupée par d'autres qui viennent d'ailleurs. Troc de populations. Où allons-nous comme ça ? Nous avons commis un crime. Un crime, celui d'avoir laissé venir chez nous des gens que non seulement nous sommes incapables d'assimiler, comme moi, je le voulais, mais juste d'intégrer. C'est trop tard, c'est foutu. Nous sommes submergés. Nous allons disparaître !

Moi : Adieu la France ? La France que nous *connaissions* ?

Le Pen : Que nous *connaissions* ! Il faut parler au passé. Sauf s'il y a un sursaut. Il ne peut venir que de nous !

Silence. Soudain, il se fait tard.

Moi : Bon. À dimanche prochain.

Le Pen : À dimanche, mon vieux.

Chapitre 48

UN TOUR ET PUIS L'AUTRE

Mars 2014. Un lundi de gueule de bois. Un lundi Coca et Doliprane. Un lundi plombé qui suit un dimanche anxiogène. Un lundi prolix mais monomane, où l'on ne parle que de l'irrésistible ascension du Front et de la chute fracassante de la maison Hollande. Refrain repris à l'infini sur toutes les radios et chaînes de télévision. L'information est en continu, certes, mais c'est toujours la même rengaine : le remaniement est inévitable, nécessaire, très urgent. Il est comme une réplique sismique du tremblement de terre d'hier. Question « bleue » sur toutes les chaînes : qui mettre à la place d'Ayrault ? Et c'est le tour de la question « rouge », la plus duraille : remanier, oui, mais pour quoi faire ? En ce lundi, et ce mardi, le monde semblait ne plus exister. Le monde ? Quel monde ? Il ne se passe rien. Stupeur avec tremblements. Seule la visite du chef d'État chinois vient, plus tard, égayer le tout et embouteiller un Paris au souffle déjà coupé.

En ce lundi, on évoque à peine qu'en vérité la maison France avait certes été repeinte en bleu, mais en un bleu qui n'était pas seulement « Marine ». Non : un bleu d'avant, un bleu UMP. Normal : comme si allait de soi cette victoire de la droite dite de « gouvernement ».

Normal : Strasbourg, Toulouse, perdues par et pour la gauche. Normal : 110 villes ayant basculé de la gauche vers la droite. Normal : la droite présente partout et éliminée nulle part. Normal : les innombrables affaires oubliées comme les cruelles batailles intra-droitières. Normal. La susdite droite jubile ! Mais *in petto*. Comme s'il convenait, certes, d'être heureux, mais discrètement, très discrètement. Joie secrète à droite, face à un accablement démonstratif à gauche. Mais toutes deux, la droite et la gauche, surnommées par les frontistes l'UMPS, paraissent, en ce lundi, obsolètes. Mornes adresses du passé. Marine, la veille, avait bien voulu nous rassurer : on ne verrait plus que de « bons » nouveaux maires frontistes, très honnêtes, et patriotes comme il faut, solidaires et laïcs, tolérants et propres. Ils allaient « bien » gérer la quinzaine de villes bientôt conquises. Là, ils éradiqueraient, comme promis, toute insécurité et tout communautarisme par trop arrogant. Là, ils chasseraient, et c'est bien normal, les associations confessionnelles suspectes ou les officines gauchistes : LDH, LICRA, MRAP, etc. En toute transparence démocratique bien sûr. Le Rassemblement Bleu Marine est, n'en doutez pas, braves gens, une avenante grande force politique au service des « vrais » Français. Il étonnera, séduira, en profondeur, le cœur des citoyens qui auront, les bienheureux, la chance d'avoir élu un maire frontiste. Il y aura, en plus, 1 496 conseillers municipaux frontistes pour assurer les futures victoires ! Buvons. La victoire aux européennes étant considérée comme acquise, Marine ne pense plus qu'aux régionales de 2015. Son parti pourrait gagner, dit-elle, les présidences de PACA, du Pas-de-Calais. Buvons. Ces deux jolies prises couronneraient ainsi les victoires municipales et européennes. Buvons.

Pendant ce temps, les pharmacies environnantes ont été dévalisées de leurs nombreux anxiolytiques. Les déprimés,

entre deux accès de mélancolie dévastatrice, se contentent d'affirmer qu'il convient, afin de barrer la route au Front, de colmater les brèches, d'en appeler à la résistance, d'éteindre l'incendie populiste et de mettre des garrots et des cautères sur un corps social malmené. Le PS ? KO debout. *À qui* la faute ? Au chômage ? À la crise ? Aux couacs ? Au gouvernement ? Trop à droite ? Trop à gauche ? Trop incohérent ? À Hollande ? Quoi, lui ? Oui, lui. Tout y passe. On croit savoir mais on ne sait plus : c'est la faute, oui, de tout le monde. Mais, en bâillant d'effroi, on ne cesse de répéter, pour conjurer le sort, que dimanche prochain, on va voir ce qu'on va voir : les abstentionnistes de gauche iront voter. Et ils voteront « bien ». À gauche, évidemment.

*

Au Front, on suppose, on suppute, en ce même lundi, que le second tour apportera de belles victoires : Forbach, Fréjus, et, pourquoi pas, Avignon ou même Mantes-la-Jolie, emblématique cité des lâches agressions contre les lepénistes. On attend l'estocade. Le triomphe. Une ombre est prévisible. Louis Aliot est donné battu à Perpignan. Marine Le Pen paraît s'en réjouir, « pour des questions familiales et de vie privée facilitée ». Le président d'honneur, lui, semble se satisfaire de cet échec à venir, mais pour d'autres mystérieuses raisons. On imagine aussi, parce qu'on a mauvais esprit, qu'une défaite de Philippot à Forbach ne serait pas tout à fait pour lui déplaire.

*

Un peu plus tard, dans la journée, *Le Monde* confirme : « Le FN triomphal, le PS sanctionné. » « Percée historique » pour l'un et « revers national généralisé » pour

l'autre. Oui, mais voilà, dans les heures, ou les jours qui suivent, deux politologues, Florent Gougou et Simon Persico, chiffres, bien sûr, à l'appui, répandent l'idée que « Non, le FN n'a pas "trionphé" au premier tour ». Certes, le FN a dépassé la barre des 10 % de suffrages exprimés dans 136 communes ou arrondissements de Paris, Lyon ou Marseille, mais ces chiffres n'ont rien de « fulgurant » par rapport aux municipales de 1995. Il s'agirait juste d'un *come-back* et d'une consolidation. Ce qui n'est déjà pas si mal, et même très bien, mais il faut reprendre ses esprits, conseillent les experts à nos cerveaux tourneboulés. Alors, à leur suite, on nuance. Oui, 10 villes ont été gagnées. Oui, 1 200 conseillers municipaux ont été élus. Mais voilà : en 2014, il n'y a pas eu de Toulon à l'horizon, comme en 1995. Pas de Marignane. Pas d'Orange. Et en vérité, peu de communes conquises sur les 980 villes de plus de 1 000 habitants ! Les Verts n'ont pas disparu : regardez Grenoble. Le Front de gauche, non plus, n'a pas disparu : regardez un peu partout... ils tiennent. Révolution copernicienne et revirement à 180 degrés, pour un type comme moi, qui a passé sa nuit au Front à scruter les visages défaits et hallucinés de ses petits camarades, lorsqu'ils ont défilé comme des zombies sur les écrans de télévision.

*

Marine Le Pen, quant à elle, déclare à Caroline Monnot et Abel Mestre, les deux remarquables spécialistes de l'extrême droite du *Monde* : « Nous sommes à l'année zéro d'un grand mouvement patriote, ni de droite ni de gauche. Celui-ci fondera son opposition avec la classe politique actuelle sur la défense de la nation, le rejet de l'ultralibéralisme et de l'europhisme. »

C'est Jacques Julliard qui, à mon sens, a le mieux dit les choses, dans *Marianne*, en tirant le bilan de ce qui vient de nous arriver. Je résume : il qualifie la victoire du Front de « défaite intellectuelle du PS et de défaite personnelle de François Hollande ». Il ajoute et précise, au risque de faire hurler les grands stratèges de la bien-pensance, *vous*, par exemple : « Je ne crois pas, je n'ai jamais cru, je ne croirai jamais qu'il y a 50 % de fascistes à Hénin-Beaumont ou Béziers. [...] J'ai beau scruter, je ne vois rien de fasciste ou de crypto-fasciste dans les déclarations et les actions de Marine Le Pen. Xénophobe, sans aucun doute. Fasciste, non ! »

Vous : Et vous adhérez à cette analyse, bien sûr.

Moi : Oui. J'aurais pu la donner. Mais Julliard l'a écrit mieux que moi. Répéter, hurler que le FN est « fasciste » et, bien sûr, s'en tenir là, est le signe pour l'éditorialiste que « la défaite de la gauche est bel et bien une défaite de la pensée ». Il a raison.

Vous : Vous signez ?

Moi : Oui. Oui, modestement, mais oui. Ça vous énerve ?

Chapitre 49

NANTERRE, SECOND TOUR

Ce dimanche 30 mars est voilé. Chaud mais plombé. Du moins à Paris. Non seulement on ne vote pas plus, mais c'est encore pire que dimanche dernier. Les chiffres, à midi, sont catastrophiques. Il en est de même à 17 heures. C'est même, l'expression est usée jusqu'à la corde, une « abstention historique ». Tout est usé, d'ailleurs : les mots, les idées, et l'UMP malgré ses victoires de la semaine dernière. François Hollande avait contribué, de ville en ville, de région en région, aux victoires passées. Serait-il devenu le fossoyeur d'un socialisme municipal qui vit, peut-être, à son échelle, un nouveau 21 avril ? Que deviendront, sur ces décombres, les troupes socialistes d'élus locaux, municipaux, régionaux, victorieuses partout grâce à leur premier secrétaire d'alors ? Que deviendront ces armées municipales présentes dans tant de villes, petites ou grandes, et ces conseillers municipaux, généraux, régionaux, et tous leurs affidés, et tous les sénateurs ? Bientôt au chômage ? Ils avaient pourtant réussi à nous faire oublier la rue de Solférino, ses flottements et son impopularité. Tout semble emporté par le désastre des urnes. La débâcle est profonde, et grands le désespoir et la colère à gauche,

alors qu'à droite on se contente de sourire. Ou de ricaner. En attendant.

18 heures. Nanterre. La rue des Suisses est toujours aussi paumée. En apparence. Mais en coulisse, une caméra indiscreète filme les montagnes de charcutailles et les nombreuses caisses de champagne comme autant de préludes à la fête qui ne tardera pas à venir. Tout est prêt pour les journalistes, très nombreux, mais aussi les militants du premier cercle, qui ne manqueront pas d'affluer. Plus de crânes rasés, on le sait depuis longtemps, mais des femmes et des hommes convenables, avenants, propres, plutôt chics. On croise aussi quelques jeunes ados : on reconnaît les petits Le Pen, enfants de Marine.

18 h 30 : Retour dans le bureau de Jean-Marie Le Pen. Chemise, cravate. Strict ce soir, le président d'honneur.

Le Pen : Je ne sais pas si je t'ai montré cette carte de France ?

Moi : Oui, je crois.

Le Pen : Tu vois les points rouges ? C'est là où j'ai fait mes meetings. 50 meetings !

Moi [sournois, presque taquin] : Presque autant que Marine ?

Le Pen : Oh oui, oh oui ! Et moi, c'était toujours une conférence de presse, un meeting, un dîner, et puis tout le reste, les photos et tout ça. Et je te dis pas les trajets en avion ou en voiture. Le tout dans des délais très courts. 50 meetings ! 50 villes ! J'ai terminé par Marseille et Brignoles. Bon, j'ai été peut-être plus dans le Sud-Est, là où je me présente pour les européennes, normal, mais je suis allé partout en France. Partout !

[Un temps.]

Moi [très bête] : Y a-t-il, ou y aura-t-il, un avant et un après-municipales ?

Le Pen : C'est clair que le président va remanier. Mais s'il le fait entre les municipales et les européennes, c'est suicidaire pour lui ! Comme les européennes seront perdues pour le PS, il n'aura alors plus comme option que de dissoudre l'Assemblée... Ou, mieux, de se dissoudre lui-même ! Bon, on a beau dire que le président est légitime, après de tels revers électoraux, il devient presque indécent pour lui de se maintenir... Voilà. La sagesse consisterait à attendre, prendre une claque supplémentaire, et puis dire : « J'en tire les conclusions. » Cela étant, il ne peut pas ne rien faire. Le vrai problème du pouvoir, c'est son impuissance. Impuissance à cause de l'Europe. Elle décide de 80 % de nos lois. Impuissance puisque nous avons été tenus de supprimer nos frontières. Impuissance face au grand rétrécissement de nos libertés. Etc. Alors, qui Hollande devrait prendre comme Premier ministre ? Je crois que ça n'a pas beaucoup d'importance. Par conséquent, c'est lui qui devrait changer pour tout changer. Peut-être faut-il un choc psychologique grave, lourd, pour que le pays prenne conscience de la situation dans laquelle il se trouve. Et devant laquelle, il est, encore une fois, impuissant... Il n'y a pas de plus grave critique qu'on puisse faire à un pouvoir que d'être impuissant... C'est la négation même de sa raison d'être. Et malheureusement, je crains que cette impuissance soit congénitale !

*

20 heures. C'est l'heure des résultats. S'ensuivent d'autres mornes débats. À Nanterre, Jean-Marie Le Pen me paraît étrangement seul. Jany, bien sûr, lui tient fort heureusement compagnie. Plus loin, on peut croiser Pierrette. Le vieux chef boit du champagne, montre encore et toujours les fameux points rouges de la carte de France, là

où il a tenu meeting, alors que Marine passe, virevoltante, d'une caméra à l'autre. La soirée est longue. Et sans trop de suspense. La « Philippot-dépendante » a fait son deuil de l'échec, imprévu, de son collaborateur à Forbach. Et de celui, annoncé, de son compagnon, Louis Aliot, à Perpignan. Elle salue, comme il convient, les onze nouveaux maires Rassemblement Bleu Marine : Robert Ménard à Béziers, Stéphane Ravier dans le septième secteur à Marseille. Elle salue la victoire de David Rachline à Fréjus, vingt-six ans, un national-révolutionnaire, proche d'Alain Soral, celle de Steeve Briois à Hénin-Beaumont bien sûr, celle, plutôt inattendue, de Cyril Nauth à Mantes-la-Ville, de Joris Hébrard au Pontet, de Fabien Engelmann en Moselle, de Julien Sanchez, jeune star médiatique du FN, à Beaucaire, de Marc-Étienne Lansade à Cogolin, de Franck Briffaut à Villers-Cotterêts, et enfin de Philippe de La Grange au Luc, dans le Var.

Le vieux leader, assis dans un coin de la grande salle de presse, loin des sunlights, entend sa fille triompher.

Le Pen : Quand je pense que la première fois que Marine a été demandée à la télé, elle ne voulait pas y aller ! Elle avait peur. Elle avait dix-sept ans... Je l'ai forcée, je lui ai dit qu'il ne fallait pas craindre les caméras. Depuis, elle s'est rattrapée ! [Rires.] On n'échappe pas à son destin. Elle n'oubliera jamais l'explosion de la villa Poirier. Jamais. Il était 4 heures du matin. Elle avait huit ans. Hein, Jany, elle avait huit ans ! Elle n'a rien eu, Dieu merci, juste des égratignures. Mais elle aurait pu y passer. Comme Marie-Caroline et Yann. Et Pierrette. Et moi !

Moi : Un journal avait titré : « Miracle de la Toussaint. » Marine en a parlé dans son livre *À contre flots*. Elle dit, à peu près, qu'il a fallu cette nuit du destin et de l'horreur pour qu'elle découvre que vous faisiez de la politique ! Et

qu'on vous détestait puisqu'il y avait des gens qui voulaient tous vous tuer !

Le Pen : Oui. Elle dira : « On naît fille de Le Pen, on meurt fille de Le Pen. » Elle ne pouvait pas faire autre chose que de la politique ! C'est cette nuit-là que tout s'est joué. Elle ne voulait pas, au début, mais on n'échappe pas à son destin.

Jany : Tu es « l'homme de sa vie ».

Le Pen : Oui. Elle a dit, dans son livre *À contre flots*, que j'ai construit la femme qu'elle est devenue. Tu vois, Serge, je ne me suis pas assez occupé des filles lorsqu'elles étaient petites, j'ai fait ce que j'ai pu. Tout ce temps passé loin de la maison... Les meetings, les congrès, les voyages... Enfin. Quand je la vois maintenant... Elle non plus n'a pas trop de temps à passer avec ses enfants.

Moi : C'est venu vite, chez elle, la passion politique. Elle a même porté un brassard noir après l'élection de Mitterrand ! Elle a pris l'habitude, depuis le temps, d'avaler « un bol de crapauds tous les matins » comme elle dit. Les enfants, à l'école, ne voulaient pas s'asseoir à côté d'elle.

Le Pen : Oui, son destin, c'est la politique. Le Pen, quelle histoire !

Il regarde la télé. Il rêve. Il se souvient.

Le Pen : Tiens... Comment il s'appelait, déjà, celui-là, que j'ai vu il y a quelques jours ?... Ah oui, Léotard. Je croyais qu'il était mort, ou enfermé à vie dans un hôpital psychiatrique. Ils l'ont ressorti, à Fréjus, pour nous attaquer. On dirait qu'il portait une camisole, le pauvre !

Il zappe à nouveau : Mantes-la-Ville est tombée. Il insiste :

Le Pen : C'est Rocard qui avait goupillé ce traquenard. Les gauchistes, moi, ils me font pas peur.

Moi : « Ni les rouquins, ni les pédés », comme vous avez dit. Ni la femme maire, d'ailleurs ! Même pas peur.

Le Pen : C'est la télévision qui m'avait filmé en très gros plan. On croyait que j'allais la bouffer, la dévorer. Un piège !

À Nanterre, une dame, une militante, déplie son joli foulard à l'effigie de Jeanne d'Arc et l'exhibe face à notre caméra.

La dame : Elle me protège. Tous les jours, toutes les heures, la sainte me surveille. Elle est là, près de moi, autour de moi.

Le Pen [comme s'il parlait à une grande malade] : Elle protège la France. Il ne faut jamais oublier la sainte.

La dame : Jamais ! Jamais !

Le président d'honneur me confie, ensuite, qu'il a accepté l'invitation de Canal + pour le lendemain. Il est ravi. Il jubile. Pas l'entourage de Marine, qui craint toujours, avec quelque raison, ses « provocations ». En attendant, il regarde Marine sur l'écran, alors qu'elle n'est qu'à quelques mètres, en vrai, de lui. La salle approuve bruyamment et applaudit les propos de la présidente.

Le Pen : Elle est douée, hein ! Bon sang ne saurait mentir ! Et Marion ? Elle est excellente aussi, non ?

Moi : Oui, oui.

La nuit s'étire. Le chef est fatigué. Les militants trinquent. Et chantent, un peu. Les télés remballent leurs caméras. Je fais de même.

Fin de partie. Bonne nuit. Douceur tiédasse sur Nanterre.

*

Lundi.

Le bilan est très lourd. La gauche perd donc 155 villes. 68 d'entre elles comptent plus de 30 000 habitants. Un type de droite, croisé en ce lundi, me dit : « Ton Mitterrand nous avait débarrassés des communistes... Hollande, lui, a fait le même boulot, mais avec les socialistes ! Y en a plus ! » Il rit. Moi aussi. Mais jaune. Je ne devrais pas. Impopularité nationale trop forte ? Socialisme municipal trop faible ou lassant ? « Un changement d'heure et d'ère », commente *Libération*. Alors que, « sobrement », *Le Figaro* décrit « le tsunami bleu qui a déferlé sur Hollande ».

Vous : Pour quelle ville perdue par la gauche as-tu eu le plus de peine ?

Moi : De peine ? Sérieusement ?

Vous : Oui.

Moi : Limoges. Oui, d'abord Limoges. C'est la ville où j'ai tourné, jeune homme, j'avais vingt-six ans, mon long feuilleton, *Le Pain noir*, d'après l'œuvre immense de Georges-Emmanuel Clancier. Cent ans, cette année, Georges, né en ce Limousin qu'il aime tant. J'y avais reconstitué et filmé avec ardeur, celle de tout un peuple, les insurrections ouvrières du début du siècle dernier. En 1905, un Limoges « rouge et noir » chantait *L'Internationale*. Et la ville élu un maire socialiste dès 1912 ! Que s'est-il passé en 2014 ? Un cri de colère ? Un appel ? Un geste de désespoir ? Je ne sais pas. Je suis triste. Limoges perdue. Niort perdue. Nevers perdue. Oui, la ville de mon ami et camarade Pierre Bérégovoy. Mort pour son honneur

qu'il croyait perdu. Je me souviens du suicide de celui qui « fut livré aux chiens » comme l'avait clamé, la gorge serrée, François Mitterrand. Tout me rend triste. Je suis surtout en colère. Comme tout le monde, je crois.

Vous : Non. Pas comme tout le monde. Cela se saurait.

Chapitre 50

EN ATTENDANT LE 1^{ER} MAI

J'attends le 1^{er} mai 2014 alors que les ponts, cette année, se transforment en longs viaducs. On travaille peu en cette saison. Alors on s'occupe comme on peut. Et je regarde la morne télévision et lis les journaux bien dépressifs. La vie sexuelle et affective de mon président les excite beaucoup, ainsi que les bouleversements au sommet de l'État, nés des gouffres profonds et noirs des municipales ratées. Enfant catalan surgi de l'hécatombe : Manuel Valls, vingt et unième Premier ministre de la V^e République, prononce, le 8 avril 2014, la trente-neuvième « Déclaration de politique générale ». Voilà un homme qui nous promet, comme il l'a fait à tout bout de champ pendant la primaire socialiste, de nous « dire la vérité ». Il insiste : cette « vérité », il nous « la doit ». On est prévenus. Un communicant, un vrai, qui tient un court discours, tentant d'effacer, en un coup d'ardoise magique, ses positions ultra-minoritaires (5,7 % des électeurs) à la primaire socialiste. L'enfant du désastre est aussi celui d'un hasard de circonstances où Marine Le Pen tint un rôle central en raison de ses succès. La gauche du parti redoute « la Valls droitrière » et, comme le fit en son temps (2009) Martine Aubry, pourrait s'exclamer à destination de celui qui est devenu Premier ministre :

« Tu donnes l'impression d'attendre, voire d'espérer la fin du Parti socialiste. [...] Si les propos que tu exprimes reflètent profondément ta pensée, alors tu dois en tirer pleinement les conséquences et quitter le Parti socialiste. » Mais Martine avait mauvais esprit. Valls ne saurait abandonner le parti, il se contente de le « vivre » au passé, il en décolle l'étiquette, il en ringardise valeurs et concepts, se contentant de répéter à l'envi, inlassablement : « Je suis socialiste. » Comme pour conjurer le sort. Cela suffirait donc. Une opération d'invocation magique du communicant en chef qui sait se faire applaudir, bruyamment, par les jeunes socialistes égarés, alors que 41 députés de sa majorité lui ont exprimé leur défiance.

Valls, le Rocard de Mitterrand ? Valls « choisi » par Hollande, trop tôt, dans la hâte engendrée par la débâcle ? Un président qui n'a plus de carte de rechange en main, comme me l'avait dit le vieux leader à l'annonce de la nomination du fougueux social-démocrate ? Miracle du phrasé d'un homme qui, comme Jules Ferry, franc-maçon comme il le fut lui-même, n'aimait pas voir la « politique par les fenêtres d'une gauche radicale qui refuse de regarder le réel ». Lui, il regarde. Il tranche les mille-feuilles territoriaux et les autres. C'est une fine lame. Il pourfend le déficit, veut faire fondre l'endettement, célèbre et sanctifie, comme le pape François à Rome en ces journées de béatification où il est présent, le pacte de responsabilité : « *Sancto subito !* »

Au lendemain du discours fondateur vallsien, Marine Le Pen hausse les épaules : « Un nouvel exercice de communication sur la forme et une confirmation des choix mortifères de l'UMPS sur le fond. À l'heure où les nouveaux gardiens de Bercy, MM. Sapin et Montebourg, allaient hier encore prendre leurs ordres en Allemagne ou

à Bruxelles, que pouvait-on réellement attendre du discours du Premier ministre ? [...] Préparation d'une terrible cure d'austérité dictée par l'Union européenne, adaptation sociale et territoriale de notre pays sur la base du modèle allemand [...]. Manuel Valls reconnaît certes les souffrances que l'euro cher fait endurer à notre économie depuis plus de dix ans, mais n'apporte pas le moindre début de solution. » Le discours a un « fort goût électoraliste à quelques semaines du scrutin européen ». Et Florian Philippot insiste : « Le gouvernement accroît partout l'injustice et la pauvreté. Il prouve qu'il est le serviteur des marchés financiers et non le serviteur des Français. »

*

En attendant, la justice enquête et, à sa suite, la presse et la gauche dénoncent le micro-parti Jeanne. « Escroquerie en bande organisée » ? À suivre. Rien de concret, finalement. Marine affirme qu'elle n'a aucune inquiétude. L'avocat de la présidente, Wallerand de Saint-Just, parle de « persécution habituelle du Front national [...] ». On a ce genre de trucs perpétuellement en début de campagne électorale », et ajoute : « Tout cela se terminera, comme à chaque fois, par un non-lieu ou une relaxe dans quelques mois, mais la calomnie aura rempli son rôle. » Calomnie ! L'argent, les prêts usuraires ? Cela relève, pour la présidente théâtralement indignée, d'un « combat politique contre tout ce qui, de près ou de loin, a une relation avec le FN ». À suivre, disais-je.

Reste que les premières polémiques n'ont pas tardé : polémiques sur la gestion des nouveaux maires frontistes, sur le salaire du maire du Luc, en augmentation de 15 %, sur le boycott des commémorations de l'abolition de l'esclavage à Villers-Cotterêts, ville natale d'un descendant d'une esclave de Saint-Domingue, Alexandre Dumas. Sur

la disparition du drapeau européen au fronton de la mairie de Fréjus. Et sur l'expulsion de la Ligue des droits de l'homme d'un local qu'elle occupait à Hénin-Beaumont. Ou, enfin, la grande peur exprimée par l'une des figures montantes du FN, ancien cégétiste, transfuge de Lutte ouvrière et du NPA de Besancenot, Fabien Engelmann, qui compara l'islam au nazisme.

Voilà. Rendez-vous le 1^{er} mai.

Chapitre 51

DALLAS, DYNASTY OU LE RETOUR DE JEANNE (D'ARC)

1^{er} mai 2012. 8 h 45. Aux alentours du Palais-Royal, ils sont là, ils sont tous là, bien sages et franchement mignons, les jeunes du FNJ. Rien ne dépasse : pas un crâne rasé, bien sûr, à l'horizon. Les voici alignés, prêts au défilé, ces préposés à la claque, ces fans qui ont des allures de gendres parfaits ou de belles-filles idéales quoique légèrement provocantes. L'une d'entre elles porte une robe très moulante et très tricolore du meilleur effet. Elle doit avoir froid. Un rhume tout patriote sanctionnera, peut-être, son audace. Cette troupe répète, comme il convient, des slogans farouchement anti-européens, les mêmes que ceux qu'ils arborent sur les T-shirts dont ils ont soigneusement ôté les étiquettes qui pourraient en rappeler la fabrication exotique, tiers-mondialisée et donc suspecte pour de jeunes nationalistes : Bangladesh, Indonésie, Vietnam, que sais-je encore ? Ils s'entraînent et scandent : « Non à la dictature bruxelloise, oui à la France, non à l'Europe, oui à la France, etc. » On distribue les drapeaux par grappes, puis on reprend en chœur les traditionnels « Marine présidente ! » et aussi « On est chez nous ! ». On réclame, pendant qu'on

y est : « Hollande, démission ! » et l'on brandit des pancartes sur lesquelles sont écrits « On reprend notre destin en mains ! » (beau programme) et, bien sûr, « Défendons nos couleurs ». Un vieil homme, comme un distingué clochard des temps anciens, rappelle à l'envi et fort à propos que « les francs-maçons assassinent nos enfants ! ». J'en prends bonne note : je suis repéré. Je suis donc, en plus, un tueur de gamins. Heureusement que Marine sera présidente et mettra bon ordre à tout cela. D'ailleurs, l'un des jeunes gens me confie : « Elle saura bouter l'immigré hors de France, comme "Jeanne" le fit aux Anglais. Ce qu'a fait la sainte, Marine le fera ! » J'en prends bonne note aussi et opine du chef devant tant de confiante espérance. Et puis, pas envie d'avoir des histoires : ils sont une centaine. Je suis seul. Vieux. Et plutôt lâche. Alors, pas de blague. Je ne veux pas connaître le sort des deux Femen qui, les seins nus, sous une pluie intermittente, ont dénoncé l'« épidémie fasciste » avant d'être violemment exfiltrées par un service d'ordre apparemment viril et plutôt musclé. Les policiers, embarrassés, les récupéreront ensanglantées après avoir été longuement traînées à même le sol. On entendit des « Sales putes, retournez en Ukraine ! » suivis de hourras de joie. Quelle victoire ! Quel courage ! Bravo les gars ! Seul Gilbert Collard, député Bleu Marine, regrettera leur départ : « Pour une fois qu'il y avait du spectacle ! Dommage qu'elles n'aient pas été entièrement nues ! Dommage ! » Il rit. Pas moi. Malgré mon excessive prudence.

Les grands chefs serrent des mains, claquent des bises, alors que les nouveaux maires frontistes se font « selfiter » à tout-va. Bonne ambiance : ils sont 5 000 selon les journalistes, 30 000 selon le Front national. Et moi, je ne sais pas. Alors je ne me prononce pas. D'ailleurs, personne ne me le demande.

Ça y est, enfin ! « Ils » marchent. Moi aussi. En vérité, je me livre à un exercice périlleux pour un garçon de mon âge : je marche certes, mais à l'envers. Pour les précéder. C'est dangereux, même pour un ancien futur danseur étoile du grand ballet de Tunis qui, reconnaissons-le, manque d'exercice.

Nous voici devant la statue de la Pucelle. Une belle gerbe lui est déposée, en hommage, par les deux Le Pen. Moment d'émotion et minute de silence. Le tout est fortement exigé. Un prêtre à l'ancienne, soutane à l'ancienne, près de moi, prie à l'ancienne, en latin. Je filme le père et la fille. Je capte leur regard vers la bergère cuirassée qui brandit son épée pour pourfendre l'envahisseur comme lui avaient fortement mandé de le faire les voix célestes. Les dizaines de caméras présentes et combatives gênent ce moment de pure transcendance atteinte – fût-ce, hélas, trop brièvement. Je me souviens de Jacques Prévert : « Il y a des gens qui dansent sans entrer en transe. Et il y en a d'autres qui entrent en transe sans danser. Ce phénomène s'appelle la transcendance et dans nos régions il est fort apprécié. » Je ris sous la pluie qui vient. Je me sens seul.

Puis le cortège s'ébroue vers la place de l'Opéra. Je repense aux Femen molestées. C'est curieux, l'une d'entre elles (elles n'étaient que deux !) ressemblait, un peu, à Jeanne d'Arc : le même courage devant les soudards, la même allure frêle et forte à la fois.

Chapitre 52

HALTE RÊVEUSE AU REGINA. ENTRE *DALLAS* ET JEANNE D'ARC

1^{er} mai 2014. Alors que les troupes s'éloignent, nous faisons, pour nous requinquer, en compagnie du président d'honneur, une halte fort bienvenue au palace qui jouxte la statue de la bergère, le Regina.

C'est un rite. Quelques fidèles et proches s'y retrouvent chaque année avant les discours. Jany, bien sûr, est là, tout entière à son grand homme attachée. Je demande un café. Je l'attendrai longtemps, il ne viendra pas. Alors, comme je vois que Le Pen sourit, je commence à filmer sans filmer tout en filmant.

Le Pen : Oui, enfin ! Après le silence qui m'a été imposé l'année dernière, je parlerai, comme je l'ai toujours fait, de Jeanne, place de l'Opéra, devant nos militants. Et je mettrai un peu de cette spiritualité dont nous avons tant besoin ! L'absence de Marine dans les cortèges de la « Manif pour tous » a été regrettable. Elle aurait pu prendre la tête du mouvement. Nos troupes sont chrétiennes, tout de même. Moi, je l'aurais fait ! Enfin, heureusement, Marion était là. Je vais quand même pouvoir parler de Jeanne d'Arc : un quart d'heure ? Ça me suffit.

Je cesse de filmer sans filmer tout en ne filmant plus. Jany, près de laquelle je suis assis, me chuchote à l'oreille, et je retranscris de mémoire : « J'ai souffert, oui beaucoup, de l'effacement de mon mari. C'est dur. C'est trop dur ! Pourquoi Marine a fait ça, pourquoi ? J'ai eu tellement de peine pour lui. C'était la vedette. Maintenant, on le cache ! » Je tente un timide, et tout aussi chuchoté : « Mais il va parler tout à l'heure. C'est arrangé, non ? — Oui, mais il est juste en “vedette américaine”, comme on dit ! Il parle, oui, mais *avant* que cela ne commence vraiment. Pourquoi ? De quoi est-elle jalouse ? Elle devrait, au contraire, lui être si reconnaissante. Et puis sans Jean-Marie, où serait-elle ? Tu peux me dire ? » Non, je ne peux pas dire. Elle : « Je suis une femme amoureuse, je souffre pour l'homme que j'aime. C'est normal, non ? » Oui. Oui, bien sûr, c'est normal.

Confortée, Jany se lève et va voir des belles copines à elle tout juste arrivées. Mon café ne vient pas. Toujours pas. Alors je rêve et récapitule : « Marine *versus* Jean-Marie » ? Un peu vrai mais plus complexe que ça... pas si simple, mon bonhomme. « Marion *versus* Marine » ? Ça se dit. À ma droite, la jeune et jolie parturiente de vingt-quatre ans, dont la grossesse ainsi que le nom du père biologique furent dévoilés par une presse de *water-closet*. À ma gauche, sa tante, en vérité prénommée, elle aussi (décidément !), Marion. Alors, guerre des deux Marion ou des deux héritières ? L'ancêtre, lui, arbitre, s'amuse, s'énerve, excite. Marion serait-elle plus à droite que Marine ? Marine aurait-elle le cœur un tantinet plus à gauche que sa jeune nièce qui semble, elle, branchée « à donf » sur les fondamentaux du Front : insécurité, immigration, islamisation de la société, etc. Autre hypothèse : Marine serait-elle corsetée par son parti, ses cadres, son bureau politique, contrairement à Marion, électron libre,

là-bas, seule ou presque, à l'Assemblée ? Alors, la guerre des deux blondes : fable ou réalité ? La « petite » avait dit un jour : « S'il s'avérait que j'avais des différences majeures avec Marine, je partirais. »

Question : qu'est-ce qu'une différence « majeure » ? Reprenons : rive droite *versus* rive gauche ? J'y crois moyen. Si c'était le cas, cela voudrait-il dire que Marine serait comme maraboutée par le laïc Philippot, alors que Marion, elle, par un superbe élan mystique ou un simple positionnement tactique, serait tout à la joie de chanter des cantiques avec d'anonymes pèlerins sur la route de Chartres ? Ce qu'elle a fait, on s'en souvient, l'an dernier, au jour de la Pentecôte. En tout cas, *a new star is born* dans la galaxie Le Pen. La jeunette n'a-t-elle pas eu le culot de lancer, calmement et publiquement, qu'à force de donner dans le social on fait au FN « du sous-Chevènement ou du sous-Mélenchon » ? Ce à quoi l'ancêtre a répliqué, très souriant : « Marion dit ce genre de choses avec un tel naturel que personne ne peut s'en offusquer. » Personne ? Vraiment ? Sauf Marine, probablement, qui se contente de contester, magnanime : « Elle est bien plus performante que moi à son âge. C'est comme ma fille. C'est ma fille. » Duel de dames ? Peut-être. Mais à fleurets mouchetés. Pourrait-il y avoir, à terme, deux FN pour l'après-2017 ? L'un présidé par Marine, qui voudrait bien clore définitivement le long chapitre écrit par son père, et l'autre dont un courant serait dirigé, plus tard (elle a le temps), par une Marion, vestale dévorée tout entière d'une flamme toujours juvénile pour la mémoire de son grand-père ? Lequel, ne l'oublions pas, après moult débats internes, a su imposer sa petite-fille chérie (« Elle est de bonne race ! ») à Carpentras, là même où « l'honneur familial avait été sali ». Décidément, et pour en finir avec cette longue rêverie du Regina, je me suis platement dit : « Dans cette famille, ils

s'aiment autant qu'ils se détestent. » C'est-à-dire beaucoup. Entre *Dallas* et *Dynasty*, avec, parfois, des allures de *Mafiosa*, lorsque de sombres et énigmatiques histoires de gros sous polluent l'ensemble.

Chapitre 53

CHANTONS SOUS L'AVERSE (ANGLAISE)

Oui, place de l'Opéra, sous un ciel belliqueux, Le Pen ouvre le bal. Il commence par faire un petit rappel historique qui prend des allures d'autocélébration fort opportune. « C'est la quarantième fois que le Front national défile en l'honneur de Jeanne d'Arc, sainte et martyre de la patrie, et la vingt-septième fois que nous le faisons le 1^{er} mai, unissant dans nos cœurs la fête du travail et celle de Jeanne d'Arc. »

Un point d'histoire pour mes lecteurs légèrement amnésiques ou distraits : Jeanne est née, probablement, en 1412. À Domrémy, comme chacun sait. Enfin, je l'espère. Mais pourquoi cette célébration par le FN a-t-elle lieu le 1^{er} mai, et non le 8 du même mois, selon la solide tradition établie par le regretté et dépressif président Deschanel juste avant de tomber de son train en pyjama, chute qui fut fatale à une réputation déjà chancelante ? Réponse : c'est justement pour se démarquer des mouvements marginaux et d'extrême droite, dont l'Action française royaliste et quelques groupuscules fascisants, que le chef Le Pen changea la date de la célébration, liant dans le même mouvement fête des travailleurs français et exaltant souvenir de

la bergère de Lorraine. Il est, en effet, de troubles proximités de cortèges que Le Pen voulait soustraire à l'objectif des caméras. Déjà.

Ainsi fut fait en 1988. Adieu, donc, au 8 mai. Et vive l'alliance du travail et de la sainteté virginale unis et réunis entre Pyramides et Opéra. Adieu aussi à nos vieux Camelots du roi. Voici venu le temps du FN, flanqué de skin-heads que Marine chassa. De Jeanne, nous dit Jean-Marie Le Pen, on garde le souvenir de cette « fille de paysans du pays de France, aux confins des terres hostiles, [...] qui ne sait pas encore, quand elle joue sous l'arbre des fées de son village de Domrémy, que la France et l'Histoire l'attendent ». « En ce temps-là, proclame encore, en 2014, le président d'honneur, dans une sorte de copier-coller de son discours de 2012, la France souffre alors de mille maux. Tout est perdu, ou presque, quand survient Jeanne. [...] Elle entrera par l'écoute de ses voix dans l'espace mystérieux de l'exaltation spirituelle. [...] Elle est vouée à l'action. Ses voix l'appellent à l'action humaine et surhumaine ! Puisqu'elles lui enjoignent, ce qui est proprement inimaginable, de faire couronner roi de France le dauphin Charles, qui doute de son destin et se trouve à des centaines de kilomètres de là, et ce n'est pas tout ! Aussi de libérer la France de l'occupation anglaise. [...] Par son contact avec le ciel, sa vie est transcendée. Elle vit un poème orphique qui va la sublimer après l'ascèse des prisons à travers les souffrances, les humiliations et la mort. [...] Elle donne sa vie, sa jeunesse, sa beauté, son cœur et son âme à sa patrie et à son Dieu. [...] Elle offre son sacrifice à sa patrie charnelle, la France, et à ceux qu'elle aime, les Français. » Mais venons-en, s'il vous plaît, alors que l'averse menace, au fait et au sujet du jour : « Comme au temps de Jeanne, la France est aujourd'hui menacée de disparaître, prisonnière des structures mortifères de

l'Union européenne, elle a perdu l'essentiel de sa souveraineté. Elle n'a plus de frontières, et 80 % de ses lois sont faites à Bruxelles et non à Paris. Son armée est aux ordres d'un commandement étranger. Le chômage, l'insécurité, l'endettement couronnent sa ruine. L'immigration massive d'étrangers du tiers-monde l'accable financièrement, atteinte au plus profond de son identité, et constitue pour demain une menace mortelle. » Implacable parallèle, n'est-il pas ? Mais écoutez et oyez, braves gens, la chute : « La nation est en danger de mort si l'on s'en tient aux chiffres et aux courbes de l'avenir probable, mais nous appartenons à un pays qui a connu des épisodes providentiels, et cela nous interdit de désespérer, mais au contraire nous incite à l'espoir et à l'action. » Alors : « Gloire à Jeanne d'Arc, libératrice de la France, sainte et martyre de sa foi en la patrie ! Honneur à tous les patriotes qui n'ont jamais perdu la foi dans le destin de la France, ni l'espérance de son sursaut salutaire ! Honneur à nos soldats qui se battent sous son drapeau ! Honneur aussi aux candidats, aux militants du Front national, à ses électeurs et électrices ! Honneur pour qu'elle soit aussi en 2017 la présidente de la République ! Honneur à Marine Le Pen ! »

*

La nouvelle Jeanne, Marine, en bas de la tribune, pendant ce temps, en 2012 comme en 2014, se concentre, et s'impatiente un peu. C'est son tour, enfin, de parler. Hélas, le soleil n'est pas de la partie : il boude. Et le ciel s'y met carrément : averse. Discours de combat sous parapluie.

Alors, la réincarnation de Jeanne, sous les regards vigilants de Marion et de Jany, consacre ses propos pluvieux à la défense des Français qu'elle qualifie de « lions lorsqu'ils ne sont pas gouvernés par des ânes » ! Oui, *Europa delenda*

est. Le 1^{er} mai 2014, la guerre est déclarée à Bruxelles : il faut bouter l'Européen hors du royaume et l'empêcher de continuer son œuvre funeste et dévastatrice. C'est un devoir. Avec force, elle exhorte ses troupes ruisselantes d'émotion et de pluie : « Ne me décevez pas, allez voter ! » Compris ? Reçu, en tout cas. Oui, Marine, « la deuxième Jeanne d'Arc, va sauver la France ». C'est dit. C'est écrit sur les pancartes des militants trempés et extatiques. Tout ce petit monde, enfin, se disperse, soulagé, sous un ciel totalement hostile. Sûrement d'origine anglaise.

Chapitre 54

ULTIME PROVOC, DERNIÈRE SORTIE AVANT LES EUROPÉENNES

20 mai 2014. L'action se passe à Marseille. Ce soir-là, le diable, le vrai, pas Le Pen, a « possédé » son humble serviteur Jean-Marie, un ancien enfant de chœur de La Trinité-sur-Mer, pourtant.

Une heure avant que celui-ci n'entre en scène, en compagnie de sa fille, Belzébuth, l'ange déchu, lui souffla, comme à l'ordinaire, une idée terrifiante. Voyons d'abord qui entourait le grand sorcier blanc : autour de lui se tenaient le maire FN de Cogolin, Marc-Étienne Lansade, quelques fans et deux journalistes de l'AFP, auxquels on doit cet édifiant récit. Le leader « Maximo » développe devant son petit auditoire un thème qui, j'en témoigne, l'obsède : l'explosion démographique. Il ne s'en lasse pas. Le danger absolu. L'invasion. La mort. Le remplacement de population. La fin de la France. Bref, l'inévitable apocalypse due à la marée mortifère et sauvage de l'immigration ! Moi, je connais le texte par cœur. Le maire de Cogolin peut-être moins. Abasourdi, apparemment épouvanté, l'édile ose un timide et interrogatif...

Lansade : Président ?

Le Pen : Quoi ?

Lansade : Il est trop tard ?

Un premier temps. Puis Le Pen répond par un sibyllin, admirable et énigmatique :

Le Pen : Il n'est jamais trop tard. Mais il est bien tard tout de même.

Un sphinx. Silence. Temps suspendu. Drame. Musique. Le compte à rebours avant la chute. Puis :

Le Pen : À moins que...

Tous les visages se tournent vers l'oracle. *À moins que quoi ?* Un temps comme une éternité.

Le Pen : À moins que...

Quoi ? Quoi ? Le suspense est insupportable ! Et voici qu'est annoncée la terrible prophétie. Elle est grave, très grave, mais enfin, ils sont entre hommes, entre responsables :

Le Pen : *À moins que...* monseigneur Ebola ne règle ça en trois mois !

« Monseigneur Ebola »... Énigmatique seigneur de la mort. Stupeur et tremblements. Puis rire : celui de Le Pen que j'entends d'ici. Peut-être celui de quelques courtisans en service commandé. Ainsi, « Ebola », un sacré ange exterminateur, pourrait décimer une bonne partie de la population africaine et donc « régler », chez nous, la question de l'« invasion migratoire » ! CQFD. Il suffisait d'y penser et

Le Pen l'a fait. À danger mortel, solution finale. L'éradication, oui, mais par virus interposé et fièvre hémorragique définitive. Comme en Guinée, au Liberia, en Sierra Leone et dans tant d'autres pays africains. Alors, oui, les Français, grâce à la prophétie du bon docteur Le Pen, peuvent se remettre à espérer : ils resteront « maîtres chez eux ». Les Barbares, les Noirs envahisseurs, pourront être exterminés chez eux et ainsi ne débouleront pas chez nous... Nouveau bienfait de la Providence amoureuse de la France. Que l'on en juge : après Jeanne d'Arc, Ebola. L'AFP, immédiatement, fait circuler l'heureuse nouvelle. Il s'ensuit un immense tollé. Disons-le, ça amuse peu, à tout le moins effraie les âmes sensibles et, surtout, écœure les autres. Marine, dit-on, craque. Son père est incorrigible. C'est plus fort que lui, il a la provoc dans le sang. Elle lui aurait lancé, selon *Le Nouvel Observateur* : « Tu ne pouvais pas fermer ta gueule ! » Elle craint, un instant, que les européennes ne soient pas ce qu'elles promettaient d'être : un triomphe. À cause d'Ebola. Et des saillies d'un indécorable boute-en-train nommé Jean-Marie. Mais il n'en sera rien.

*

Le lendemain, à Valence, Le Pen feint de s'étonner du tohu-bohu qu'il a provoqué. Il prend son air, connu, de vertueuse indignation. Il ne comprend pas : « Je ne vois pas comment on peut polémiquer sur un tel sujet ! "Ebola" est une maladie terrible et, comme les guerres nucléaires ou internes, elle est de nature à modifier les évolutions démographiques... Mais oui, quoi ! De quoi s'offusquent-on ? »

Le Pen, c'est un savant émérite, un fameux médecin virologue, hématologue de grande tradition, qui délivre

son savoir. C'est tout. Le Pen : la science. Le Pen : le réalisme. Le Pen : le bon sens, celui qui naît de la connaissance. On le harcèle. Encore. Toujours.

Question d'un journaliste : « Est-ce un "dérapage" ? »

Réponse de Le Pen à celui à qui on ne fera pas de cadeau : « Non ! Cette phrase n'a pas de portée particulière. C'est une simple *observation démographique*. Je sais qu'elle fait le buzz sur le Net. Je sais qu'un certain nombre de gens malveillants s'efforceront de "diaboliser" le FN ! Ils ont tort ! »

Implacable. Rien que des « malveillants » ou des malfaisants, des ardents complotistes, en tout cas acharnés à sa perte. Le Pen *observe* et la meute se déchaîne. On veut toujours le bâillonner, encore le faire taire, l'empêcher d'*observer*. À Valence, il précise, en homme de science qu'il est : « En 1919, la grippe espagnole a tué, *en un an*, plus de gens que la guerre de 14-18 *en cinq ans* ! Nous ne sommes pas maîtres des grands équilibres mondiaux ! »

Certes. Le maître de la parole a parlé. D'or. Et d'évidence. Les malfaisants, toute honte tue, s'autorisent à penser qu'il a fait un « coup ». À sa manière. Un de ses derniers. A-t-il voulu lancer un signal fort à destination d'un électorat tenté par l'abstention ? Cherche-t-il à ressouder ses troupes autour des réprouvés du FN historique ou des « fondamentaux » du parti ? Peut-être souhaite-t-il taquiner, ou même, je n'ose l'écrire, nuire à Marine ? Allez savoir. On s'y perd. Les esprits faux et tordus donnent la charge. Le Pen a fait un « vœu génocidaire », ose affirmer un élu socialiste au patronyme exotique, Jérôme Guedj, interrogé par Mediapart. Allons, encore une idée qui ne pouvait germer que dans un cerveau sûrement dérangé. Un « vœu génocidaire », on rêve, on cauchemarde. Ah oui, ces gens-là savent s'y prendre pour déclencher ce que Le Pen

désigne comme le « grand orchestre des pleureuses du syndicat "anti-national" ». Ce Guedj ne manque pas d'ailleurs, et il fallait s'y attendre, d'établir le lien suspect entre « point de détail » de 1987 et Ebola de 2014. Quel culot ! Quelle mauvaise foi !

Lisez plutôt : « Ainsi, un génocide infectieux permis par un virus succéderait à un génocide industriel... » Il va même jusqu'à dire que la « vermine de l'immigration » d'aujourd'hui a remplacé au Front national la « vermine juive » des nazis. Allons-y ! Cette « vermine »-là n'aurait qu'un but : « Ternir une race pure. » Probablement (dans l'esprit de Guedj et des siens), celle de Jean-Marie Le Pen. La polémique enfle. Tant pis pour Marine et sa bien fragile tentative de « dédiablement »... Mais non, rassurons-nous. On se rend vite compte, dès le dimanche 25 mai, que toutes ces provocations paternelles n'ont plus guère d'importance, tant le désir de voter FN est grand. L'important, c'est que, justement, *cela n'a plus d'importance*.

Pour l'heure, c'est la minute ultime, celle des songeries, des espérances ou des effrois. Les sondages se suivent et se ressemblent. Le FN va-t-il passer juste devant ou juste derrière l'UMP ? On pleure déjà sur le destin funeste d'un parti qui fut grand : le Parti socialiste.

*

En attendant le fatidique dimanche, encore une prophétie. Elle n'est pas de moi, hélas. J'aurais aimé. Je la préfère à celle concernant Ebola. Un journaliste de *L'Express*, Alexandre Sulzer, a imaginé ce que proclamerait Marine Le Pen au soir de la victoire de dimanche. Je le cite avec plaisir : « Malgré des tentatives d'endormissement menées par le pouvoir, le peuple français a exprimé son rejet clair du diktat européiste. Plus que jamais, les Français ont fait

savoir qu'ils refuseraient l'immigrationnisme incontrôlé et le libéralisme mondialiste, pierres angulaires de la politique bruxelloise, validée par le système UMPS en place. Mais, ce soir, celui-ci vacille, accords après accords. À travers tout le continent a soufflé la voix des peuples, soucieux de préserver leur civilisation. Le FN appelle solennellement les patriotes européens à se regrouper derrière lui pour faire entendre leurs voix au sein du Parlement européen. Face au désaveu des urnes, le président de la République doit dissoudre l'Assemblée nationale dont la légitimité s'est envolée, à l'instar des promesses de changement du candidat Hollande. »

Bravo, monsieur Sulzer. Dimanche fait peur même si, comme ici, on peut imaginer les paroles et la musique.

Chapitre 55

LA FRANCE DÉVASTÉE

25 mai 2014. La saillie sur le virus Ebola dont j'avais fait grand cas au chapitre précédent est passée sur la France. Ce n'est pas l'Afrique qu'elle a dévastée. Mais la France et son paysage politique. Effet secondaire et imprévisible. En ce dimanche, vers 18 h 45, Le Pen, entrant dans le bureau de sa fille triomphante et rigolarde, préfère parler d'un « tsunami ».

Elle : Oui, mais pour eux !

Lui : Bien sûr !

Père et fille se congratulent.

Depuis notre arrivée à Nanterre, les bonnes nouvelles pour le Front affluent. Une pluie. Une averse. Aux allures de rêve. Toutes les espérances, fussent-elles les plus folles, sont comblées : 71 départements semblent avoir porté le FN en tête. Marine vapote. Jean-Marie zappouille. Zap et vap. En attendant. Marine a les chiffres. Son père a Jany. Et quelques fidèles de la première heure près de lui. On attend. Ça se précise. La victoire, ils la veulent nette et sans bavure. Or les résultats définitifs dans les grandes villes

inquiètent, même si l'on sait déjà que le parti triomphe dans la « ruralité ». Du côté de Marine, on murmure pour tromper l'angoisse : « Dernières estimations. Sondage sortie des urnes : nous 25 %. UMP 20 % ! La tasse. Le PS, les pauvres, 14 %... Moins qu'en 2009 ! »

Tout cela est prononcé sur le ton de la joie contenue et responsable et, bien sûr, sans morgue excessive, comme il convient dans un parti qui s'apprête à prendre, calmement, un pouvoir qui semble lui tomber dans les bras et s'abandonner à lui.

À 20 heures, les télévisions confirment la rumeur. Le Pen me dit : « Je suis une grosse fusée porteuse. Je suis ravi de voir la petite fusée aller vers son objectif. »

Les lecteurs sauront apprécier cette métaphore spatiale. Le cosmonaute continue et se transforme en sismologue : « C'est un véritable tremblement de terre ! Un séisme. Le FN est le premier parti de France. Nous gagnerons les régionales, les cantonales et la présidentielle. Valls devrait démissionner, il faut des élections avec une vraie proportionnelle ! Comme Mitterrand l'avait fait ! Quand je pense que nous n'avons que deux députés à l'Assemblée ! Deux ! Et 25 % des voix ! C'est un scandale ! Non... non... Il faut aller devant le peuple après cette déroute de l'UMPS, de Valls, et ce terrible désaveu pour le gouvernement ! La situation exige un renouvellement immédiat et profond ! »

*

Dans la circonscription Nord-Ouest, Marine Le Pen triomphe. Totalemment. Elle engrange plus de 33 % des voix et obtient cinq sièges de députés. Entre 2009 et 2014, elle multiplie par trois le score du Front. La gauche est totalement laminée.

Grand soulagement pour Le Pen père : dans le Sud-Est, il réussit à faire passer la liste FN de 249 000 voix en 2009 à 935 000 en 2014. Sortie de scène pour le meneur de revue. Elle est réussie. Il pouvait redouter l'humiliation d'une défaite. Non. On constate juste une moindre victoire face au triomphe de Marine. C'est sa fille qui pilote le char des triomphes, mais le vieil artiste, en coulisse, est salué par les applaudissements des fidèles. « Si les dieux nous tendent ainsi la victoire, c'est pour nous l'offrir », aurait pu dire Le Pen, comme le fit, nous assure-t-on, Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, à la fin de sa vie. Le Pen rit. Il boit sa première coupe de champagne de la soirée. Bien plus tard, Jany éponge le front de son héros épuisé et le démaquille. Cette scène fait tout doucement penser aux *Feux de la rampe*, le chef-d'œuvre de Chaplin. Le Pen Charlot ? Allons ! Y aurait-il un rapport entre Le Pen et Calvero, la vieille star de music-hall à la retraite, incarnée par le grand Chaplin à la fin de sa vie ? Je rêve. Je m'égare. Il est tard. C'est sûrement le champagne, celui de la défaite pour les miens et pour *vous* que je n'entends plus depuis quelque temps. D'ailleurs, où êtes-vous ?

Vous : Près de vous. Je suis triste. J'en ai assez. On s'en va ?
 Moi : oui.

Les maires frontistes du Sud (comme du Nord, d'ailleurs...) sont confortés par de nouvelles et notables victoires : Fréjus 42 %, Cogolin 46,2 %... Tout fait de l'œil, cette nuit, à la fille de celui qui fut le petit « Jean-Jean » de La Trinité. En PACA, sa terre d'élection, le PS, sous la conduite de l'excellent Vincent Peillon, se traîne à

11,6 %. C'est catastrophique. Ici comme ailleurs. Et triste.
Ici comme ailleurs.

*

Je quitte le Front, dimanche soir, le cœur lourd. Le Pen ne s'y est pas trompé, lui qui a salué ainsi mon départ : « Tiens, voilà un grand schizophrène qui s'en va. Il est tout de même content pour son *ami* Le Pen et il est très triste pour ses vieux camarades socialistes. »

Adieu Nanterre. Je rentre chez moi. Cette nuit, ou ce qu'il en reste, le « schizophrène » ne dormira pas. *Vous* non plus ?

Chapitre 56

CLAP DE FIN

26 mai 2014

Cher Jean-Marie Le Pen,

Je vous ai quitté au creux de cette nuit-là. Peut-être ne reviendrai-je plus à Nanterre ou Montretout. Peut-être ne vous filmerai-je plus. Je reviens d'un long voyage en « Lepénie ». Vous m'y avez accueilli en « ami », comme vous dites. C'était un dimanche de triomphe pour vous. Je suis groggy. Ai-je été votre « ami » durant ces vingt-cinq années ? Avez-vous été le mien, d'« ami », de film en film ? Difficile à dire, difficile à expliquer que ce sentiment ambivalent – haine, empathie, répulsion, séduction, rejet, attirance, et *tutti quanti* – qui ne m'a pas quitté durant ces longues années d'étrange compagnonnage entre tournage et écriture. Cher Jean-Marie, la mélancolie qui accompagne les fins d'odyssée me gagne. C'est comme si vous me manquiez déjà. Je me résous enfin à me dire que c'est « fini entre nous », en cette nuit de mai. Voilà que cette aventure se termine sur ce mot que vous avez prononcé hier soir et qui me vaudra sûrement bien des ennuis et beaucoup

d'incompréhensions : « ami ». Soit, appelons « ami » un homme, un personnage de mes films, *contre* lequel je me suis heurté politiquement durant toute ma vie, l'anti-lepénisme ayant structuré mes engagements politiques au-delà du socialisme tempéré légué par mon père. Vous fûtes, à la naissance du Front, mon petit Hitler à moi. Grâce à vous je fus un résistant. Comme papa. Mais en moins héroïque. On a la Résistance qu'on peut. Je suis, comme vous, un orphelin précoce. Et comme vous, j'aime qu'on m'aime. Et j'y arrive parfois plus que vous, car Dieu merci moins de gens me détestent. Certes, à votre décharge, on ne fait pas le même métier. Et je suis moins grande gueule que vous. Je n'ai pas été para, ni même soupçonné d'avoir torturé en Algérie, je n'ai pas couru après ma mort sans la rattraper, je n'ai pas hérité d'un manoir ni d'une belle fortune, et surtout, même en rêve, je n'ai pas été un instant le « diable de la République ». Vous seul avez occupé ce rôle-titre ! Moi, je ne suis que le narrateur et le témoin. De longues années, vous avez été applaudi, follement aimé ou terriblement haï. Ce doit être enivrant. Moi, j'ai souvent détesté vos propos. Mais pas vous. Étrangement. Vos discours m'ont fait frémir. Ils m'ont écoeuré et révolté. Or voilà, coup de théâtre, on a aussi ri ensemble : anecdotes en vrac, vieilles chansons françaises, éclairs d'ingénuité sous la carcasse du vieux crocodile... Et poèmes admirablement dits. Alors, je sais, cela n'excuse ni n'efface rien. Mais c'est ainsi. Je... (J'interromps un instant ma lettre. Je *vous* sens bouillir. Allez, je *vous* écoute.)

Vous : Décidément, cela ne s'arrange pas. On ne peut pas rire avec tout le monde. Allons ! Vous êtes désolant. Ce rire-là

vous barre la route du paradis. On ne vous y acceptera pas : je m'en fais fort ! Je serai à l'entrée et raconterai à tous les saints cette « amitié » plus que suspecte avec le diable.

Moi : Je vous imagine. Vous serez devant la porte du paradis. Celle-ci sera barrée par vos camarades de la fameuse BCU, « Bonne conscience universelle ». Vous serez tous là, citoyens vertueux, démocrates pointilleux, mais aussi patrons cyniques, anciens républicains à la veste retournée, libéraux déchaînés, socialistes amnésiques, UMPéistes peu ou prou bygmalionnés, communistes aux abonnés absents, extrême gauche solitaire, rêveuse et colérique... Tous unis par le seul anti-lepénisme qui se transmet de génération en génération. Mais « avoir raison » n'exonère pas de toute réflexion. L'antifascisme incantatoire, le combat contre le diable, au-delà d'être inopérant, ne rassemble plus que quelques fidèles dont il faut renouveler le logiciel de base... Ce sont soit des très jeunes ressemblant à des lycéens exaltés, soit des vieux ramollis, comme d'anciens gauchistes reconvertis en sénateurs à la recherche d'une bonne conscience apte à maquiller leurs petites turpitudes. Bon, excusez-moi, je continue ma lettre à lui adressée.

Cher Jean-Marie Le Pen [suite],

C'est parce que l'on vous a diabolisé que votre parti est sorti des ténèbres. Vous pouvez remercier les faiseurs de diables. Vous l'avez tellement compris que vous vous êtes « auto-diabolisé », comme l'a écrit Pierre-André Taguieff : « L'auto-diabolisation volontaire, par la provocation systématique, aura ainsi représenté un outil tactique pour percer le mur du silence ou de l'indifférence [...] par un Le Pen en quête de visibilité médiatique ¹. » Cette guérilla anti-lepéniste aurait pu se perpétuer, mais un lifting savant

1. P.-A. Taguieff, *Du diable en politique*, CNRS Éditions, 2014.

de la « fille du diable » semble y mettre fin. Grands et savants limiers, experts en démonologie continuent pourtant à scander : « Grattez, gomez, effacez le Bleu Marine, vous trouverez toujours le Brun. » C'est comme une certitude. Ou plutôt une incantation. Il est rassurant et confortable d'affirmer que les filles ressemblent à ce point à leur père. Le FN *light*, pour les ennemis de votre dynastie, ne peut exister. Impossible. Marine a un masque : elle l'ôte, vous apparaissez. Voilà ce qu'ils croient, vos adversaires.

Au fond, vous leur donnez raison. Votre ancien secrétaire général, Carl Lang, avait prophétisé en son temps : « Le FN *light*, ça ne marche pas. » Vous aviez repris son intuition en déclarant : « Un Front gentil, ça n'intéresse personne. » Alors, vous avez continué aux côtés de Marine, devenue votre rivale, à jouer fréquemment le rôle du diable. Vous connaissez la partition. Et le costume et les breloques vous attendent. Vous donnez ainsi, parfois, bon gars, un coup de main à votre fille pour rameuter vos vieilles troupes. Elle en a besoin. De l'usage de la « bonne » diabolisation... Vous avez pu aller jusqu'à dire que si elle progressait, c'était en grande partie grâce à vous. Ça l'agaçait, Marine. Ce n'était pas pour vous déplaire. Vous assuriez ainsi, cher Jean-Marie, la permanence de la diabolisation, vieille garantie de l'attractivité de votre parti que vous vouliez « hors système ». Cela servit un temps Marine. Plus maintenant. Là est le problème : « Le Pen contre Le Pen. » Vous êtes devenu jaloux des succès de votre fille, murmure-t-on. Enfin, que l'on imagine : même aux européennes, elle est passée devant vous. Comme ce Philippot, un comble ! Trop, c'est trop. Le « diable »

est vivant ! Vous voulez le faire savoir. Cela vous rappelle le bon vieux temps, mais Marine n'en peut plus. Elle ne veut plus vous trouver avec vos blagues, vos provocs, vos fixettes et tout votre toutim sur la route du pouvoir. Lorsque vous étiez aux manettes, en grand secret, vous vous réjouissiez des condamnations morales qui pleuvaient sur vous : « Haïssez-moi, le diable vous remercie ! » auriez-vous pu lancer à vos grands inquisiteurs. Ceux-là furent, ainsi, longuement exonérés de toute critique fondée, sérieuse, sur votre programme initial où tout se mêlait, Pétain, Maurras, Doriot, Tixier-Vignancour, Ordre nouveau, etc., le tout agrémenté de proclamations illusoires et de vaines promesses. N'oublions jamais : vos adversaires ont entrepris leur bataille au nom de la lutte à mort contre le « néo »-nazisme à la française. Une guerre sacrée, au nom d'une cause tout aussi sacrée, n'aurait su s'accompagner d'une plate analyse de texte. Celle-ci aurait tout de même servi à décrypter, par exemple, que le programme économique de votre fille n'est, en vérité, qu'un « savant mélange de fadeur énarchique et d'envolées maurrassiennes », ainsi que l'a excellemment décrit Gaspard Koenig¹. Peu importe. Seul le combat contre le diable, ses pompes et ses œuvres compte encore aujourd'hui.

Cher Jean-Marie, on y revient : rien ne vous aura été épargné par Marine. Vous qui avez été en vos jeunes années un vrai-faux « libertaire » devenu réellement « archi-libéral » de droite, et bientôt d'extrême droite, voilà que l'on se met à encenser, en ce FN que vous avez cofondé et couvé, planification et nationalisations. Voilà que l'on y célèbre et jure de maintenir,

1. *Le Point*, 30 mai 2014.

sous les applaudissements, les 35 heures, la retraite à soixante ans, l'ISF, le statut de la fonction publique et l'alignement de la fiscalité du capital sur celle du travail. On rêve ! On cauchemarde !

Cher Jean-Marie, sous la conduite de votre fille, vos enfants sont devenus fous. Les voici devenus quasi gauchos, et, apparemment, archi-défenseurs du modèle social français. À l'oreille cela a plu. Seules vos imprécations, ainsi que celles, violentes, de Marine, sur l'immigration, semblaient séparer le FN d'une gauche écartelée, par trop contorsionniste et pour l'heure défaite. Au secours ! Heureusement que vous avez, cher Jean-Marie, la mémoire longue du vieux briscard, vous vous souvenez donc qu'à l'origine du fascisme il y eut le culte d'un État fort et protecteur, et qu'à sa naissance le nazisme était aussi national que socialiste. Vous me l'avez tant répété lors de nos entretiens que j'ai retenu la leçon, paroles et musique comprises.

Moi qui étais, parfois, accusé d'excessive « bienveillance » à votre endroit lorsque j'expliquais que, votre parti n'étant pas interdit, je me devais de vous recevoir sur mes plateaux, de vous interroger, je sentais bien que j'étais perçu par mes propres amis comme l'« idiot utile » cher à Lénine. Un type borné qui croit tout ce qu'on lui dit et qui n'a pas compris que vous aviez créé un monstre, un truc hybride fait de peur et de haine, comme le fruit du mariage atroce, et souvent consanguin, de la sottise et de la cruauté. Mais voilà, les insultes, vite, cessaient : j'étais en « règle », j'avais le cœur et la tête à gauche. J'étais donc « bien ». Ma grande faute pour mes contempteurs, c'est que j'ai voulu en savoir plus sur celui que

je vouais aux gémonies. Tout vient de là. La curiosité est un vilain défaut. Le « diable » était chaleureux et nous prîmes plaisir ensemble à converser. C'était imprévu. Il s'ensuivit alors un dialogue de plus d'un quart de siècle. Puis vint Marine. Et votre lente éclipse. Notre séparation fut dès lors planifiée. Votre parti fit de moins en moins peur. Tous les cordons sanitaires et autres « front républicain » disparurent en 2002 au champ d'honneur de l'antifascisme. Tous ensemble, dans mon camp, nous votâmes Chirac, « l'escroc », comme vous disiez, contre « le facho », vous. Quelques années plus tard, la très grande victoire du Front fut, par-delà les succès aux municipales ou aux européennes, l'évanouissement de la peur. Il en fut la clé. Le FN, celui de votre fille – vous avez, d'ailleurs, bien du mal à vous y accoutumer –, n'est plus considéré comme un « danger pour la démocratie », selon les sondageurs égarés. Vous êtes aujourd'hui encore (pour combien de temps ?) le président d'honneur d'un parti, dit « de gouvernement », presque comme les autres. Avec ses sombres « affaires » financières. Comme les autres. Il vous faudra bien vous incliner. Marine gagne sur un terrain que vous lui avez, certes, largement préparé. En vérité, vous avez perdu. Votre fille a gagné. C'est simple. Et avec elle, tous ces « vrais Français » tant caressés par vous et si oubliés des autres, cette légion de « laissés-pour-compte de la modernité, ces marqués au plus profond de leur chair pour crime d'archaïsme ou de ruralité », comme les décrit le sociologue Jean-Claude Kaufmann. Vos électeurs auraient trouvé, selon le même auteur, au FN, le vôtre, celui de Marine, une « contre-culture et une réassurance » contre la vie qu'ils vivent, si dure et

cruelle, dans une France emplies de chômeurs et d'étrangers sous la coupe d'une Europe autiste et indifférente à leurs malheurs. Mais ils ont aussi, au FN, celui de votre fille, trouvé, peut-être, une espérance face aux échecs en rafale, fussent-ils de droite ou de gauche. « On a tout essayé, pourquoi pas le FN ? » Voici une phrase mille fois entendue. En 2017, pensent-ils, Marine sera présidente. Vous, en vérité, qu'en pensez-vous ? Éprouvez-vous à cette perspective une joie sans mélange ? La vague amertume d'être relégué, fatalement, au second rang lorsque se profile, en rêve, la fête de la victoire ? Un peu de jalousie ? Pourquoi « elle », et pas vous ? On ne sait. Dieu seul, affirme-t-on, peut sonder les reins et les cœurs.

Nous vous avons pris pour une sorte de Hitler à la française. Ou presque. Nous avons allégrement confondu, en nos frayeurs et cauchemars, le FN et le parti nazi allemand ! Ou presque. « Où elle est, ma division Das Reich ? » aviez-vous lancé à ma caméra le 21 avril 2003 ? Je l'ai cherchée. Et je ne l'ai pas trouvée. Désolé. Vraiment. J'étais déçu : c'est tellement excitant d'avoir peur. Mais « le grand méchant loup » a vieilli. Bientôt il ne nous effraiera plus. Ces temps-ci, j'ai une étrange compassion pour cette sorte de personnage shakespearien que vous incarnez, ce « roi Lear » de Montretout, que ses forces semblent abandonner. Le diable trébuche, rabâche, a du mal à marcher et, parfois, à penser. Bientôt, cher Jean-Marie, vous allez quitter la vraie scène, celle de la vie.

À la question « Comment aimeriez-vous mourir ? », vous m'aviez répondu : « Sous les balles d'un fanatique, lors d'un meeting. Ça aurait de

l'allure. » Votre mort, la vraie, aura peut-être moins d'allure. Tant pis. Tant mieux.

Mais, décidément, à l'heure où j'achève ce livre, je constate, une nouvelle fois, que vous êtes incorrigible ! Vous découragez et insupportez vos « amis », l'état-major du nouveau parti, et surtout sa présidente, votre fille elle-même. Allez, de retour à Montretout, j'ai envie de te tutoyer, une dernière fois. Ton inconscient déborde, mon pauvre Jean-Marie ! Ça n'a pas d'âge, un inconscient, pourtant, mais comme l'a dit méchamment Gilbert Collard, que tu surnommes « Gilbert Connard » (ah, la bonne blague) : « Le roi d'Espagne a pris sa retraite. Jean-Marie ferait peut-être bien de se poser la question. » Je résume ta dernière saillie : dans ton « Journal de bord » du 6 juin 2014 (un mélange de vidéo-hebdo et de tract filmé), alors que tu es interrogé par une de tes affidées sur ces artistes qui ont pris position publiquement contre ton parti, tu es interrogé, ou plutôt relancé, sur ton vieil ennemi Patrick Bruel. Aïe ! Ta réponse sur le chanteur d'origine juive est éruptive, dégoulinante : « On fera une fournée la prochaine fois ! » Et tu as ri. Le fameux rire du diable. La vidéo fut vite retirée, à jamais, du site Internet du Front. Ton blog-hebdo, pour te punir, fut supprimé. Trop tard. Le mal est fait. Tu n'auras plus jamais de tribune. Décision de la présidente. Ce vendredi fatal, tu traites d'« imbécile » le compagnon de ta fille, Louis Aliot, dont le grand tort a été de réagir vivement à ta saillie irréfléchie (?). Soyons francs, ce « lepéno-lepéniste » de stricte obéissance ne t'a jamais plu. Tu ne l'aimes pas. Cela semble réciproque. Au-delà de cet « imbécile », qui a eu le culot de ravir le cœur de Marine, les réactions

hostiles, accablées et furieuses de ton propre camp sifflent en rafale. Tu gênes. Tu insupportes. Avec toi, on frôle toujours la catastrophe. « Fournée », « point de détail », la boucle, pour les « respectables » adjoints de ta fille, est bouclée. Marine elle-même évoque pour la première fois une « faute politique » : c'était bien le moins. Devait-elle, en outre, convoquer son père devant un tribunal frontiste afin qu'il soit dégradé en place publique et banni à jamais ? Impossible. Elle s'en tient à la « faute politique ». Pas de condamnation morale. Rien. Peu de chose en vérité. Tu lui réponds, flambard, que tu n'as de comptes à rendre qu'à ton parti et à ses instances, que tu es invirable, car président d'honneur à vie. Le Rassemblement Bleu Marine n'est qu'une « formation bizarre et sans consistance » — ses responsables, d'ailleurs, n'ont même pas « osé » te téléphoner. Plus de nouvelles de ta fille et, pire que tout, même Marion ne t'a pas appelé. Marion, ta petite-fille chérie. Par retour d'ascenseur, la « faute politique » est selon toi l'œuvre des proches de ta fille qui se sont alignés sur la « pensée unique » et voudraient ressembler aux autres partis. Le jour d'après, tu allas même jusqu'à protester : « Ma fille m'a poignardé dans le dos ! » Et d'ajouter : « Si je les emmerde, ils n'ont qu'à me tuer ! Je ne me suiciderai pas ! » Bal tragique entre Nanterre, Montretout et Rueil-Malmaison. Voici le retour du refoulé : toi. Le FN, enfin, retrouve son vrai visage : le tien. On a la preuve. On jubile. Mais pas au Front, bien sûr. « Écrase-toi », dirent tout bas ceux que tu nommes « les imbéciles ». Où l'on fit comme si ton antisémitisme avéré, auquel je peine à me résoudre malgré toutes ses apparentes manifestations, n'était, oh oui, qu'une « faute », un petit péché véniel, un

léger abus de langage. Juste au moment où Marine ne parvient pas à constituer un groupe au Parlement européen, certains de ses partenaires suspectant le FN, ça tombe à point, de dérive antisémite. D'ailleurs, c'est raté. Pas de groupe. Privée de groupe. Un sabotage. À cause de qui ? Merci qui ? Merci Jean-Marie, pourfendeur de la « dédiabolisation ». Fidèle à lui-même, tu ne sais que lutter contre la *pensée unique*, « politiquement correcte », qui paralyse, n'est-ce pas, l'expression libre. Fermez le ban.

Vendredi, tu envoies une lettre ouverte à la présidente du Front. Pas à la fille, non. À la présidente. Il ne s'agit pas d'une « affaire de famille », mais d'une bataille politique. Tu manies les mots de ton temps, l'ancien, et termines ta missive vitriolée ainsi : « Je vous prie, madame la présidente, d'accepter les devoirs que je vous présente. » Chic. Très chic. Et, avant, tu rappelles à la « présidente » quelques vérités par trop oubliées en forme de flèches au curare : « Vous-même n'avez-vous pas été mise en cause par votre déclaration sur l'« occupation » des rues par des fidèles musulmans, ou encore par votre présence à Vienne, à un bal réputé « nazi » par *nos* ennemis ? Vous estimez-vous donc fondée à sanctionner le fondateur et président d'honneur du Front national, député européen depuis trente ans et brillamment réélu avec quatre colistiers ? » Qui t'a faite reine, ô présidente amnésique et cruelle ? À qui dois-tu le cadeau dont tu as hérité ? Ton père t'a mitonné, ne l'oublie jamais, un Front tout brûlant d'envie d'en découdre avec tous les « chiens de chasse » ! Ceux de l'antisémitisme et du « politiquement correct ». Ces traqueurs d'inconscient... ces psys, tous juifs d'ailleurs, qui voient de

l'antijudaïsme partout. Y compris à Vienne, alors que la présidente valsait, imprudente et belle, au bras de cet « imbécile » de Louis Aliot. Nous avons les *mêmes* ennemis. Je t'envoûte, je te possède... Tu ne pourras pas te débarrasser de moi. J'habite en toi. Ne l'oublie jamais : tu es une « Le Pen », la chair de ma chair, le fruit de mes entrailles. Or, moi, je ne supporte pas l'injustice. « Je suis victime d'une interprétation "malveillante et diffamatoire" qui a été faite par des ennemis politiques ou des "idiots utiles" » (Encore ! Lénine frappe toujours.) « S'il y a eu "faute politique", ce n'est pas de mon fait, mais celui de "responsables" du Front national qui l'ont accréditée par leurs déclarations ! »

15 juin 2014 – 30 juin 2014. Pas une réponse, un coup de fil, un échange de la présidente et voisine de Montretout ? Apparemment non. Il avait pourtant ajouté à destination des commentateurs qu'une réponse de Marine à sa lettre et surtout que la décision de remettre son blog à libre disposition des militants ou sympathisants du Front témoigneraient de « son aptitude au gouvernement ». Rien que ça. Il la tue. Est-elle « apte » à gouverner ? Pas sûr. En tout cas, c'est clair : si elle ne remet pas sur le site du FN son petit blog vidéo, c'est décidément qu'elle est nulle. Ou parricide. Les termes de l'enjeu sont clairs : liberté contre pensée unique. Vigueur contre pensée unique. Nous y voilà de nouveau. « Pensée unique ». Oui, pensée unique que cette condamnation unanime par ces flingueurs « bien-pensants », professionnels de la traque de cet antisémitisme perçu comme *le* crime absolu. Mais oui, c'est bien sûr. Nous y sommes. Nous y restons. Rien ne bouge, ni n'avance. Le « point de détail » n'est pas un « détail » pour toi. Il

semble central, capital, obsédant, récurrent. Ancien « Durafour-crématoire », toute nouvelle « fournée » à laquelle tu destines Bruel et les siens... L'inconscient parle : il dit vrai. Ou plutôt il dit ta vérité. Il te taquine, te dévore. Te fourre des mots dans la bouche. Et toi, tu les recraches. Aujourd'hui, je suis triste. Quant à la présidente, elle est furieuse. Elle se moque bien de l'« inconscient » de son papa. Mais non. Il l'a fait exprès, voilà. Tout pour l'embêter. Tout pour exister encore. Elle réagit. Sec. Répondant à la lettre ouverte du président d'honneur dans le très conservateur *Valeurs actuelles*, elle affirme : « Oui, je suis fondée, en tant que présidente du Front national, à faire appliquer la ligne politique du mouvement. » Elle ajoute : « C'est *malgré* les polémiques, et non *grâce à elles*, que le FN progresse. » Elle précise, s'il en était besoin : « Aujourd'hui, c'est *moi*, et non plus *lui*, qui suis chargée de son avenir [du parti] et de celui de ses idées. » Compris ? Elle n'hésite pas, très grande dame, à surligner : « S'il souhaite contester la ligne politique du Front national, au prochain congrès il peut le faire [...]. Lui comme d'autres, d'ailleurs. Cela ne me choquerait pas : tout opposant doit pouvoir s'opposer [...]. Moi, j'ai aujourd'hui le devoir d'accéder au pouvoir avant qu'il ne soit trop tard. C'est-à-dire rapidement [...]. Dès 2017. » Bien reçu ? Missiles en rafale. Pas de caillou dans la chaussure sur la route entre Nanterre et l'Élysée. Plus de tribune vidéo pour le patriarche jaloux du succès de sa fille et qui ne sait pas « se retenir ». Alors, plus de blagues. Plus de provoc(s). Plus rien ! Une seule autorité : celle de la présidente. Fin de la valse à deux temps, de la comédie à deux visages, ou du paso doble chaloupé. *Ça eût payé*. Mais c'est fini. Il me semble

bien être le seul, Bruno Gollnisch, à t'avoir manifesté, par SMS, son soutien : « Solidarité contre les censeurs et les pisse-froid. » Oui, bien seul, le Bruno, alors que, selon l'institut BVA, 63 % des sympathisants du FN pensent que ta présence « pénalise » le parti. Dur. Très dur. Quant à moi, filmeur et narrateur, face à lui, après vingt-cinq ans de proximité, et face à elle, qui présente son parti comme « le meilleur bouclier des Français juifs [...], face au seul vrai ennemi : le fondamentalisme islamiste », je range ma caméra et mon stylo.

Jean-Marie, je suis venu te voir, la première fois, quelque temps après le « point de détail » et juste au lendemain de Carpentras ; je te quitte en pleine « fournée ». Toujours une question de mots et de maux. Je suis en colère. Et triste, oui, un peu. Nous avons vieilli ensemble, toi mon « facho », moi ton « copain », ton « copain juif » de surcroît. Alors, il ne me reste plus qu'à te dire adieu.

*

Moi : Salut, Jean-Marie. Adieu, Le Pen. Adieu.

Vous : Enfin !

Le Pen : Salut, camarade syndiqué Serge.

[Un temps.]

Moi : Adieu, Le Pen. Adieu...

REMERCIEMENTS

Ces remerciements, qui ne sont pas que d'usage, vont d'abord à Jean-Marie Le Pen, qui m'a toujours bien reçu et accueilli durant ces vingt-cinq années de proximité. Avec ou sans caméra. Et partout, de meetings en universités d'été, de congrès en entretiens privés, chez lui ou en public.

Merci à Marine Le Pen bien évidemment. À ses sœurs. Et à sa nièce.

Merci à celles et ceux qui entourent Jean-Marie Le Pen. Tout d'abord Jany Le Pen, puis tous les autres : service d'ordre, secrétariat, permanents du Front, etc. Merci à Sandrine Leroy, Jean-Michel Dubois, Thierry Ligier et Gérard Gérin.

Un spécial « merci » à celui sans qui ni films ni livre n'auraient été possibles : Alain Vizier, directeur de la communication du Front.

Merci à Fabrice Puchault, Barbara Hurel (France 2) et à mes équipes : opérateurs, monteurs, mon assistante Sonia Maron.

Une mention spéciale à Yoann Gillet, journaliste et jeune compagnon de ces voyages au long cours.

Enfin, merci de tout cœur à Teresa Cremisi et Alice d'Andigné, vigilantes, précises, précieuses.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Études et réflexions

- Pascal Perrineau, *La France au front : essai sur l'avenir du Front national*, Fayard, 2014
- Pierre-André Taguieff, *Du diable en politique : réflexions sur l'antisémitisme ordinaire*, CNRS Éditions, 2014
- Valérie Igounet, *Le Front national de 1972 à nos jours : le parti, les hommes, les idées*, Seuil, 2014
- Michel Wieviorka, *Le Front national, entre extrémisme, populisme et démocratie*, Maison des sciences de l'homme, 2013
- Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Nouveau Monde, 2012
- Jean-Yves Camus, *Le Front national*, Laurens, 1997
- Michel Winock (sous la direction), *Histoire de l'extrême-droite en France*, Seuil, 1994
- Guy Birenbaum, *Le Front national en politique*, Balland, 1992
- Pierre Jouve, Ali Magoudi, *Les dits et les non-dits de Jean-Marie Le Pen : enquête et psychanalyse*, La Découverte, 1988
- Roger Mauge, *La Vérité sur Jean-Marie Le Pen*, France-Empire, 1988

Biographies

Caroline Monnot, Abel Mestre, *Le système Le Pen : enquête sur les réseaux du Front national*, Denoël, 2011

Caroline Fourest, Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Grasset, 2011

Gilles Bresson, Christian Lionet, *Le Pen : biographie*, Seuil, 1994

Roger Mauge, *La Vérité sur Jean-Marie Le Pen*, France-Empire, 1988

Jean Marcilly, *Le Pen sans bandeau*, J. Grancher, 1984

Marine Le Pen, *À contre flots*, Grancher, 2006

Bruno Mégret, *L'alternative nationale*, Éditions nationales, 1996

Jean-Marie Le Pen, *Les Français d'abord*, Carrère-Lafon, 1984

TABLE

1. Tours.....	17
2. Le sacre.....	21
3. Première rencontre.....	24
4. Vous et moi. Et lui.	31
5. Ça recommence	36
6. Un soir pas comme les autres	40
7. Un an après	45
8. Retour de La Trinité.....	49
9. Mémoire(s) d'enfance	54
10. Le drame.....	59
11. La Libération	63
12. Un point d'étape.....	68
13. Paris	71
14. Y a le feu	75
15. L'Indo	78
16. Indochine. Fin de partie.	82
17. Les années Poujade	86
18. Adieu Poujade, bonjour l'Algérie	92
19. Alger-Suez express.....	97
20. Torture(s) : vérité contre vérité	103
21. Bref retour sur la torture.....	108
22. Après l'Algérie.....	111
23. Vive l'Assemblée... ..	114
24. De Gaulle, Tixier, première présidentielle.....	120
25. Mai 68 et la préhistoire du FN	128

26. Bref lever de rideau sur le FN	132
27. Précisions	135
28. Le Pen devient riche.	138
29. Morts mystérieuses et petits succès timides.....	145
30. 1995 : autre présidentielle et municipales.....	151
31. Le « pu-putsch » du félon Mégret.....	155
32. Présidentielle 2002 : retour sur image	162
33. 21 avril 2002... et après ?.....	168
34. Marine, premiers cris et chuchotements	172
35. Sale temps.....	176
36. Le Paquebot coulera-t-il à la façon du <i>Titanic</i> ?	180
37. Marine, la tête et le cœur au Nord.....	184
38. Montretout. Retour à la maison du père.....	190
39. Vous et moi	197
40. Les trois coups	201
41. Marine et les siens	209
42. Une partie de campagne et sa fin	213
43. Présidentielle, derniers feux.....	218
44. Carpentras-Hénin-Beaumont.....	221
45. Marine, la fracture du sacrum, les invasions et les Roms.....	225
46. Montretout, toujours	230
47. Premier tour des municipales.....	234
48. Un tour et puis l'autre	246
49. Nanterre, second tour	251
50. En attendant le 1 ^{er} mai.....	259
51. <i>Dallas, Dynasty</i> ou le retour de Jeanne (d'Arc)	263
52. Halte rêveuse au Regina. Entre <i>Dallas</i> et Jeanne d'Arc	266
53. Chantons sous l'averse (anglaise)	270
54. Ultime provoc, dernière sortie avant les européennes.	274
55. La France dévastée	280
56. Clap de fin.....	284
 Remerciements.....	 298
Bibliographie sélective.....	299

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELKN000521.N001
Dépôt légal : septembre 2014